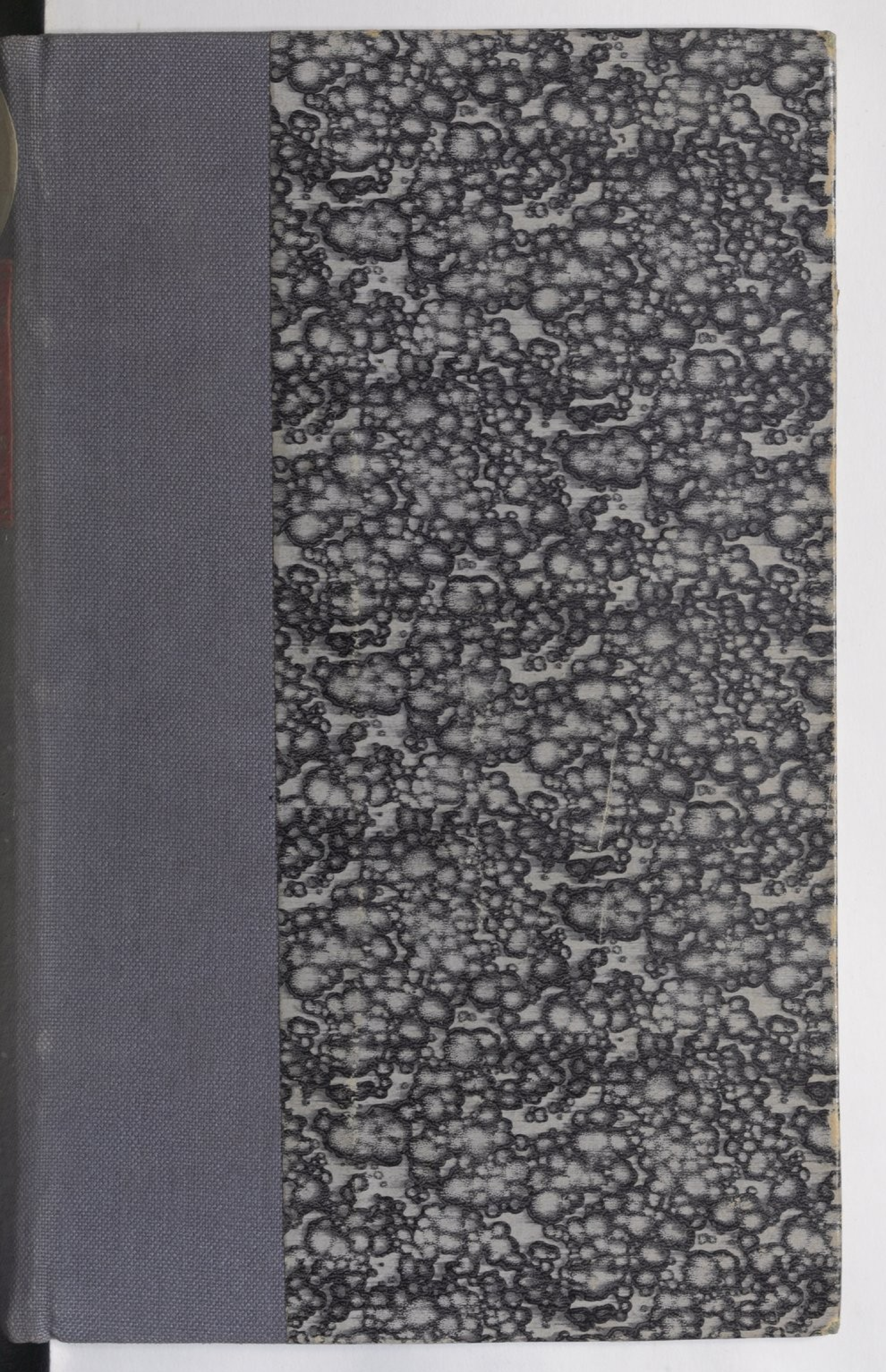
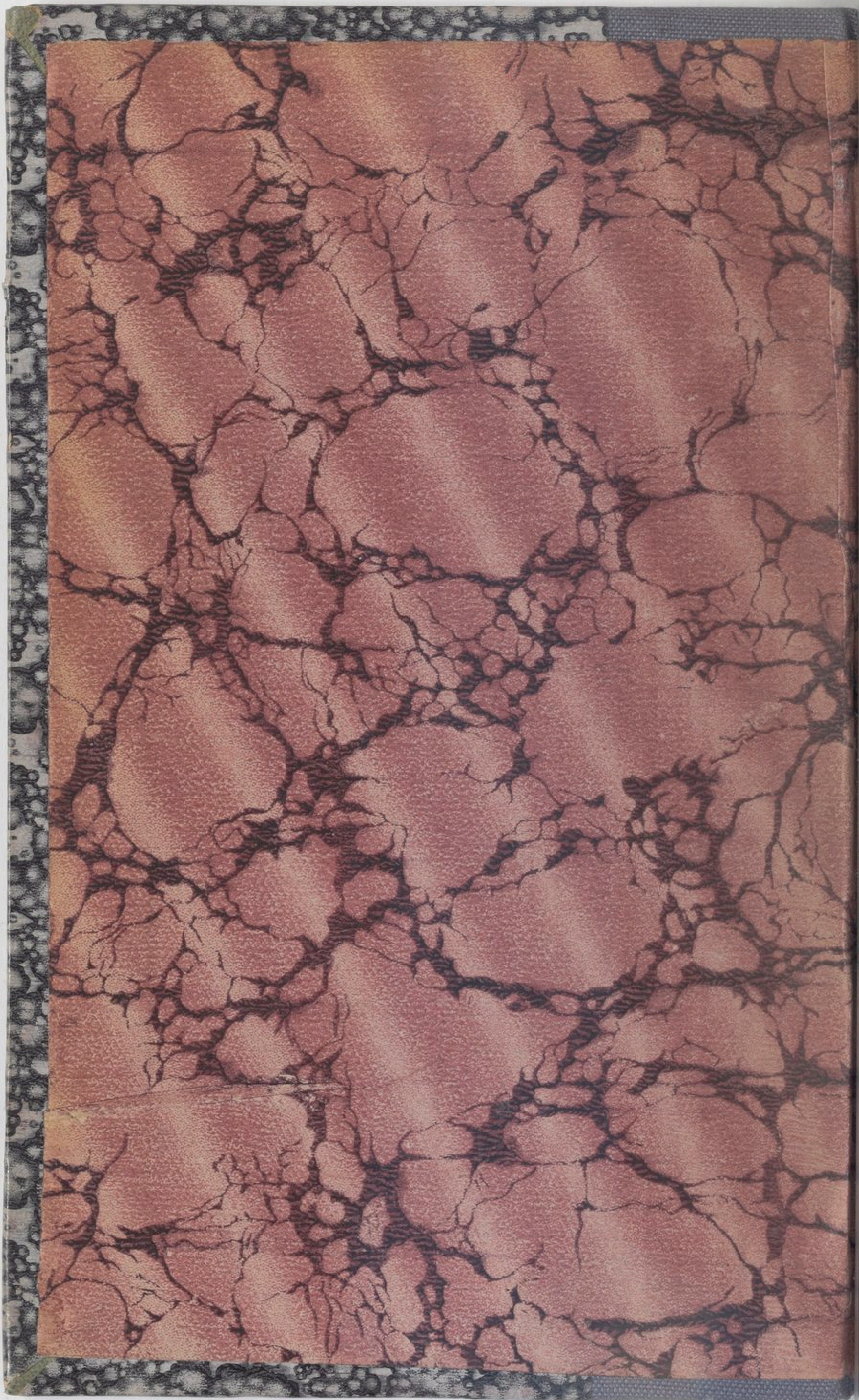
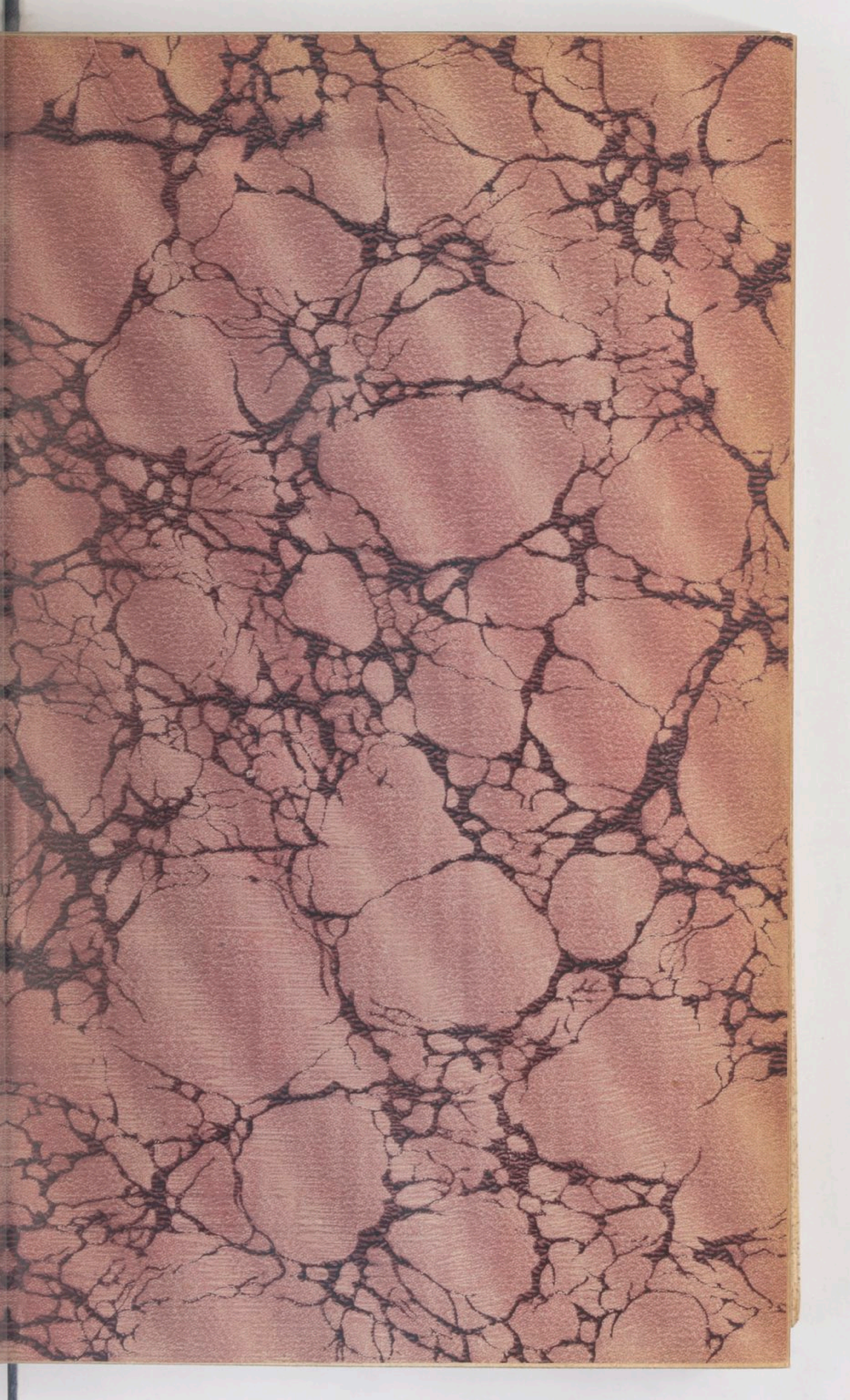
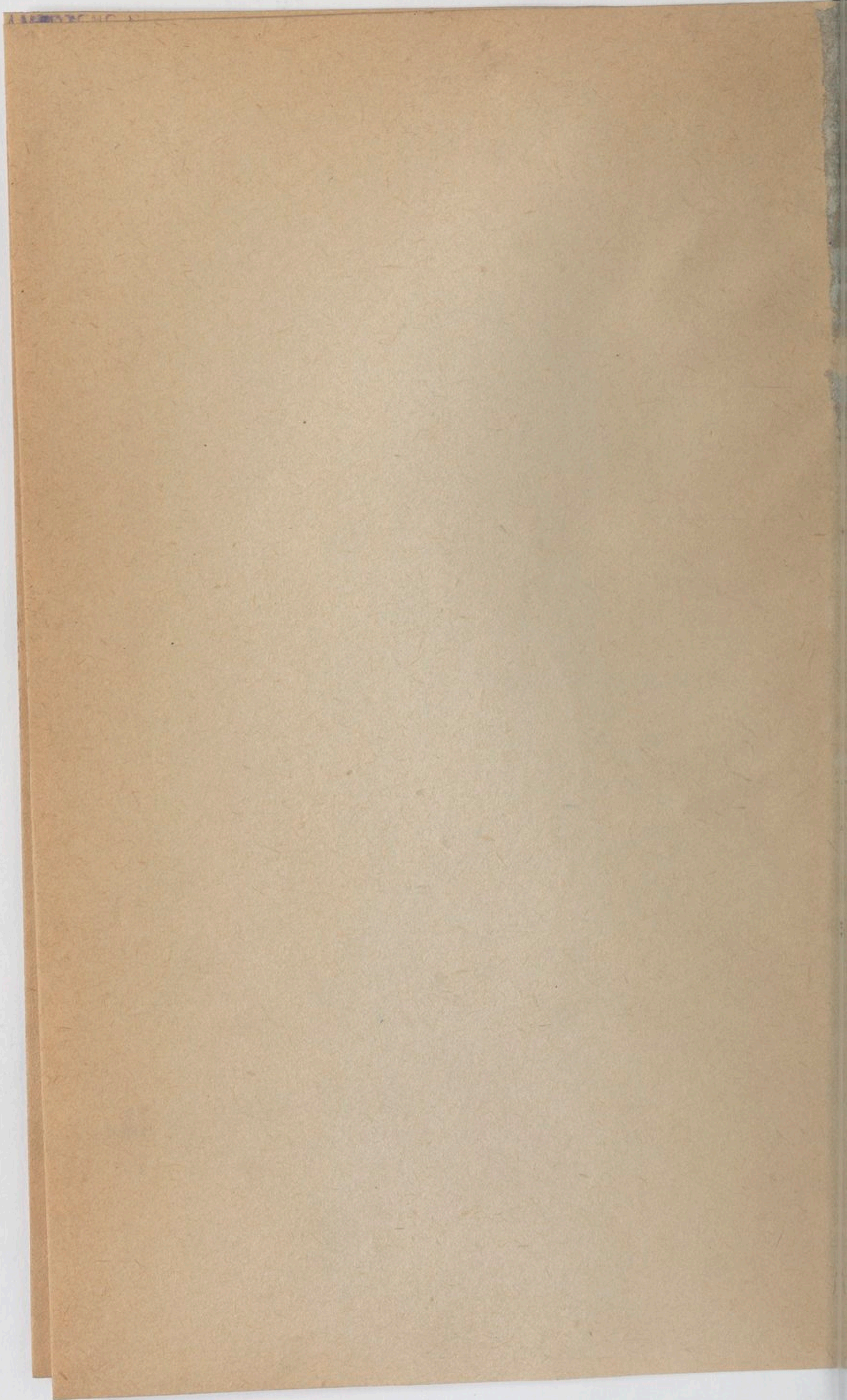
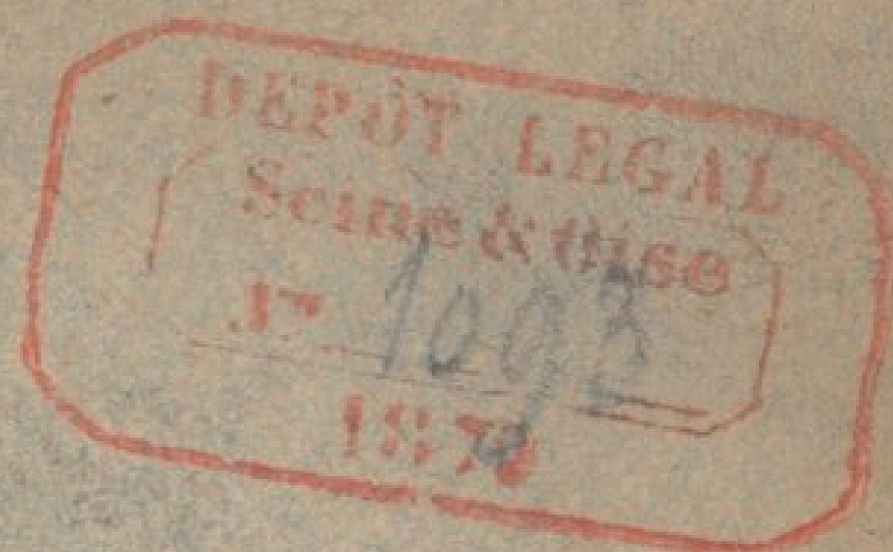
Histoires romanesques, par Arsène Houssaye










DEPÔT LEGAL
Seine & Oise



HISTOIRES

ROMANESQUES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ROMANS

DE

ARSÈNE HOUSSAYE

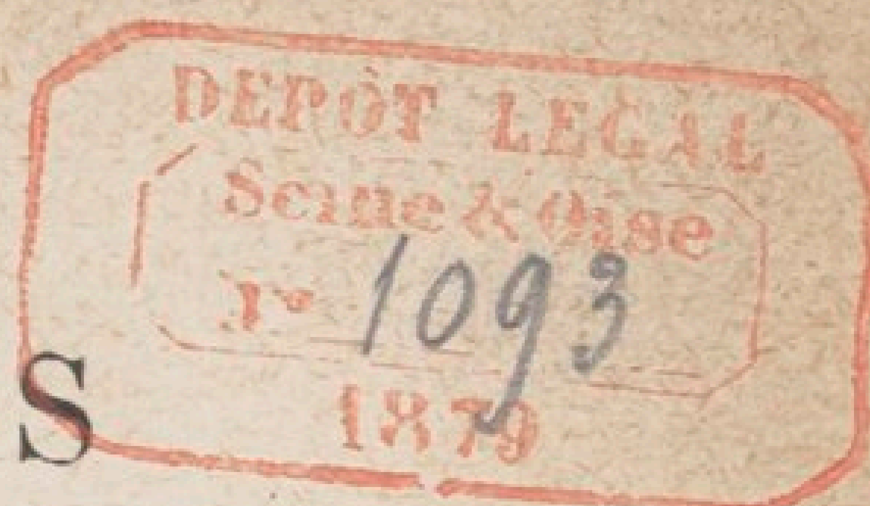
Nouvelle édition. — Format grand in-18.

L'AMOUR COMME IL EST	1 vol.
LES AMOURS DE CE TEMPS-LA	1 —
AVENTURES GALANTES DE MARGOT	1 —
LA BELLE RAFAELLA	1 —
BIANCA	1 —
BLANCHE ET MARGUERITE	1 —
LES CHARMERESSES	1 —
LES DIANES ET LES VÉNUS	1 —
LES FEMMES COMME ELLES SONT	1 —
LES FEMMES DU DIABLE	1 —
LES FILLES D'ÈVE	1 —
HISTOIRES ROMANESQUES	1 —
MADEMOISELLE CLÉOPATRE	1 —
MADEMOISELLE MARIANI, histoire parisienne	1 —
MADEMOISELLE PHRYNÉ	1 —
LA PÉCHERESSE	1 —
LE REPENTIR DE MARION	1 —
LA VERTU DE ROSINE	1 —

Format in-8 cavalier.

LES MAINS PLEINES DE ROSES, PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG	1 —
MADEMOISELLE CLÉOPATRE	1 —

6227-78. — CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.



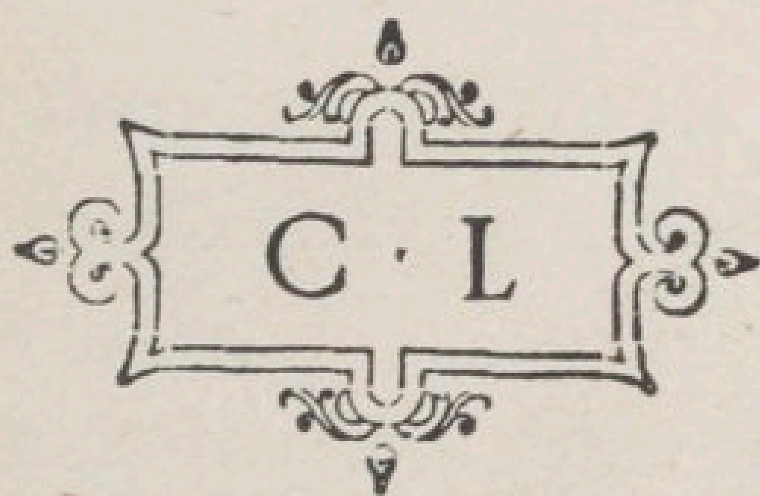
HISTOIRES

ROMANESQUES



PAR

ARSÈNE HOUSSAYE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1879



LES HOMMES

QUI BATTENT LES FEMMES

I

LA FEMME BATTUE

Je voulais me donner le luxe de passer toute une heure avec moi-même, ce qui ne m'arrive jamais.

Mais à peine étais-je seul, que mon valet de chambre entra dans mon cabinet en m'annonçant un de mes mille et un amis.

— Vous savez bien que je n'y suis pas, dis-je avec impatience.

Mais déjà M. Daniel de la Chesnaye était sur le seuil de la porte.

— Je ne vous tiendrai que cinq minutes, me dit-il en entrant.

— Cinq minutes, lui dis-je avec une bonne grâce inaccoutumée, c'est quatre minutes de trop. Je suis un problème mathématique, n'allez pas mettre un grain de poussière sous la roue du temps.

Mon mille et unième ami essaya de sourire, mais je remarquai sa pâleur.

— Que vous est-il donc arrivé? lui demandai-je avec une soudaine sympathie.

— N'est-ce pas, me dit-il, comme je suis métamorphosé? Ce gai viveur du dernier hiver traîne aujourd'hui son linceul! Mais je ne veux pas vous ennuyer de ma confession, je viens vous demander une signature.

— Mon cher ami, je ne signe plus de billet, même pour les autres, la vue du papier timbré me fait tomber en syncope. Vous savez que la République m'a destitué de tout.

— Vous aurez votre revanche; mais rassurez-vous, je ne viens pas vous apporter des billets à ordre, il me faut votre signature pour donner du crédit à une noble cause.

— Parlez.

J'avais traîné un fauteuil devant moi. Daniel de la Chesnaye resta debout et roula une cigarette.

— Mon cher ami, vous savez qu'il y a la Société protectrice des animaux.

— Oui, grand bien leur fasse! j'y ai déjà donné ma signature.

— Il s'agit d'une autre Société, la Société protectrice des femmes.

— Vous êtes fou ! il faudrait plutôt une Société protectrice contre les femmes.

— Ne riez pas, c'est sérieux.

Je regardai mon ami qui avait une expression de profonde tristesse.

— Oh ! me dit-il avec un soupir, le monde est ainsi fait qu'on a des larmes pour une bête qu'on frappe et des moqueries pour une femme qu'on bat.

Daniel jeta son chapeau sur le tapis.

— Que voulez-vous ? s'il y a des créatures comme la femme à Sganarelle qui veulent être battues : il ne faut jamais discuter sur les amusements.

Daniel me prit la main.

— Je vous en prie, mon cher ami, ne blaguons pas. Vous voyez à ma figure que ce n'est plus le moment avec moi ; il y a six semaines que je n'ai ri.

— Que voulez-vous ? je ne puis m'empêcher de trouver votre idée trop originale ; je veux bien dire avec vous que le monde est absurde de s'intéresser plus aux bêtes qu'aux femmes : mais vous ne parviendrez jamais à créer une Société protectrice pour la plus belle moitié du genre humain.

— Tant pis pour vous, si vous ne comprenez pas que la femme est encore aujourd'hui l'esclave antique soumise à notre brutal despotisme. Enfant,

nous l'emprisonnons dans un couvent. Jeune fille, nous la vendons pour sa dot à quelque mari usé ou blasé qui la condamne au régime cellulaire. Mère de famille, elle est l'esclave de ses enfants. Voilà pour la femme riche. Pour la femme pauvre, c'est bien pis : l'école et le travail, le travail et l'école, l'atelier et la dépravation, le supplice de Sisyphe et le supplice de Tantale, la prostitution à tous les degrés, sinon les travaux forcés à perpétuité : voilà la plébéienne. Et être battue par-dessus le marché, qu'on soit femme du peuple ou qu'on soit femme du monde.

J'avais écouté gravement.

— Le tableau que vous faites là, mon cher ami, est d'une vérité cruelle. J'ai toujours pensé comme vous que la femme était sacrifiée, quel que fût le degré de l'échelle sociale. A toutes les stations de leur vie, il y a des larmes, il leur sera beaucoup pardonné parce qu'elles auront beaucoup pleuré.

— A la bonne heure, vous me comprenez.

— Eh bien, non, je ne vous comprends pas. C'est une folie de croire qu'on peut empêcher la femme d'être malheureuse. On met un bourrelet aux enfants, mais on ne met pas un garde-fou pour empêcher la femme de tomber dans les misères du mariage ou dans les désespoirs de l'amour ; c'est son rôle d'être victime, elle aime mieux cela que d'être bourreau.

— Ainsi vous ne voulez pas signer, comme sociétaire, les statuts de mon club protecteur des femmes.

Je regardais toujours mon ami avec une vague inquiétude : je me demandais sérieusement s'il n'était pas un peu fou. Il avait bien la mine d'un homme qui perd la tête ; mais comme je ne l'avais jamais reconnu pour un esprit sensé, je ne m'étonnais pas trop de ses divagations ; le monde est un vaste Charenton où tout le monde apporte sa marque de fabrique.

Que de billevesées nous viennent des plus sages! S'il descendait un habitant de la lune ou des étoiles pour nous juger, trouverait-il celui-ci beaucoup plus raisonnable que celui-là ?

Les folies de l'ambition, qui remuent si violemment le monde, sont-elles donc moins des folies que les folies de l'amour qui ne font de révolutions que dans les cœurs ?

— Voyons, dis-je à Daniel, que vous est-il arrivé pour que vous vous mettiez ainsi à prêcher pour la femme ?

— Ce qui m'est arrivé ?

Il voulait parler, il se tut.

Je le regardai face à face ; il essaya de masquer sa pâleur, son inquiétude, son désespoir, par un air de sérénité qui ne me trompa plus.

Je lui portai la main sur le cœur, en lui disant :

— Il y a quelque chose là.

— Chut ! murmura-t-il.

Et pour échapper à ma curiosité, il roula une seconde cigarette, tout en chantant à mi-voix un air d'Offenbach.

— Adieu, reprit-il d'un ton piqué, je vois bien que je me suis trompé de porte. Vous avez de beaux sentiments sur la planche, mais quand on frappe chez vous, on n'ouvre pas.

— On ouvre encore trop souvent, lui dis-je, puisqu'on ne me laisse jamais le temps de me faire une visite à moi-même.

Le lendemain, je ne pensais plus à Daniel de la Chesnaye ni au club protecteur des femmes, quand j'appris sur l'escalier des Italiens qu'il était fou, mais fou à ce point qu'il avait fallu lui mettre la camisole de force.

— Et pourquoi est-il devenu fou ?

— On ne sait pas : quelque trahison de femme ; huit jours de guignon au jeu ; on dit qu'il a perdu quatre cent mille francs, sans compter qu'il a reçu un coup d'épée pour avoir dit une bêtise ; on ne se relève pas de ces choses-là.

Pendant quelques jours on parla beaucoup de ce pauvre Daniel, mais nul ne pouvait dire la vraie cause de sa folie.

Je me rappelai mot à mot la conversation que nous avions eue. Pourquoi m'avait-il parlé des femmes qu'on bat ? Aimait-il une femme mariée qui

avait été battue par son mari ? Il menait de front deux existences : une très tapageuse, une très cachée. On n'allait jamais chez lui, mais en revanche on le trouvait toujours au club, au Bois, sur le boulevard, on lui connaissait des aventures de cinq minutes, on ne lui connaissait pas une seule maîtresse.

La curiosité me prit au vif, je voulus avoir le secret de Daniel de la Chesnaye.

Il ne me fallut pas pour cela la profondeur de vue d'un juge d'instruction. Je pris le chemin le plus court. J'allai droit à la maison qu'il habitait, boulevard Malesherbes. Je demandai de ses nouvelles au concierge, qui commença par bégayer un peu.

— Tais-toi, lui dit sa femme, tu n'y entends rien.

Elle prit la parole pour me dire qu'elle ne pouvait me rien dire.

— Car, poursuivit-elle, la justice ne manquera pas de faire une descente ici. Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'avoir parlé.

— Une descente de justice ? Que s'est-il donc passé ?

Il y a toujours moyen de faire parler les portières. Je pris vingt francs et je les mis dans la main de cette femme mystérieuse.

— Parlez, lui dis-je. Je suis l'ami de Daniel de la Chesnaye.

Mais je n'en eus que pour mon argent. La portière garda le napoléon, tout en disant ceci ou à peu près :

— Mon Dieu, monsieur, dans toutes ces histoires-là, on ne sait pas bien le fin mot — on dit aujourd'hui le mot de la fin ; — ceux-ci disent que oui, ceux-là disent que non. Ce que je sais bien, c'est que M. de la Chesnaye est fou.

— Vous allez me dire pourquoi il est fou ?

— Il faudrait le demander à mademoiselle Clotilde, mais la pauvre fille ne répondra plus.

Et comme je voulais poser encore quelques points d'interrogation :

— Oh ! monsieur, j'ai dit tout ce que je pouvais dire.

— Tu en as trop dit, murmura Cerbère.

J'étais furieux, mais je souriais toujours avec urbanité.

Je donnai encore vingt francs à la portière.

— N'y a-t-il donc plus personne dans son appartement ?

— Non, mais la femme de chambre est encore au sixième ; seulement, ce que je vous dis là, c'est un secret ; vous pourriez monter chez elle, sous prétexte que vous cherchez une femme de chambre. Elle a d'ailleurs de fort bons certificats ; elle a servi dans les meilleures maisons. Connaissez-vous la princesse de Metternich ?

Je n'écoutais plus la portière. J'avais appelé son mari hors de la loge, je veux dire hors du salon, pour le prier de me faire descendre cette fille.

Elle vint bientôt, humble, pâle, triste. Naturellement je ne lui dis pas un mot de sa maîtresse. Je lui demandai ce qu'elle voulait gagner ; c'était moins que rien : cent francs par mois. Il fut convenu qu'elle viendrait le lendemain à mon service.

Le lendemain, ce fut elle qui m'éveilla. Elle m'apprit que le valet de chambre l'avait fort mal reçue, en lui disant qu'il n'y avait rien à faire.

— Comment! rien à faire, il y a tout à faire, lui dis-je. Que faisiez-vous chez M. de la Chesnaye?

— Mais, monsieur, il y avait une femme.

— A propos de cette femme : asseyez-vous là, parlez-moi d'elle.

Cette femme ne fit pas trop de façons pour me dire le mot à mot de cette tragique histoire.

II

L'IDYLLE

Daniel de la Chesnaye était de ceux qui se donnent la peine de naître. Il eut à son berceau une bonne fée qui, d'une main, dessina des armoiries de

comte, et, de l'autre, fit sonner des louis d'or; par malheur, on n'avait pas appelé la fée de la Sagesse, si bien que le don de la Naissance et le don de la Fortune ne firent qu'à moitié son bonheur. Il étudia tant bien que mal. Il apprit un peu de tout pour ne pas savoir grand'chose; mais il monta bien à cheval et donna quelques coups d'épée pour la plus grande gloire de son maître d'armes. Son instruction fut parachevée par quelques demoiselles des petits théâtres.

En un mot, vers sa vingtième année, il menait la vie comme le premier crevé venu, bien plus préoccupé de sa célébrité dans le demi-monde que de sa considération dans le beau monde.

Pendant cinq ou six ans ce fut le même train de vie, s'échappant toujours du coin du feu familial pour courir les avant-scènes et les lansquenets; il était devenu fort à la mode parce qu'il savait perdre son argent sans sourciller et parce qu'il battait les femmes. Il avait appris cela dans Regnard et dans Molière : le théâtre est l'école des mœurs.

Très jeune encore, il avait perdu sa mère, ce qui lui permit de manger son blé en herbe; quand il fut ruiné de ce chef, il alla passer une saison en Normandie, pas trop loin de Trouville, chez une grand'tante quasi-centenaire, qui devait lui laisser cent mille écus. La tante ne mourut pas pour lui faire plaisir, mais elle lui fit un avancement d'hoirie. Il se lia avec

une famille normande qui avait la prétention de revenir des Croisades. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il y avait dans cette famille une toute jeune fille de dix-huit ans, cheveux blonds, profil de statue, air de province, laquelle avait un doux parfum de la Terre-Sainte. On ne lui avait jamais dit qu'elle était belle. Elle se croyait destinée à cette vie de province qui est presque la vie claustrale quand on ne vient pas se réchauffer à l'hiver de Paris.

Daniel de la Chesnaye lui apparut comme le Messie; elle s'ennuyait à mourir, elle désespérait de s'amuser jamais.

Elle venait souvent jouer aux dames avec la vieille tante, qui lui donnait quelques bijoux du temps de Marie-Antoinette. La pauvre fille n'était pas riche, sa famille vivait à grand'peine avec un revenu de deux à trois mille francs. On ne désespérait pas que la vieille dame la couchât sur son testament.

Mademoiselle Clotilde de Monville s'en laissa conter par Daniel de la Chesnaye; il l'attaqua brusquement comme il eût fait pour une drôlesse. On ne perd pas sitôt ses bonnes habitudes. Clotilde se révolta en elle-même, mais elle subit le charme du Parisien. Elle lui pardonnait ses brutalités amoureuses en se disant que c'était sans doute la mode; elle ne pouvait d'ailleurs pas faire de comparaisons, puisque, jusque-là, nul n'était venu lui présenter la pomme à croquer.

Naturellement, mademoiselle de Monville s'imagina que Daniel était un épouseur, elle ne savait pas qu'il y eût en amour la main droite et la main gauche : dans ce petit village de Normandie, quand on s'aimait, on se mariait. Elle avait bien lu quelques romans, mais c'étaient des romans.

Elle tombait bien avec un homme comme Daniel qui s'était bien promis de n'être jamais l'amoureux du bon motif ; aussi, quand il vit que ses tentations avaient égaré ce jeune cœur, il lui proposa de l'enlever à Paris. Elle devint pâle comme la mort :

— Quand nous serons mariés, dit-elle naïvement.

— C'est bon pour les bourgeois de se marier avant; nous nous aimons trop pour faire comme tout le monde ; commençons par nous enlever.

Clotilde trouva que c'était l'abomination des abominations, mais elle se laissa enlever. Daniel qui, pour elle, était le démon, lui avait pris du premier coup son cœur, son âme, son esprit. Il avait tué sa volonté, il avait troublé sa conscience ; elle ne voyait plus son chemin, elle se jetait dans l'abîme jonché de roses. « Après tout, se disait-elle en s'agenouillant devant une image de la Vierge, puisqu'il m'aime, il m'épousera, j'écrirai une lettre bien tendre à maman qui me pardonnera d'être heureuse. »

Pourquoi Daniel de la Chesnaye voulait-il enlever cette pauvre ingénue, la dernière des ingénues ?

N'y avait-il pas assez de femmes à Paris? Que ferait-il d'une pareille innocente ? C'était bien plutôt une épousée qu'une maîtresse.

Il était arrivé à M. de la Chesnaye ce qui arrive à tous les parisiens en villégiature ; pour ne pas perdre de temps, ils font la cour à la première provinciale venue sans bien la comparer aux parisiennes ; ils y cueillent même je ne sais quelle saveur nouvelle, comme un gourmand qui change de table. Mais dès qu'ils se retrouvent avec des parisiennes ou avec des femmes qui ont traversé l'enfer de Paris, ils s'aperçoivent que leur trouvaille n'est qu'une demi-bonne fortune. La vertu a trop marqué son empreinte. Il y a autour de toutes ces filles de province une atmosphère de sainte bêtise et de nocturne ennui — pour les libertins.

III

LE VIN BLEU DE L'AMOUR

Quand Daniel arriva à Paris avec Clotilde, il vit bien qu'il s'était trompé en revoyant ses petites camarades du turf, du bois et du théâtre, mais le mal était fait. La pauvre enfant, d'ailleurs, était si amoureuse qu'il l'eût tuée en l'abandonnant. Il la mit

chez lui et se résigna à être heureux avec elle ; après tout, c'était une maîtresse qui en valait bien une autre; il ne fallait pas lui faire un crime de n'avoir pas été à tout le monde et de ne pas vouloir être à tout le monde. Elle voulait vivre de son amour dans l'intimité de l'intérieur, point du tout soucieuse de montrer son luxe ou de jouer de la coquetterie. Elle ne lui coûterait presque rien, elle ne s'imposerait jamais; s'il voulait sortir avec elle, elle sortirait ; s'il voulait la cloîtrer chez lui, elle s'y trouverait bien. Elle n'avait ni le diable au corps, ni la blague, ni la gaieté, ni la rouerie, ni le brio des femmes qu'il avait connues jusque-là, mais elle était intelligente et savait causer.

Et puis, encore une fois, elle ne coûtait rien, moins que rien, car elle mit beaucoup d'ordre chez Daniel. Jusque-là il était volé par ses gens comme sur une grande route ; grâce à elle, il eut quelque chose à lui.

Bien mieux, quoiqu'elle n'eût de force sur lui que par la douceur, elle le retint plus d'une fois à l'heure où il allait jouer, à l'heure où il allait perdre, car, jusque-là, il avait perdu près d'un demi-million sans avoir son jour de revanche. Joueur malheureux s'il en fut, il semblait toujours condamné à perdre.

Sa tante quasi centenaire lui avait confié pour quatre-vingt mille francs d'actions du Crédit foncier, lui disant de les mettre en banque pour qu'on lui fît

une avance de cinquante mille francs ; mais il avait jugé plus simple de les vendre, sauf à les racheter quand il aurait gagné au jeu. Ce fut en vain qu'il joua plus modérément, il perdit encore, il perdit toujours.

Un soir où il avait été plus malheureux encore que de coutume, il avoua à Clotilde qu'il ne lui restait plus qu'une douzaine de mille francs ; Clotilde, dans sa beauté, lui sourit doucement et lui dit :

— Quand nous n'aurons plus rien, je mettrai mes diamants en gage.

La pauvre fille avait à ses oreilles des roses qui valaient bien cinq cents francs ; mais elle s'imaginait, sur la foi des paysans de son village, qu'il y avait là une petite fortune.

— Tes diamants ! s'écria Daniel d'un air de pitié, il n'y a pas de quoi retourner une carte.

— Eh bien, mon cher ami, il ne faut plus jouer, nous vivrons comme il plaira à Dieu ; je te promets de ne pas acheter une robe de toute une année.

— Tu es trop bête, dit brutalement Daniel ; tu t'imagines qu'on vit à Paris avec un capital de douze mille francs, il n'y a pas de quoi vivre vingt-quatre jours.

La pauvre Clotilde n'osait plus rien dire.

— C'est ta faute, reprit le joueur furieux d'avoir perdu, il fallait m'empêcher d'aller au cercle, tu sais bien que j'ai rencontré aujourd'hui un jettatore.

La jeune fille éclata en sanglots.

— A la bonne heure, s'écria M. de la Chesnaye, il faut encore que je subisse tes larmes. J'ai eu là, en vérité, une belle idée de t'arracher à ta famille.

Clotilde sentit la révolte dans son cœur.

— Oh ! Daniel, c'est mal ce que vous dites là ; de quoi suis-je coupable, sinon d'avoir pleuré ?

Daniel était au paroxysme de la colère.

— Tu m'embêtes avec tes airs d'innocence ; c'est toi qui m'as porté malheur.

Clotilde éclata plus bruyamment dans ses sanglots.

— On dirait que je t'assassine; je te défends de pleurer.

Mais Clotilde pleurait de plus belle. Daniel lui serra la main comme dans des tenailles de fer.

— Oh ! que vous êtes méchant !

Elle avait jeté ce mot malgré elle.

— Ah ! je suis méchant, murmura-t-il.

Il n'était plus maître de lui.

Il la souffleta et lui donna des coups de pied, comme il eût fait de la dernière des drôlesses qui l'aurait insulté.

— Vous êtes fou ! dit mademoiselle de Monville, humiliée d'être ainsi battue.

Il ne se contenta pas de ses odieuses brutalités, il accabla encore sa maîtresse de mille injures.

— De quel droit vous plaignez-vous, lui dit-il d'un air de mépris, n'allez-vous pas me faire croire à votre dignité, vous qui m'avez suivie ici malgré moi?

— Malgré vous?

— Oui, malgré moi, car je ne vous ai enlevée que pour vous protéger contre votre famille qui n'a pas le sou.

Clotilde se demandait si elle rêvait. Elle dédaigna de répondre à Daniel.

Elle pensa amèrement à cette brave famille où on n'avait pas d'argent, mais où on avait du cœur. Elle était l'adoration des siens, on l'aimait à trois lieues à la ronde comme un symbole de beauté et de vertu. Elle avait tout sacrifié à Daniel avec abondance de cœur, sans retourner une seule fois la tête pour que le sacrifice fût plus grand encore, ne voulant pas qu'un seul regret pût lui faire ombre.

Et voilà ce qu'elle recueillait.

Elle tomba agenouillée devant une chaise et joignit les mains avec un si grand accent de dévotion et de repentir que Daniel, qui avait jeté hors de lui toutes ses colères, se sentit profondément touché.

— Pardonnez-moi, lui dit-il tout à coup, en s'agenouillant devant elle.

Elle se tourna vers lui, et voyant bien qu'il ne la bravait pas, elle se jeta sur son cœur en lui disant :

— Oh ! Daniel, comme je vous aime !

Un seul regard amoureux de Daniel avait tout effacé, comme un rayon de soleil qui brûle les nuées.

— Vois-tu, reprit Daniel, en pressant la main qu'il avait tenaillée, et en baisant la joue qu'il avait souffletée, ce n'est pas ma faute : quand la fureur me prend, je ne suis plus maître de moi. Une autre fois, ne sois pas si douce quand tu me verras sombre. J'ai vécu avec des coquines qui m'ont forcé à les battre, c'est une mauvaise habitude, mais je ne recommencerai pas.

Il se passa quelques jours sans trouble. Daniel ne retourna pas jouer, il se montra plus tendre que jamais avec Clotilde.

La pauvre fille avait été fortement secouée par cette horrible scène. Tous les matins elle allait à la messe, priant pour lui et priant pour elle.

Quand on croit à Dieu et à l'amour, on croit à tout. Mademoiselle de Monville ne doutait pas que Daniel ne redevînt à tout jamais l'amoureux qui l'avait séduite.

Un soir qu'elle s'était endormie sur ce beau rêve, elle fut réveillée brusquement par M. de la Chesnaye qui revenait du club.

— J'ai joué, dit-il en la regardant avec des yeux égarés.

— Et vous avez perdu, dit Clotilde, se levant à demi, effrayée de sa pâleur et de son expression.

— Oui, j'ai perdu ; pourquoi ne m'as-tu pas empêché d'aller jouer ?

— Pourquoi ? le savais-je ! ne m'avez-vous pas dit que vous alliez souper chez des amis ?

— Si tu n'étais pas si bête, tu aurais deviné que j'allais jouer. Je vous ai déjà dit que vous me portiez malheur.

— Daniel ! Daniel ! de grâce, ne me tuez pas par vos paroles.

Et, sans le vouloir, Clotilde sanglota.

— Allons, s'écria Daniel, la voilà encore qui ouvre ses fontaines.

— N'est-ce pas bien gai de vous voir toujours dans la fièvre du jeu ?

— N'est-ce pas bien gai de vous voir toujours dans les larmes ? — Voyons, changez-moi de figure. Riez.

— Vous croyez donc que je n'ai pas de cœur ? Vous me prenez donc pour une poupée ?

— Oui, une poupée, une poupée qui dit toujours la même chose, une poupée que j'ai envie de briser sous ma main.

Et, disant ces mots, Daniel, exaspéré par la douceur de Clotilde, lui prit le bras et la secoua rudement.

— Encore ! dit-elle, avec une vraie dignité blessée.

— Des manières ! reprit-il, en montant dans sa colère.

Il la traîna hors du lit et la jeta sur la peau d'ours qui était à ses pieds.

Mademoiselle de Monville ne put s'empêcher de crier.

De son côté, M. de la Chesnaye ne put s'empêcher de la battre. Et cette fois elle fut battue par un fou furieux.

Quand elle tentait de se relever, Daniel la rejetait en arrière.

Vainement lui demandait-elle grâce de la voix la plus douce d'une amoureuse, il n'écoutait que sa colère.

Enfin, il vit toute l'horreur de son action ; mais cette fois il ne se jeta pas aux genoux de mademoiselle de Monville pour lui demander son pardon, il courut dans sa chambre pour saisir son révolver.

Était-il de bonne foi vis-à-vis de la mort ?

Il sortit en toute hâte pour aller chez Devisme acheter des cartouches ; il ne voulait pas que la matinée se passât sans en finir.

L'air vif rasséréna son esprit, il jugea que tout n'était pas perdu encore. Ce jour-là, le ciel était bleu, le soleil égayait Paris ; nul, hormis lui, n'avait envie de mourir. Il se résigna à vivre, quoiqu'il se trouvât indigne de vivre.

Il rencontra un de ses amis, un huitième d'agent de change, qui lui parla du jeu de la Bourse.

Daniel pensa qu'en effet là était le vrai jeu. L'ami, qui cherchait à faire des courtages, lui donna la conviction qu'un joueur qui a beaucoup d'estomac retourne toujours le roi au jeu de la Bourse : c'est une question de temps.

Une fois encore Daniel jura qu'il ne jouerait plus dans les cercles, il se promit d'écrire à sa tante, de lui demander vingt mille francs et de refaire sa fortune sur le trois et cinq, par des achats à prime ou des arbitrages.

La figure éplorée de mademoiselle de Monville tourmentait son esprit, mais elle l'aimait tant qu'il n'aurait qu'un mot à dire pour sécher des larmes et faire le beau temps dans son cœur.

Il aurait bien voulu retourner chez lui pour la consoler; mais son ami le boursier l'entraîna chez Bignon pour déjeuner et pour le familiariser avec le langage de la coulisse qui est, d'ailleurs, le langage des coulisses : de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent.

Il était une heure quand M. de la Chesnaye rentra chez lui. La femme de chambre qui lui ouvrit cacha sa figure comme pour cacher ses larmes. Il passa outre sans la questionner.

Il alla droit à la chambre de Clotilde, quelque peu surpris de ne pas voir la table servie dans la salle à manger.

— Clotilde, lui dit-il d'une voix douce avant d'en-

trer, comme pour lui prouver qu'il avait bien voulu oublier ses torts à lui-même.

Clotilde n'accourut pas à sa rencontre selon sa coutume.

Il franchit le seuil de la chambre avec une vague inquiétude, avec un triste pressentiment. Clotilde n'était pas là.

— Où est-elle donc ? se demanda-t-il en avançant vers le lit.

Sur ce lit encore tout défait, il vit une lettre bordée de noir. Il reconnut l'écriture de Clotilde.

— Pourquoi bordée de noir ? murmura-t-il, Clotilde n'était pas en deuil.

Cette lettre était pour lui, il brisa le cachet avec une vive émotion.

La lettre était d'autant plus éloquente qu'elle ne renfermait que trois lignes : « Adieu, Daniel, je » vous ai bien aimé et je vais mourir en disant » votre nom, mais au moins je ne serai plus battue » que par les vagues.

» CLOTILDE. »

LES

FUREURS D'HERMIONE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN CINQ MINUTES [1]

Nous aurons l'honneur de représenter devant vous, madame, une tragi-comédie en cinq actes.

Vous connaissez madame de Campagnac, cette grande dame qui, après une station de plus de dix années dans la grande vertu, s'est donnée au diable pendant une heure, puis encore pendant une heure, puis pendant un jour, puis pendant une semaine, enfin, pendant toute sa vie, que dis-je ! pour toute l'éternité.

Je me trompe, le pardon est plus grand que le péché.

On sait que madame de Campagnac était sortie du couvent pour se séparer d'avec M. de Campagnac.

1. Ce drame inédit a été joué admirablement par mademoiselle Pierson et M. Saint-Germain dans une représentation au bénéfice des blessés. Mademoiselle Marie Dumas a joué elle-même ces *Fureurs d'Hermione* avec beaucoup de passion et d'humour.

Sur les prières de son amant M. Achille de Santa-Cruz, — qui la trouvait un peu gênante parce qu'elle avait trop d'envergure dans sa passion, — elle était rentrée avec M. de Campagnac.

Mais cette seconde lune de miel n'avait pas duré l'espace d'une lune rousse. Elle s'était enfuie sans reprendre le chemin du couvent.

Elle adorait toujours Santa-Cruz, qui la voyait dans ses entr'actes. La pauvre femme était devenue jalouse comme la jalousie.

Elle habitait un petit hôtel, avenue de l'Impératrice, avec quelques grands airs de son existence passée, quoiqu'elle n'eût gardé pour tout équipage que deux chevaux et un coupé. Santa-Cruz allait çà et là dîner chez elle en tête-à-tête, se donnant toutes les peines du monde pour masquer son ennui. Mais elle avait beau multiplier ses grâces, elle ne le retenait pas souvent toute une soirée.

Il était alors quelque peu amoureux de mademoiselle Fleur-de-Thé, qui le retenait plus facilement le soir que madame de Campagnac.

La grande dame savait que la petite demoiselle était sa rivale. Elle dit un jour à Achille que, quoiqu'elle ne s'appelât pas Fleur-de-Thé, elle avait la prétention de lui servir, le soir même, la vraie fleur de thé dans une tasse de vieux chine.

Ici commence le drame en cinq actes.

Les femmes qui n'ont rien à faire pourraient

jouer cela dans leur salon, sans autres frais de décors qu'une banderolle de percale sur laquelle on inscrira.

« Le premier acte représente le petit salon de madame de Campagnac.

» Le deuxième acte représente la chambre à coucher de mademoiselle Fleur-de-Thé.

» Le troisième acte représente une loge à l'Opéra.

» Le quatrième acte représente la chambre à coucher du duc de Santa-Cruz.

» Le cinquième acte représente le petit salon de madame de Campagnac. »

La scène se passe pendant le dernier carnaval.

Le seul personnage en scène est madame de Campagnac ; les personnages invisibles sont : le duc de Santa-Cruz et mademoiselle Fleur-de-Thé.

Je ne parle pas des comparses.

ACTE Ier

LE PETIT SALON DE LA GRANDE DAME

Le spectacle commence à dix heures dans le petit salon de madame de Campagnac. C'est un adorable réduit que je vais décrire en quatre mots : des hirondelles au plafond, — l'oiseau qui porte bon-

heur. — Celles-là ne sont pas peintes par Carle Vernet, mais elles nagent bien dans l'éther ; les murs sont capitonnés de satin bleu à clous d'or, les fenêtres sont pareillement drapées de satin sur des rideaux de guipure d'un travail de fée. La haute laine qu'on foule aux pieds est un semis de fleurs idéales, bouquets chinois et persans dans des vases de Saxe, une fantaisie de Chocqueel qui aime à travailler pour les princesses. Un tête-à-tête pareillement bleu, un cabinet d'ébène de la Renaissance, une table du plus beau Boule, sauvée miraculeusement du vandalisme depuis Louis XIV, une jardinière de Saxe en forme de bouquet rococo, une pendule Louis XVI travaillée par un de ces ciseleurs de 1780 qui étaient de merveilleux artistes : voilà ce petit salon. J'oubliais un portrait de Faust et un portrait de Marguerite, en face de la cheminée, de chaque côté du cabinet d'ébène.

Pour tout le monde c'est Faust et Marguerite, pour quelques initiés c'est madame de Campagnac et le duc de Santa-Cruz. Seulement comme ils sont bruns tous les deux, elle dit toujours que ce n'est ni elle ni Achille. Ces deux portraits signés Couder, — ce poétique pinceau qui, à l'Abbaye-aux-Bois, peignit Rachel à vingt ans, — expriment merveilleusement le caractère de l'âme par le regard rêveur et le sourire perdu. Ce sont des amoureux qui se retournent vers le passé. C'est la fin d'un beau jour.

Ils s'aiment bien encore, mais ils ne croient plus au lendemain.

Mais écoutez madame de Campagnac dans son monologue ; la pendule sonne dix heures.

— Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix ! Mais il ne sait donc pas que c'est mon cœur qui vient de battre dix fois ! j'ai failli attendre !

Madame de Campagnac arrête la pendule : — Je ne veux pas que la pendule m'accuse d'attendre, dit-elle douloureusement.

Elle soulève le rideau de la fenêtre.

— Il me semble que j'ai reconnu le pas de ses chevaux. Non, ce n'est pas lui encore, car on ne s'arrête pas.

Elle revient à la cheminée et se barbouille de poudre de riz.

— Je ne suis pas bien coiffée ce soir. Après cela, quand Achille se sera jeté dans mes bras, comme un orage des Pyrénées, je serais peut-être mieux coiffée : souvent un coup de vent ne gâte rien.

Elle se promène toute rêveuse :

— Si je rouvrais ce roman ? *les Grandes Cocottes ?* les étoiles du jour — et de la nuit ! — les reines du monde — et de l'autre monde ! Non, le vrai roman est là.

Elle porte la main à son cœur.

— Ah ! c'est qu'il est charmant, Achille ! On me dit tous les jours du mal de lui ; que m'importe si

je puis lui dire comme cette princesse de tragédie : « C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime. »

Madame de Campagnac s'assied mélancoliquement devant le portrait de Faust.

— C'est bien lui ! Comme il est beau ! comme il est amoureux ! Qui donc a dit qu'un peintre n'avait jamais le temps de peindre deux amants, sous prétexte que pendant que l'un pose l'autre s'en va ! Nous avons posé tous les deux sous le même rayonnement d'amour.

Elle se lève avec impatience.

— Ah çà, est-ce qu'il va me faire poser longtemps ?

Elle sonne et demande le thé :

— Je veux qu'il soit jaloux ! Quand il arrivera, je lui dirai que son ennemi d'Aspremont est venu me voir ce matin. Mais c'est moi qui suis jalouse ! Jalouse, pourquoi ?

Elle s'approche de la cheminée et se mire dans la glace.

— Parce que j'ai trente-trois ans. Mais chut !

Elle regarde avec effroi autour d'elle.

— Chut ! Si les murs avaient des oreilles !

Elle se regarde encore.

Hélas ! ce n'est pas sur les murs du palais de Balthazar que l'acte de naissance d'une femme apparaît, c'est sur sa figure. S'il savait que ces cheveux

qu'il adore sont déjà arrosés par l'Eau des fées! Mais l'amour c'est l'illusion. Quand je pense que ce grain de beauté dont il raffole n'est rien autre chose qu'un petit baiser de pierre infernale sur une tache de rousseur!

Elle retourne à la fenêtre.

— Oh! pour cette fois je vais lui faire une scène, d'autant plus qu'il n'est jamais plus caressant que dans mes colères. Il a un art de m'apaiser qui me charme et m'enivre.

Elle penche silencieusement la tête comme emportée par ses souvenirs. Mais se réveillant tout à coup de ce rêve.

— Attendre, c'est l'enfer! Cette pendule va trop vite! — elle va trop lentement!

Madame de Campagnac fait marcher la pendule.

Un domestique apporte un télégramme sur un plat d'argent. Madame de Campagnac le saisit d'une main fiévreuse.

— Oh! cet horrible papier bleu! C'est lui qui m'écrit.

Elle se penche vers la lampe.

« Ce soir ne m'attendez pas, je dîne chez ma sœur qui vient d'arriver à Paris et qui donne son premier bal, mais demain je cotillonnerai chez vous. »

Madame de Campagnac est furieuse.

— Et ta sœur! Voilà pourtant aujourd'hui la correspondance de Lovelace et de Clarisse Harlowe. Il

n'y a plus qu'à se voiler la face. Et ta sœur ! Quand je pense que j'ai aujourd'hui deux cents lettres de lui qui sont aussi éloquentes que celle-ci ! Ah ! ce serait un beau roman par lettres que le nôtre !

Elle va au cabinet d'ébène et prend une poignée de télégrammes dans un tiroir :

— Voilà comment il m'écrit !

Elle jette les télégrammes au milieu du salon :

— Monsieur daignera venir cotillonner demain ! Cotillonner ! verbe actif ! très actif ! Eh bien, moi, je suis sûre qu'il ne cotillonne pas chez sa sœur, il cotillonne chez mademoiselle Fleur-de-Thé. Oh ! les serpents de la jalousie ! Ils me déchirent le cœur et sifflent à mes oreilles !

Elle piétine les télégrammes :

— Je me vengerai ! Quand le feu court dans mes veines, je suis comme Hermione, rien ne m'arrête dans ma fureur. Cette Fleur-de-Thé ! si je la tenais sous mes ongles ! Ces filles-là devraient être à Saint-Lazare ! car si elles continuent à ouvrir leurs salons, il nous faudra fermer les nôtres.

Madame de Campagnac sonne :

— Ah ! il cotillonne et il s'imagine que je vais me coucher avec son télégramme sous l'oreiller. Non ! je vais aller chez mademoiselle Fleur-de-Thé, je lui ferai dire que je l'attends dans ma voiture. S'il ne veut pas descendre, eh bien, je monterai.

Madame de Campagnac essuie deux larmes :

— Mais je vais me perdre à ce jeu-là ! Eh ? que m'importe, si je sauve mon amour !

Ici le rideau tombe sur le premier acte.

Qui prendra le thé de madame de Campagnac ? Car j'ai oublié de dire que Mathieu avait apporté sur la table de Boule un tête-à-tête de vieux chine d'un émail incomparable ; la joie des yeux et la joie des lèvres, comme dit la chanson de Ti-O-Sam.

Je ne sais si madame de Campagnac attendit longtemps Santa-Cruz dans sa voiture. Ce que je sais très bien, c'est que dans son aveuglement elle entra comme le tonnerre dans la chambre à coucher de Fleur-de-Thé.

ACTE II

LA CHAMBRE A COUCHER DE FLEUR-DE-THÉ

La femme de chambre a beau disputer le passage à madame de Campagnac, la voilà qui franchit le seuil du harem où mademoiselle Fleur-de-Thé se multiplie. Elle dit qu'elle est attendue, elle dit qu'elle attendra. La femme de chambre a beau représenter que madame n'est pas là, qu'elle joue la comédie, qu'elle ne rentrera que vers le matin après le bal de l'Opéra ; madame de Campagnac, dans sa folie, a voulu pénétrer jusque là. Elle va et vient comme une folle dans la chambre.

— Me voilà donc chez cette fille ! Oh ! je sens bien qu'il est venu ici ce soir. Je crois respirer son souffle.

Elle respire.

— Il a fumé ici...

Elle aperçoit sur le guéridon une boîte de cigarettes russes.

— Les cigarettes que je lui ai données ! Voilà donc pourquoi il en fume tant !

Elle jette la boîte au feu.

— Je sais bien ce qui va se passer. C'est l'heure où finit le spectacle. Achille va la ramener ici avant d'aller avec elle au bal de l'Opéra. J'ai dit à la femme de chambre que j'étais la sœur de Santa-Cruz, il entrera sans comprendre. J'éteindrai les bougies, j'apparaîtrai comme un spectre. Ah ! il y aura une belle scène ! Je me trouverai peut-être mal mais cela me fera du bien.

Madame de Campagnac se regarde dans la psyché.

— Est-il bien possible que ce soit moi ! Quoi, je suis venu ici ! chez cette fille ! Et pour quoi faire ? pour chercher mon amant ! Oh ! la jalousie ! Mais si j'étais restée chez moi, drapée dans ma dignité, je fusse morte. Folie pour folie, j'aime mieux vivre que de mourir.

Elle regarde les tentures de la chambre à coucher de Fleur-de-Thé. C'est une admirable brocatelle bleu de ciel à fleurs d'or.

— Ces drôlesses-là ! elles inventeraient le luxe s'il n'existait pas. O mon Dieu !

Elle regarde un pastel ancien.

— Mais c'est lui! mais c'est elle! Quoi il l'aime aussi en peinture! car c'est bien Achille qu'on a peint là en Endymion sous cette Diane un peu déshabillée.

Elle saisit un verre de Bohême et le lance vers le pastel, mais le verre se brise à côté.

— J'ai manqué mon coup ! Oh ! que ne puis-je les briser tous les deux comme cette coupe ! Mais je suis folle, ce pastel est daté de 1760.

La pendule sonne minuit.

— Une, deux, trois, quatre, c'est toujours mon cœur qui bat ! Minuit ! s'ils n'allaient pas venir ! Quel malheur de ne pas les foudroyer ici !

Elle continue à inventorier la chambre.

— Oui, je veux qu'elle me voie là. Je veux que mon souvenir reste ici comme une ombre vengeresse. Ils auront toujours peur de moi. Que vois-je, une lettre ! une lettre de lui !

Elle saisit une lettre sur la cheminée :

— Suis-je assez humiliée ! Il lui écrit à elle tandis qu'à moi il envoie des télégrammes ! Voyons :

« Ma mie, »

Madame de Campagnac s'indigne et dit trois fois : « Ma mie ! »

— Faut-il que ce soit cette fille qui lui rappelle qu'il a peut-être dans les veines du sang de Henri IV. Henri IV aussi disait : « Ma mie. »

Elle continue à lire :

« Voici le programme de la fête : tu jetteras un domino sur tes épaules, tu viendras me retrouver au bal de l'Opéra, nous souperons au café Anglais, après quoi tu me montreras mon chemin. »

— Son chemin ! je vais le lui montrer, moi !

Madame de Campagnac sort furieuse, la lettre à la main.

Que va-t-elle faire ? Il lui faut un domino, car ce n'est plus qu'à l'Opéra qu'elle peut retrouver son amant et sa rivale. Elle court chez Babin et s'ensevelit dans le plus grand des dominos noirs.

Elle se demande si elle pourra trouver une loge. Elle se souvient qu'une de ses amies lui a indiqué une loge de foyer.

ACTE III

UNE LOGE A L'OPÉRA

La voilà dans l'escalier de l'Opéra, elle traverse courageusement les vagues et va se nicher au n° 16, où personne n'est encore venu.

— Enfin !

Elle soulève son masque pour respirer.

— Me voilà donc à ce bal de l'Opéra qui était mon rêve! Je ne me doutais pas que j'y viendrais un jour de désespoir.

Elle regarde et s'avance vers la salle.

— Toutes les folies ! toutes les gaietés !

Elle soupire.

— Oh! que c'est triste la joie des autres ! Oh! que c'est douloureux le carnaval quand on est à son mercredi des Cendres. Comment les trouver ici? Une aiguille dans une botte de foin!

On frappe à la porte de la loge.

— Ah ! c'est le comte d'Aspremont.

Elle entr'ouvre la porte et parle d'une voix déguisée.

— Mon cher comte, vous êtes un ange, je vous adore. Vous connaissez Fleur-de-Thé, il me la faut. Amenez-la moi morte ou vive. Moyennant quoi j'irai souper avec vous — l'an prochain. — Voyons, ne nous amusons pas aux bagatelles de la porte.

Elle ferme la porte.

— Mais, en vérité, c'est qu'il devenait familier! Il cherchait mon cœur sous mon domino.

Elle porte la main à son cœur :

— Mon pauvre cœur !

Strauss joue la valse de Faust.

— Ah! la valse de Faust! c'est le réveil des doux souvenirs! Il était Faust, j'étais Marguerite; il cher-

chait la science, il trouvait l'amour! Quand sonnera ma dernière heure, je veux qu'on me joue encore cette valse-là.

On frappe une seconde fois à la porte de la loge, madame de Campagnac regarde par l'œil-de-bœuf.

— Je te reconnais, beau masque, va donc changer de figure. L'insolent, il vient de me dire une chose à faire rougir une statue. On ne va pas au bal de l'Opéra pour être au sermon.

Elle se penche vers la salle.

— Oh! mon Dieu, je reconnais tout le monde! Si on allait me reconnaître! Après cela quelle est donc la bégueule qui ne soit venue jusqu'ici?

On frappe à la porte.

— Si c'était cette demoiselle!

Elle court ouvrir la porte.

— Eh bien, mais finissez donc! vous me prenez pour une petite poste! je ne veux pas de votre billet, si doux qu'il soit! Mais finissez donc!

Elle referme la porte et prend le billet dans son sein.

— Qui donc lui a indiqué cette boîte-là, à cet impertinent? Sans compter qu'il m'a embrassée sur le cou; il paraît qu'on ne perd pas son temps ici.

Elle ouvre le billet et regarde la signature.

— Fleur-de-Thé! Quoi! c'est elle qui ose me crayonner ce billet :

« Ma cocotte. »

Elle s'indigne.

— Ma cocotte ! par exemple je ne m'attendais pas à celle-là. Ma cocotte !

« Je n'ai pas le temps d'aller dans ta loge; si tu t'ennuies, parle, je t'enverrai trois ou quatre hommes que j'ai sur les bras. Mais, pour ce soir, ne me demande pas mon amoureux, je soupe avec lui. »

Madame de Campagnac déchire la lettre.

— Elle s'imagine qu'elle écrit à une de ses pareilles ! Oh ! je vais mourir de rage ! Voyez-vous cette créature qui me fait l'aumône de son superflu ! Mais elle compte sans l'hôte, car je serai du souper, moi !

Madame de Campagnac va sortir de la loge, mais elle jette un dernier coup d'œil dans la salle.

— Oh ! mon Dieu ! n'est-ce pas lui que je vois là-bas dans cette avant-scène étreignant ce domino gris-perle ? Il va l'enlever, il l'enlève ! C'est elle ! Je vais mourir ! Mes chevaux ! Mes gens !

La jalouse s'évanouit presque.

— Suis-je assez bête ! Il ferait beau me voir un jour de bal de l'Opéra crier à haute voix : « Les gens de madame de Campagnac ! » Si je ne retrouve pas ma voiture, j'irai à pied au café Anglais.

Descendue au péristyle, madame de Campagnac cherche vainement un Auvergnat pour demander son coupé. Tout le monde parle de la neige. Elle se hasarde par le passage de l'Opéra, elle traverse le bou-

levard de son pied mignon, elle arrive toute haletante dans l'escalier du café Anglais. Elle donne vingt francs au premier garçon qu'elle rencontre et lui ordonne d'ouvrir le cabinet où doit souper mademoiselle Fleur-de-Thé.

Mais mademoiselle Fleur-de-Thé ne soupera pas au café Anglais.

Ce n'est donc pas au café Anglais que se passe le quatrième acte, c'est chez le duc de Santa-Cruz, madame de Campagnac connaît le chemin de l'hôtel de son amant ; ce n'est pas la première fois qu'elle se fait ouvrir la nuit. Sa jalousie date de loin ; vingt fois elle a voulu le surprendre jusque dans son sommeil. Aussi le petit nègre qui attend le duc en dormant dans l'antichambre ne fait pas de façons pour la laisser passer.

ACTE IV

LA CHAMBRE A COUCHER DE SANTA-CRUZ

Elle entre furieuse dans la chambre à coucher, jetant son masque au-dessus d'elle.

— Eh bien, j'en ai entendu de belles au café Anglais ! Et moi qui croyais savoir ma grammaire française. Ma grammaire est démodée.

Elle regarde autour d'elle.

— C'est donc ici qu'ils vont venir ! c'est donc ici qu'ils vont enterrer le carnaval ! Quelle nuit ! Ne me dirait-on pas possédée du démon ? Oh ! le démon de la jalousie ! Est-il bien possible que j'aie fait tout cela ? Je me vois encore au bal de l'Opéra et au café Anglais. J'étais dans le cabinet même où on les attendait. J'entendais toutes ces coquines masquées dire autour de moi : « Fleur-de-Thé va venir. » On se démasquait déjà. Les hommes osaient soulever mon loup ; heureusement que je suis une place forte et que je me défends les armes à la main. J'ai entendu dire que si mademoiselle Fleur-de-Thé était en retard, c'est qu'elle s'encarnavalisait avec Santa-Cruz. J'attendais toujours, étonnée d'être là, me pardonnant à moi-même, parce que je voulais mourir. Voilà que tout à coup on vient nous apprendre que mademoiselle Fleur-de-Thé se trouve mal et que « son amant » l'emmène chez lui. J'arrive ici pour lui faire respirer des sels, à cette demoiselle.

Madame de Campagnac remonte au haut de sa colère :

— Je lui ferai respirer la mort ! Et ce ne sera pas me venger trop, car elle me fait mourir à petit feu.

Elle regarde un trois crayons représentant Fleur-de-Thé dans son dernier rôle. Un très joli dessin de Verhaz.

— Quoi ! il a cette fille dans sa chambre à coucher ? Je la reconnais avec son air de mijaurée ! Au-

trefois les hommes avaient des petites maisons pour cacher ces folles-là.

Madame de Campagnac prend un soupçon de poignard à sa ceinture et va pour frapper le portrait.

— Non! mais je la frapperai elle-même. Ah! il s'imagine qu'on va ainsi d'une vraie grande dame à une princesse de théâtre pour revenir le lendemain à la vraie grande dame! Non. Je suis absolue dans ma vengeance comme dans mon amour.

Elle écoute avec anxiété.

— Je croyais avoir entendu du bruit à la grande porte. Si on m'avait trompée! s'ils n'allaient pas venir! Que faire, mon Dieu?

Elle tombe sur une chaise, abimée dans sa douleur.

— Cette chambre, j'y ai été emparadisée. Comme il m'aimait! Je lui avais tout sacrifié, ma part du ciel peut-être. J'aurais voulu trouver d'autres sacrifices encore. C'est qu'il était si beau! C'est que j'étais si heureuse!

Elle pleure.

— Ah! le bonheur, ça coûte cher. Combien de larmes de douleur pour payer des larmes de joie.

Elle se lève.

— Ils ne viennent pas. Ils ne viendront pas! Ce n'est pas chez lui, c'est chez elle qu'ils sont allés. Mais je suis à bout de force et de courage, je ne veux plus m'humilier jusqu'à remonter chez cette

fille. Qu'ils soient heureux, moi je vais mourir.

Madame de Campagnac écoute encore, elle saisit une plume, elle écrit :

— Adieu, Achille, je t'ai bien aimé !

ACTE V

LE PETIT SALON DE MADAME DE CAMPAGNAC

Madame de Campagnac rentre chez elle pâle et abattue ; elle reparaît dans le petit salon du premier acte.

— Enfin ! me voilà à la dernière station de ma jalousie et de mon désespoir.

Elle va au cabinet d'ébène.

— Ce poison, où l'ai-je donc caché ?

Elle trouve un portrait.

— Ma mère !

Elle baise le portrait.

— Ma mère, tu me pardonneras, car ne suis-je pas assez punie !

Elle lève les yeux.

— Et vous, mon Dieu ! vous aussi me pardonnerez, car vous savez qu'avant ces heures de mortelle et folle passion, j'ai vécu dans ma dignité. Mais ce poison, je ne le trouve pas.

Elle cherche encore.

— Ah ! voilà le flacon. Quand on pense qu'en res-

pirant ce qu'il y a là dedans, je vais trouver la fin de mes peines ! Le tombeau ! le silence ! l'oubli ! Achille ne m'oubliera peut-être pas. Quand une femme se tue pour un homme, elle jette le deuil sur sa vie. Il aura beau faire, mon souvenir sera de toutes ses fêtes. Et d'ailleurs, qui sait si les âmes ne reviennent pas ?

Elle regarde encore le flacon.

— O mystère ! tout est là ? Quand Achille viendra demain matin, il me trouvera plus blanche encore que je ne suis à cette heure. On m'a dit que ce poison ne défigurait pas : il endort. Mais le sommeil de la mort a les yeux ouverts, qui donc me fermera les yeux ?

Elle sonne et va entr'ouvrir la porte :

— Éléonore, M. de Santa-Cruz viendra sans doute ce matin. On n'entrera pas dans ma chambre avant qu'il ne vienne. Vous lui direz que je l'attends.

La femme de chambre, à moitié endormie, se réveille tout à fait :

— Mais il y a longtemps que M. le duc est dans la chambre de madame ! Il dort profondément sur un livre de philosophie. Il n'y avait pas cinq minutes que madame était sortie quand M. le duc est arrivé.

Madame de Campagnac n'en peut croire ses oreilles ; elle se précipite à l'autre porte.

— Achille ! Achille ! Quoi ! tu es là ? Je ne vais pas mourir de chagrin, je vais mourir de joie !

Il n'était que trop vrai que Santa-Cruz avait voulu souper avec mademoiselle Fleur-de-Thé, ce qui explique son télégramme. Mais il s'était ravisé, craignant les fureurs jalouses d'Hermione. Il était venu chez elle cinq minutes après son départ.

Ce fut pour ce retard de cinq minutes que cette grande dame déchue, plus jalouse que la jalousie, afficha ainsi sa passion désordonnée dans le Paris bruyant et sceptique.

On l'avait reconnue au bal de l'Opéra et au café Anglais.

D'ailleurs mademoiselle Fleur-de-Thé raconta aux chroniqueurs la station de madame de Campagnac dans sa chambre à coucher, où elle trouva son imperceptible poignard.

LES

MYSTÈRES DE PARIS

I

MADAME ALIX LAGRANGE

On a bien fait d'ouvrir la rue Auber, non pas seulement parce que le maestro y passait tous les jours pour aller au Bois, lui qui aimait les chemins de traverse, mais parce que la rue Auber est la rue la plus gaie de Paris, au voisinage de l'Opéra, inondée de soleil, habitée par quelques fortunes prodigues. C'est un conte des *Mille et un Jours* et *des Mille et une Nuits*. Cette rue du cœur de Paris d'aujourd'hui, si loin du Paris d'il y a vingt-cinq ans, jette gaiement par les fenêtres sa jeunesse, son argent et ses passions.

On disait naguère : « Où est la femme ? » A tout événement, à toute ambition, à toute aventure on posait cette question avec beaucoup de sens, puis-

qu'il est reconnu que, si l'homme s'agite, c'est la femme qui le mène. Aujourd'hui on dit encore : « Où est la femme? » mais on dit aussi : « Qui est-ce qui paye? » Voyez ces beaux chevaux anglais qui s'envolent en demi-daumont, voyez cet hôtel à la façade somptueuse, qui laisse entrevoir par ses croisées ouvertes des marbres et des tableaux : qui est-ce qui paye? Voyez cette jeune femme au bal qui a eu deux cent mille francs de dot et qui montre pour quatre cent mille francs de diamants : qui est-ce qui paye? Voyez cette comédienne qui a un engagement de dix-huit cents francs par an et qui mène un train de princesse : qui est-ce qui paye? Suivez ce beau-fils qui va, en une seule nuit, jouer sa légitime et son illégitime : qui est-ce qui paye? Et cet autre qui a des équipages de chasse et des chevaux de course qu'un prince du sang n'oserait se donner : qui est-ce qui paye? Et cette merveilleuse qui ruisselle sous les diamants comme Vénus sous les ondes qui la soulèvent, je ne parle ni de son train de maison ni de ses écuries, le prince de Condé lui-même n'a pas connu ce grand luxe : qui est-ce qui paye?

A chaque pas dans Paris, on se pose ce point d'interrogation. L'économiste sonde l'abîme ; le philosophe dit que l'or est une chimère ; le sceptique rit et se tord la moustache.

Qui est-ce qui paye? C'est la vertu des femmes.

Voilà la vraie banque. Law la connaissait bien, lui qui a signé avant Marivaux l'éternelle comédie : *Le Jeu de l'amour et du hasard.*

Mais, où est l'argent ? se demandera le provincial. L'argent est partout. Les gardes qui veillent aux portes de la Banque n'empêchent pas les billets de s'envoler gaiement pour les aventures. Et puis toutes les banques étrangères sont tributaires des plaisirs parisiens. C'est à Paris que sont les autels du sacrifice, c'est le pays des royautés qui s'en vont, c'est l'école buissonnière des royautés qui résistent. Que dis-je ! les républiques elles-mêmes se soumettent et viennent y acheter le plus pur de leur or. Les États-Unis vantent bien haut leur gouvernement, mais dès qu'ils ont une heure à perdre, — je veux dire à gagner, — ils viennent la passer à Paris, non pas, comme on l'a dit, parce que Paris est l'hôtellerie du monde, mais parce que Paris est la capitale du globe, parce que l'intelligence resplendit là sur tous les fronts, parce que pendant un siècle encore, tous ceux que Dieu a doués d'une âme chevaleresque, artiste, aventureuse, héroïque, ne reconnaîtront leur vrai pays qu'à Paris même. Là seulement ils seront baptisés par la gloire et consacrés par l'amour. Pas un homme n'est grand s'il n'est marqué au coin de la femme.

Pourquoi madame Alix Lagrange habitait-elle la rue Auber ?

Elle avait épousé un chef de bureau au ministère des Finances, — ou des Cultes. — Elle était fille d'un papetier de la rue de Rivoli, qui lui avait donné vingt-cinq mille francs de dot, douze cent cinquante francs de rente. Son mari avait huit mille francs d'appointements, le peu d'argent vaillant qu'il avait en main était passé dans la corbeille.

Or, c'était avec ce revenu de neuf mille deux cent cinquante francs de rente, — si la dot de la femme n'était pas ébréchée, — qu'après six mois de mariage on s'était orgueilleusement perché rue Auber, dans un appartement de huit mille francs.

La belle-mère d'Alix accourut tout effrayée.

— Mais, ma fille, que faites-vous ? Huit mille francs de loyer ! C'est la ruine pour mon fils !

— Ma chère belle-mère, dit Alix, tout en mettant un bouquet de violettes de Parme dans une potiche japonaise, songez qu'il nous reste encore douze cent cinquante francs de rente pour vivre ici. Nous ferons des économies.

La belle-mère était dans la stupeur. Elle s'adressa à son fils qui déjà lui avait dit :

— Cela regarde ma femme.

— Voyons, mon cher Adalbert, toi qui es dans les finances, explique-moi ton budget.

— Maman, je t'ai déjà dit que cela regardait Alix, elle est beaucoup plus forte que moi sur les chiffres,

car elle m'a prouvé que deux et deux font cinq.

— Je vois bien, dit la mère, que votre maison n'est plus qu'une maison de fous.

Le tapissier venait d'arriver pour prendre les ordres d'Alix. Quoique le papier de sa chambre fût beau, fond grenat velouté, avec des fleurs de lis d'or, Alix ordonna au tapissier de tout tendre avec une étoffe pareille au lit et aux fenêtres : bourre de soie à dessins persans.

La belle-mère était furieuse.

— Malheureux enfants que vous êtes ! Vous ne savez donc pas que vous avez un loyer qui vous coûte un franc par heure ? Pendant que vous dormez le loyer court toujours ; en vous réveillant le matin vous avez déjà douze francs de loyer.

— Grâce à Dieu, maman, nous ne dormons pas douze heures.

— Ah ! vous me faites pitié ! C'est à ne plus oser regarder à la pendule, chaque heure qui sonne, sonne votre ruine.

Alix prit les mains de sa belle-mère et l'embrassa pour la désarmer.

— Voyons, ma chère belle-mère, vous ne comprenez rien à la mode. Il faut bien faire comme tout le monde. Demandez à Adalbert. De quoi aurions-nous l'air si nous allions nous loger à Montmartre ou aux Ternes ? D'ailleurs cela nous ruinerait en omnibus. Ici nous irons à l'Opéra sans

monter en voiture, je n'ai qu'à descendre de chez moi pour être en plein Paris.

— Ce ne sont pas là des raisons.

Adalbert, qui fumait un régalia, dit philosophiquement à sa mère :

— Laisse-la dire et laisse-la faire.

La bonne femme s'en alla et ne se tint pas pour battue. Elle courut chez le père et la mère d'Alix.

— Comprenez-vous une pareille folie, un loyer de huit mille francs, un ameublement inouï ! Les vingt-cinq mille francs de votre fille vont y passer.

— Que voulez-vous ! dit le papetier qui venait de gagner deux sous en vendant quatre crayons, c'est la nouvelle manière des Parisiens. On vit au jour le jour. S'ils sont heureux comme cela laissons-les être heureux.

— Je vois bien que vous êtes timbrés comme votre fille et comme mon fils. C'est donc une épidémie ? Mon fils s'imagine peut-être qu'il trouvera une fortune quand je mourrai, mais j'ai quatre enfants. Cent mille francs à couper en quatre, il n'y a pas de quoi mener la vie d'un prince. Enfin, à la grâce de Dieu ! Je m'en retourne à Gonesse fort inquiète ; ma seule consolation s'il leur arrivait malheur, serait de leur donner l'hospitalité.

— Rassurez-vous, madame Lagrange, Paris danse sur un volcan, mais le volcan n'éclate jamais. C'est comme le commerce, on dit sans cesse

qu'il ne va pas, sans doute parce qu'il va toujours.

Alix, quoique emprisonnée jusque-là dans une boutique de papetier, avait un vif sentiment de l'art au point de vue de l'ameublement. Elle dirigea tout et fit un nid charmant. Les étoffes et les tapis mariaient harmonieusement leurs couleurs. Tout avait son cachet, rien de ce qui se voit dans les boutiques, hormis chez Barbedienne et Tahan, ne se voyant chez elle. Il semblait qu'une main de fée eût choisi les choses rarissimes. C'était d'autant mieux que c'était simple. Un observateur eût dit en entrant chez elle : « Il y a là une vraie femme. »

Elle se hasarda à donner un thé. Qui donc lui avait donné cet adorable service en porcelaine de Saxe? Elle-même. Ce qui faisait dire à tout propos à sa femme de chambre : « Rien n'est trop beau pour madame. »

Qui invita-t-on à ce thé? Les chefs de division au ministère, le secrétaire du ministre, le papetier et la papetière, deux crevés, un violoncelliste, une chanteuse de romances, une jeune fille à marier sous la tutelle de sa mère et une autre sous la tutelle de sa tante, un comte en *ki*, un prince en *off*, et quelques vagues comparses.

Le thé fut charmant. On causa, on chanta, on posa, on joua de l'éventail. Il y eut même la bonne fortune de l'imprévu : Vivier, qui était invité à souper dans la même maison, se trompa d'étage, fut très

bien accueilli et s'abandonna à toute sa fantaisie comme s'il avait un public de cour.

Voyant la belle tournure de sa femme, le mari se hasarda à la conduire aux réceptions de son ministre. Elle y fut reçue avec de vraies marques de sympathie. Il n'y a jamais assez de jolies femmes à Paris, surtout dans les salons ministériels.

Adalbert fut nommé chef de division.

Ce ne fut que le prélude : « Monsieur et madame Lagrange » reçurent une invitation pour l'Hôtel-de-Ville.

Au bal de l'Hôtel-de-Ville, Alix se fit présenter par ses amis en *off* et en *ki*, les valseurs et les danseuses du meilleur monde. Elle eut un vrai succès, ici pour sa chevelure blonde, là pour sa robe aérienne, un champ d'azur étoilé, partout pour sa figure.

Le lendemain, parmi les beautés du bal, on la vit en fort belle compagnie dans le *Figaro,* dans le *Gaulois*, dans *Paris.* Il ne lui avait fallu que huit jours pour devenir une femme à la mode.

— Oui, disait-on autour d'elle, elle est fort jolie et elle joue un grand jeu ; mais qui est-ce qui paye ?

Il m'est impossible aujourd'hui de répondre à cette question impertinente. Étudions bien ensemble, si vous voulez, les allures de la dame ; chaque fois qu'il arrivera une lettre, lisons-la ; un bou-

quet, cherchons-y un billet ou une carte; un homme, dévisageons-le.

Et d'abord, interrogeons la figure d'Alix et descendons dans son cœur.

C'est une petite figure délicate et chiffonnée, une vraie Parisienne. La malice est sur les lèvres, mais dans cet œil d'outre mer on retrouve la vraie expression de la candeur. On dirait une fontaine à son premier jaillissement; le torrent ne l'a pas encore envahie, l'eau est pure et roule toute glacée sur son lit de cailloux.

Alix n'a donc rien à cacher. Son front ne rougit pas, ses lèvres ne blanchissent pas.

Qui sait pourtant si le cœur n'a pas son secret? Ayez avec elle une causerie intime au coin du feu, parlez-lui des autres femmes pour qu'elle se trahisse. Elle ne se trahira pas. Si elle a un secret, comment le garde-t-elle si bien, elle qui est encore à la préface de la vie ?

Mais pourquoi douter de sa vertu ? C'est que le dieu argent est impitoyable et ne se donne pas pour rien. Comment eût-elle osé aborder d'un pied innocent les horizons dorés du luxe ?

Douce comme la colombe, prudente comme le serpent, c'est la femme. N'a-t-elle donc comme toutes les autres étudié son rôle sous l'arbre de la science?

II

LES DIAMANTS DE VERRE ET LES CHEVAUX DE BOIS

Second bal à l'Hôtel-de-Ville.

Cependant madame Alix Lagrange n'avait pas de diamants. Elle voulait faire une belle entrée cette fois, mais elle se disait que ce n'était pas assez de ses deux yeux pour faire la lumière sur ses épaules. Et comment illuminer cette féerique chevelure à la Tallien, si on ne pouvait y fixer quelque beau papillon tout ruisselant de roses ? Et son bras, son bras fin mais déjà nourri de chair, comment ne pas le rehausser par un bracelet de princesse !

— Mon cher ami, dit-elle à son mari, tu as compris, n'est-ce pas, que je ne pouvais pas aller à l'Hôtel-de-Ville sans diamants?

— Ma chère amie, tu ne sais donc pas le proverbe : La jeunesse est un diamant et la vertu une perle fine?

— Oui, oui, je connais cette manière d'habiller les femmes; si j'écoutais tous tes proverbes, j'irais toute nue.

— En serais-tu moins jolie? dit gaiement le chef de division qui commençait à prendre le beau langage du monde nouveau où il entrait.

— Je n'en serais pas moins jolie, mais tu ne me permettrais pas d'aller ainsi dans le monde. Vois-tu, ce qui m'exaspère, ce n'est pas de ne pas avoir de diamants, c'est que les autres en ont. Or, comment lutter avec des armes inégales ?

— Les femmes qui ont des diamants sont des femmes mûres.

— C'est un bruit que les jeunes maris font courir Nous avons changé tout cela. Autrefois, à vingt-cinq ans, si on était bien sage, on portait une petite croix en diamants ; à trente ans, on avait des boucles d'oreilles, à trente-cinq ans un bracelet, à quarante ans un collier ; c'étaient les stations des pierres précieuses. Mais aujourd'hui, si on n'apparaît pas comme un soleil en pleine jeunesse, on n'est qu'une petite grue, on s'éteint dans un coin, on vous oublie sur un canapé.

Le mari était attristé.

— Tu comprends, ma petite Alix, que je voudrais bien jeter des pierres dans ton jardin, mais je ne sais pas où les ramasser.

— Je le sais bien, moi. Donne-moi mille francs et tu seras ébloui ce soir.

— Par quel miracle?

— Tu sais bien que Bourguignon est un magicien. Pour mille francs, il va me donner une parure qui trompera tout le monde.

— Excepté moi.

— Tu m'amuses! Où as-tu appris à connaître le vrai et le faux?

— Je ne sais pas, mais, ma chère, je connais les femmes et les diamants. Là-dessus on ne pourrait pas me tromper.

Alix regarda son mari et sembla ne pas douter de ce qu'il venait de dire.

Elle lui tendit sa petite main.

— Mille francs, lui dit-elle. Qu'est-ce que cela?

— Moins que rien, répondit-il, mais je ne les ai pas.

Une triste expression s'empara de la figure de la jeune femme.

— C'est égal, reprit le mari, achète ta parure et envoie-moi Bourguignon au ministère. A moins qu'il ne veuille attendre à ce soir.

— Non, dit-elle, je passerai chez ma mère pour emprunter les mille francs; tu comprends que je ne veux pas donner mon nom à Bourguignon, il me citerait parmi celles qui vont chez lui, je serais déshonorée.

— Eh bien, ne va pas chez ta mère, tout à l'heure je t'enverrai les mille francs.

Le soir, madame Alix Lagrange fit une belle entrée à l'Hôtel-de-Ville. Elle ne rougit pas du tout sous ses faux diamants, mais le mari s'empourpra comme un soleil couchant.

— Que le diable emporte ma femme! dit-il entre ses dents.

Il n'avait pas réfléchi : 1° qu'il ne pouvait pas être le mari d'une femme ruisselante de diamants; 2° qu'il était ridicule d'être l'éditeur responsable d'une parure de pierres fausses. Il aurait voulu être à cent pieds sous terre.

Trois cents regards se posaient tour à tour sur sa femme et sur lui comme des points d'interrogation.

A Paris, la beauté a toujours raison. Comme la jeune femme ne trouvait pas où s'asseoir, un ambassadeur lui prit le bras et la conduisit parmi les femmes les plus renommées, tout en faisant signe à un laquais d'apporter une chaise volante.

Le mari fut heureux de se perdre dans la foule, c'était la première fois qu'il allait au feu, il se sentait atteint, il lui fallait reprendre des forces.

Les femmes à la mode, après avoir dévisagé Alix avec quelque impertinence, se mirent à causer entre elles pour se demander d'où elle venait. Deux railleurs s'entendirent pour conter quatre légendes.

— Nous voilà bien renseignées, dit une des curieuses.

— Après tout, dit une autre, qu'est-ce que cela fait, quand on est jolie comme elle, on n'a pas besoin de passeport. Je dirai tout à l'heure à l'ambassadeur de me la présenter et je l'inviterai à mon bal de lundi.

Cependant la vérité commençait à parler dans la région d'élues où était Alix. Une de ses amies, fraî-

chement mariée comme elle, l'avait reconnue et avait dit, sommairement, que c'était un scandale de voir la fille d'un papetier couverte de diamants.

— Tu ne vois donc pas que c'est du faux? lui dit sa sœur.

— On n'a pas le droit de mettre du faux à l'Hôtel-de-Ville, dit naïvement l'aimable amie d'Alix.

— Es-tu bête! tu t'imagines peut-être qu'elle va être condamnée à vingt ans de travaux forcés.

On prit un curieux à témoin.

— N'est-ce pas que cette parure est fausse?

— Je ne crois pas, voyez donc comme cela jette des feux! J'en suis tout ébloui.

— C'est la beauté de la dame qui vous éblouit.

Survint un autre admirateur, puis un troisième, puis un quatrième, puis deux autres dames. On discuta à perte de vue. Était-ce Bourguignon ou Janisset qui avait fait cette parure-là?

On paria. Sur quoi ne parie-t-on pas?

Passa un homme d'esprit.

— De quoi est-il question?

On lui raconta le pari.

— C'est fort bien, mais qui vous dira la vérité?

— La dame.

— Le mari.

— Vous êtes tous des fous! je vais aller voir cela de près.

Il alla s'asseoir auprès d'Alix.

— Vous êtes si belle, madame, que tous les yeux sont sur vous.

— Je comprends, dit-elle, j'ai là une amie qui doit débiter des malices cousues de fil blanc, car c'est la fille d'une couturière.

— Oui. Figurez-vous qu'elle ose parier que vos admirables diamants ont été taillés chez Bourguignon.

— Eh bien! je lui conseille de ramasser les miettes de la taille.

L'homme d'esprit revint dans le cercle des parieurs et des parieuses.

— Mesdames et messieurs, je parie cent mille francs, — pas un sou de moins, — contre cent louis, que les diamants sont vrais.

Personne ne voulut tenir les cent louis.

— Eh bien! je ne lui en fais pas mon compliment, dit l'amie d'Alix.

— Vous avez tort, madame, car toute la parure est fort belle.

Dans un autre cercle, du côté opposé, on discutait aussi sur les diamants d'Alix.

Le mari était entouré de quelques-uns de ses amis du ministère.

— N'est-il pas merveilleux, dit-il, de voir comment on imite aujourd'hui le diamant?

— C'est comme les fleurs artificielles, c'est plus beau que nature.

— Je croyais que le diamant faux ne jetait pas de feux.

— Oui. Moi je m'imaginais que ce n'était qu'un clair de lune.

— C'est qu'on les taillait mal, reprit le mari. Voyez, c'est à y perdre les yeux. Le collier de la duchesse et le bracelet de la marquise, qui sont bien en vrais diamants, ceux-là! ont-ils plus d'éclat que ceux de ma femme?

Parmi les amis d'Adalbert Lagrange, il y avait un sceptique.

— Vous ne voyez pas, messieurs, comme ce mari se moque de nous? Mais je ne suis pas si simple que cela, mon cher.

Et regardant son ami en face:

— Tu vas me dire aussi que les chevaux qui conduisent ta femme au Bois sont faux?

— Oui, dit le mari, puisque ce sont des normands qui passent pour des chevaux anglais.

— Ce sont des chevaux de bois, dit un gamin de Paris cinquantenaire.

Il n'y a plus d'enfants.

III

LE PORTRAIT DE MADAME PAR RAPHAEL

A quelques jours de là, on conseilla à madame Alix Lagrange de se faire peindre ou sculpter. On lui rappela que, depuis la Renaissance, toutes les beautés à la mode avaient posé pour la postérité.

— Songez donc, lui dit un de ses amis, quel relief cela va vous donner; être peinte par Cabanel ou sculptée par Perraud? Être exposée au Salon entre un maréchal de France et un évêque! C'est là que vous aurez une cour de curieux! L'Empereur s'arrêtera devant vous et demandera : « Quelle est cette femme? »

— Et comment me peindra-t-on ?

— En robe de bal, épaules nues, avec des fleurs et des diamants, dans tout votre triomphe.

Elle commença par prendre des poses devant sa psyché; elle trouva un trois-quarts des plus irrésistibles, l'œil perdu et noyé.

— Amène-moi un peintre, dit-elle à son mari.

Adalbert ne connaissait que des photographes. Il finit par découvrir un jeune peintre qui cherchait encore sa première manière. C'était un de ces furieux coloristes qui ont oublié d'apprendre à des-

siner. Il vint chez Alix, il ébaucha la figure et le buste sur un fond de tapisserie d'un très heureux effet.

Tant que le portrait ne fut qu'un croquis lumineux, un vague mirage, une expression perdue, on jugea que ce serait charmant ; mais plus le peintre travaillait et plus le charme s'évanouissait.

La jeune femme s'impatienta, elle refusa de poser. Le peintre dit qu'il ne pouvait bien travailler que dans son atelier : il emporta le portrait.

— Voyez-vous, dit-il au mari, votre femme est trop nerveuse pour bien poser ; je vais d'abord peindre la robe, la coiffure, les fleurs et les diamants, après quoi madame Lagrange viendra pour la figure.

Au bout de quelques jours, le mari, allant à l'atelier fut émerveillé de la métamorphose. Le peintre avait prié un ami de donner quelques coups de pinceau.

— Quand la figure sera faite, dit Adalbert, je vois d'ici que ce sera un beau portrait. Je vais amener ma femme.

— Non, attendez encore ; je vais prier Desgoffes de venir demain me faire les boucles d'oreilles et le collier. Je sais la forme du collier, mais il me faudrait les boucles d'oreilles.

— Je vous les apporterai demain matin, dit le mari.

Le lendemain matin, Adalbert n'attendit pas que

sa femme fût réveillée pour prendre le petit écrin renfermant les boucles d'oreilles.

— Quel joli travail! dit le peintre en ouvrant l'écrin.

— Oui, répondit le mari ; mais, entre nous, ne vous épuisez pas en admiration, car cela vient de chez Bourguignon.

— En vérité! j'aime mieux cela, j'aurai moins peur de les perdre. Est-ce que votre femme sort ce soir?

— Oui, mais nous allons aux Italiens dans une loge de rez-de-chaussée, elle mettra ses boucles d'oreilles égyptiennes. Vous pouvez garder celles-ci aujourd'hui et demain.

Quand Adalbert vint déjeuner, il dit à sa femme qu'il avait pris les boucles d'oreilles pour les porter à peindre.

— Tu es fou ! dit-elle en s'empourprant de colère. Quoi! tu prends mes boucles d'oreilles sans me prévenir!

— Tu dormais.

— Es-tu bien sûr de ce peintre?

— C'est toi qui es folle. Tu sais bien que les artistes sont les plus honnêtes gens du monde. Et puis, ne voilà-t-il pas quelque chose de rare, des pierres fausses qui valent bien deux cents francs.

— Deux cents francs !

Madame Lagrange se mordit les lèvres.

— Des pierres fausses! reprit-elle, on ne tombe pas toujours sur un pareil cristal. Et puis, d'ailleurs, il me semble qu'à force d'être à mes oreilles, elles sont devenues vraies. Va tout de suite me les chercher.

Adalbert, qui n'aimait pas les discussions, promit de rapporter le soir les boucles d'oreilles, mais le soir il dit qu'il n'avait pas trouvé le peintre.

Alix était furieuse, Adalbert ne comprenait pas cette impatience.

Le lendemain, en revenant de son ministère, il passa à l'atelier du portraitiste.

— Emportez vite vos boucles d'oreilles, dit le jeune homme en présentant l'écrin au mari, elles m'ont empêché de dormir.

— Comment cela?

— Oui, hier je les avais laissées aux oreilles du mannequin; je rentre à minuit, je regarde le portrait, je regarde le mannequin, les boucles d'oreilles ont disparu. Est-ce un songe? Je réveille mon petit nègre, je lui parle potence et guillotine, il me répond qu'une femme qui pose ici quelquefois les a prises pour aller au bal. Enfin, elle est revenue le matin et elle a réintégré les boucles d'oreilles au mannequin.

— Elles ne sont pas encore peintes? dit Adalbert.

— C'est égal, emportez-les, je les ai dessinées, Desgoffes les peindra de chic.

Le mari emporta les boucles d'oreilles.

— C'est étonnant, se disait-il en les regardant en chemin, elles ne me paraissent pas si brillantes qu'avant-hier. Ce que c'est que d'avoir été mal portées. Je me garderai bien de dire cela à ma femme.

Dès qu'il ouvrit la porte de sa chambre, Alix lui demanda ses boucles d'oreilles. Il lui présenta l'écrin.

Elle l'ouvrit avec une inquiétude fébrile.

— N'as-tu pas peur, lui dit-il, qu'on ait changé tes diamants faux en diamants vrais ?

— Peut-être, répondit-elle.

Puis tout à coup, après avoir jeté un coup d'œil rapide, elle jeta l'écrin :

— Ce ne sont pas là mes diamants !

Le mari ramassa une boucle d'oreilles échappée à l'écrin.

— Tu as déjà vu cela, toi !

— Oui, j'ai déjà vu cela, moi ! Ton peintre est un voleur, je vais le faire arrêter.

— Mon peintre est un très galant homme qui a failli être volé, ce n'est pas la peine de faire tant de bruit pour rien. Ce seraient de vrais diamants, tu ne crierais pas si haut.

Alix ne pouvait plus se contenir.

— Et qui sait, dit-elle en éclatant dans sa douleur. si ce n'étaient pas de vrais diamants !

IV

DU DANGER D'AVOIR UNE MAÎTRESSE QUI A UN AMOUREUX

Le peintre avait une maîtresse, mademoiselle Estelle, que ses amoureux prophétiques avaient surnommée Stella. C'était une couturière qui avait travaillé chez Worth et qui se promettait bien de faire des robes pour elle, que dis-je ! de se faire faire des robes par d'autres mains de fée.

En attendant, elle vivait de peu, s'habillait de peu et s'amusait de peu.

Elle habitait un galetas dans une vieille maison de la rue de Penthièvre où elle rêvait un appartement capitonné. Mais ce n'était pas le peintre qui devait lui donner son premier mobilier. Il la menait dîner, il lui payait ses gants et ses bottines, quelquefois ses omnibus, mais c'était tout.

Quoiqu'elle fût presque jolie, elle n'avait pas encore trouvé « son homme » ; il fallait qu'elle se résignât à jouer de l'aiguille.

Le dimanche elle hasardait sa bottine sur les planches de Valentino. Le peintre l'y accompagnait quelquefois, mais le plus souvent elle y allait seule, pour tenter la fortune.

Un dimanche qu'elle était venue voir son amant dans son atelier, elle le trouva qui peignait les accessoires du portrait de madame Lagrange.

— Les belles boucles d'oreilles! s'écria-t-elle. Cela brûle les yeux.

Et comme elle voulait y toucher :

— Chut ! lui dit-il, cela brûle les mains.

— Dirait-on pas que c'est le Pérou ! Ne vas-tu pas me faire accroire que de vrais diamants se promènent dans ton atelier ?

— Oui, dit le peintre qui voulait jouer à la surprise, sais-tu ce que valent ces boucles d'oreilles ?

— Combien ? vingt mille francs?

— Oui, avec deux zéros en moins.

La couturière prit un crayon pour écrire vingt mille francs en chiffres; quand ce fut fait elle effaça deux zéros.

— Quoi ! s'écria-t-elle, deux cents francs !

— Pas un sou de plus. J'ai déjà pensé à te donner de ces diamants au jour de l'an.

— Tu me dis cela parce que le jour de l'an est passé. Ah ! mon cher, si je me promenais à Valentino avec cela aux oreilles, je trouverais des gens qui me donneraient des chevaux.

Le peintre embrassa sa maîtresse.

— Eh bien, ma chère Stella, le jour où je toucherai le prix de ce portrait tu auras tes pendants d'oreilles

Survinrent des amis du peintre qui venaient le prendre pour un assaut d'armes.

— Est-ce que tu ne reviendras pas pour dîner avec moi? lui demanda la couturière.

— Si, je te trouverai ici à cinq heures.

— Eh bien, je t'attendrai, en lisant les *Mille et une Nuits.*

Le peintre, qui faisait poser beaucoup de sultanes, avait acheté, pour les distraire, une édition imagée des contes arabes.

A cinq heures le peintre ne revint pas, ni à six heures, ni à sept heures. Stella, qui s'était endormie sur le canapé, se réveilla transie. Elle eut toutes les peines du monde à trouver les allumettes et la bougie.

— Tant pis! dit-elle en revoyant les boucles d'oreilles, je vais les prendre pour aller ce soir à Valentino.

Elle les détacha des oreilles du mannequin et les passa aux siennes avec une joie enfantine.

— Comme cela brille! dit-elle en s'approchant d'un miroir, la bougie à la main.

Elle alla donc à Valentino. Elle fit une belle entrée, trouva tout à propos à la porte un juif qui la faisait valser et qui prêtait des bijoux à la petite semaine.

Il fut ébloui.

— Mais, ma chère, on va t'enlever ce soir?

— J'y compte bien.

— Qui t'a donné ces diamants?

— Tout le monde. Comme on dit à l'atelier, n'est-ce pas que voilà de beaux trompe-l'œil? Je te dis cela à toi parce que tu t'y connais, mais il ne faut pas le dire aux autres.

— Explique-moi le mystère.

Le juif était trop juif pour n'avoir pas reconnu si les diamants étaient vrais ou faux.

— Ce mystère, reprit Stella, c'est bien simple. Mon amant fait un portrait, il lui fallait des boucles d'oreilles, on lui a prêté ces bijoux. Il n'y a pas d'autre mystère que cela.

Une mauvaise pensée traversa le front du juif.

— Donne-moi une de ces boucles d'oreilles que je la regarde bien. Oui, c'est du diamant américain. Ah! ils savent tailler le cristal, ces gaillards-là!

Et, remettant la boucle d'oreilles à Stella:

— Si tu veux me les prêter pendant une heure, le temps de les montrer à Marx pour lui donner un modèle, je t'en donnerai de pareilles.

— Oh! non, dit Stella, tu n'aurais qu'à me les changer en nourrice.

Et comme elle entendait le prélude d'une valse.

— Valsons.

On valsa. Un ami du valseur offrit du vin de Champagne : on acheva de perdre la tête dans le quadrille. Après le quadrille on but une seconde bou-

teille de vin de Champagne. Après quoi on valsa et on fit encore sauter le bouchon. Stella oublia son amant jusqu'à aller souper avec le juif, « l'homme aux bijoux ».

On soupa chez Hill's. Vers une heure du matin, Stella ne savait pas où elle allait quand elle alla chez le juif. A peine arrivée elle s'endormit.

Que se passa-t-il ?

Elle rêva qu'on lui prenait ses boucles d'oreilles. Elle voulut crier, mais le sommeil était si fort qu'elle ne put le vaincre.

Quand elle s'éveilla, le matin, elle porta la main à ses oreilles, et comme elle les sentit, elle murmura :

— C'était un rêve.

Elle arriva tout inquiète à l'atelier et remit les diamants aux oreilles du mannequin.

Comme elle sortait, le petit nègre qui, lui aussi, avait eu une nuit agitée dans le cabaret du coin, arriva pour faire du feu.

— Pampas ! tu lui diras que je suis furieuse.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il m'a fait poser.

— C'est lui qui est furieux ! Vous avez dévalisé la poupée.

— Il a rêvé cela : regarde plutôt.

— Une heure après, le peintre rentrait à son tour : il crut avoir rêvé en voyant les boucles

d'oreilles. Il prit la belle résolution de finir ce jour-là tous les accessoires du portrait.

— Je veux travailler comme un nègre, dit-il en voyant Pampas endormi avec le fagot dans les bras sans avoir allumé le feu.

V

OU ADALBERT NE VOIT QUE DU FEU

Cependant le mari avait saisi la main de sa femme avec une violence inouïe.

— Madame ! dit-il en grinçant les dents, vous dites que c'était des diamants ? Vous êtes donc une...

Il retint l'injure sur ses lèvres.

Mais elle sentit l'injure. Elle s'indigna ; de pâle qu'elle était, elle devint pourpre.

— Monsieur ! cria-t-elle, vous êtes donc un.....

Elle retint aussi l'injure.

Mais quoi qu'il voulût la dominer par son mépris, il se sentit dominé par le dédain de la jeune femme.

Il la regardait avec des yeux égarés.

— Alix, je vais te tuer !

C'était une scène tragi-comique. Madame Lagrange eut peur, recula d'un pas et partit d'un éclat de rire.

— Vous riez, c'est infâme !

— Ne faut-il pas pleurer pour toutes vos bêtises ? Mon cher, vous êtes encore plus amusant que terrible.

Elle le fit tourner vers la glace :

— Regarde-toi, si tu l'oses.

Tout en ne voulant pas se regarder, Adalbert Lagrange se vit et ne put s'empêcher de reconnaître qu'il n'était pas beau dans ce rôle de cocu plus ou moins imaginaire.

Il s'adoucit comme par enchantement.

— Alix ! puisque tu ris, c'est que tu n'es pas coupable. Mais alors pourquoi me faire cette scène pour avoir prêté tes boucles d'oreilles ?

La jeune femme reprit toute la sérénité de son esprit.

— Pourquoi ! pourquoi ! C'est que jamais mes boucles d'oreilles, toutes fausses qu'elles fussent... c'est qu'il est inutile d'aller dire à tout le monde, comme tu le fais, que je suis éblouissante de strass. Et puis, tu sauras qu'entre une pierre et une pierre il y a un monde, même si elles ne sont vraies ni l'une ni l'autre. Il y a cristal et cristal, il y a le strass, il y a le caillou du Rhin, il y a le diamant américain, c'est à ne plus s'y reconnaître. Je te l'ai déjà dit : le jour où j'ai choisi mon collier, mes pendants d'oreilles, mon papillon chez Bourguignon, j'ai pris ce qu'il y avait de plus beau. Il ne faut rien dire, mais je crois qu'il s'est trompé lui-même.

— Mais s'il s'est trompé, je veux l'avertir.

— Es-tu assez idiot ! S'il s'est trompé, c'est qu'il a été trompé.

Alix regardait tristement les pendants d'oreilles que venait de lui rapporter son mari.

— Est-ce que tu trouves qu'ils ont le même feu ?

— Il faudrait voir cela à la lumière.

— Ton peintre est-il un honnête homme ?

— Oh ! pour cela, j'en réponds.

— Eh bien, c'est égal, les pierres ont été changées. Il me semble d'ailleurs que celles-ci sont plus grosses ; vois-tu, on a forcé les petites griffes d'or.

— Tu es folle, je te dis que c'est impossible.

M. La Grange voulut embrasser madame La Grange, elle lui présenta sa main.

— Tenez, méchant jaloux, baisez cette main que vous avez tenaillée dans la vôtre.

Adalbert baisa avec passion la main d'Alix.

— Pauvre petite main ! ce que c'est que la colère dans la jalousie ! Vois-tu, Alix, je t'aime trop.

Alix eut un mouvement d'épaules contenu.

— Tu m'aimes trop. Si tu m'aimais tant que cela, je ne porterais pas des parures de Bourguignon.

— Et comment ferais-je ?

— Comme tant d'autres qui ont la main heureuse. Un homme qui, aujourd'hui, ne gagne pas cent mille francs par an n'est pas un homme.

— Je ne te comprends plus. Je me trouve très heureux d'être à mon âge chef de division.

— Ces bureaucrates ! dit la jeune femme avec une raillerie hautaine, comme si elle n'avait vécu qu'avec des princes.

Elle regarda son mari en face.

— Eh bien, oui, chef de division, chevalier de la Légion d'honneur, comme si tu t'étais battu à Solferino ou à Puebla. Quoi encore ? Ne dirait-on pas que tu vas escalader le ciel !

— Non, je ne vais pas si haut, mais je travaille pour mon pays.

— Ton pays ! tu ferais bien mieux de travailler pour ta femme.

Adalbert ne trouva plus un mot à dire. Après un silence de cinq minutes, il murmura tristement :

— J'y songerai.

Le lendemain, il arriva tard à son bureau. Il avait pris le chemin des écoliers, 1l avait voulu prendre conseil de ses amis qui jouaient à la Bourse.

— Quelle mouche te pique, mon cher ? N'es-tu pas heureux comme un coq en pâte?

— Oui, je serais heureux si ma femme n'était pas ambitieuse.

— Eh bien, que lui manque-t-il donc ? Elle va partout, elle reçoit, elle a des diamants.

— Des diamants, des diamants !

— Ils ne sont donc pas à elle?

— Si, mais elle rougit de porter du strass.

— Tu vas me faire croire qu'elle porte du strass, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cher, tu es trop de mes amis pour que je te cache la vérité.

L'homme de Bourse regarda sérieusement l'homme de bureau.

— Eh bien, mon cher, tu es trop de mes amis pour que je te cache la vérité.

— La vérité ! Parle.

— Les diamants sont vrais.

Le mari eut un admirable sourire de raillerie.

— C'est merveilleux comme on peut faire illusion à bon marché.

— C'est merveilleux comme on peut faire illusion à un mari.

— Je te dis que ce ne sont pas des diamants.

— Je te dis que ce sont des diamants.

— Je m'étonne qu'un homme d'esprit comme toi...

— Tu sais que je vais t'envoyer deux témoins.

— Oui, mais ces deux témoins ce seront Moïana et Bourguignon.

— La vérité se fera sur cette grave question qui préoccupe tout Paris.

Le mari était exaspéré.

— Quoi ! tout Paris se préoccupe de cela ?

— Mais, mon cher, comment n'as-tu pas eu l'idée

d'aller demander au premier bijoutier venu si la parure de ta femme était en toc !

— Parce que je le sais bien sans cela.

L'ami salua le mari avec admiration.

On changea de conversation, on parla Bourse, emprunts étrangers, création de compagnies d'assurances ; on médita d'acheter toute la récolte des pommiers de Normandie pour faire du vin de Champagne.

— Vois-tu, mon cher, dit l'ami malicieux, on trompe toujours son prochain ici-bas. Tout le monde se trompe, toi-même tu trompes ta femme ; crois-moi, il n'y a vraiment que ta femme qui ne trompe pas son mari.

Adalbert prit cela pour de l'argent comptant et s'en alla content.

Quand il rentra le soir chez lui, il embrassa sa femme avec effusion.

— J'ai trouvé, dit-il.

Alix l'interrogea du regard :

— Quoi ? mes diamants ?

— Oui, ma chère, tu seras ruisselante et éblouissante. Nous allons acheter avec des gens de Bourse toute la récolte des pommiers de Normandie pour en faire du vin de Champagne à la marque d'une comédienne célèbre.

— Eh bien, c'est cela, dit Alix, c'est la pomme qui a perdu Eve, c'est la pomme qui me sauvera.

Tout sage qu'il fût, Adalbert avait eu sa petite passion vers sa vingtième année. Il avait connu, je ne sais comment, une lingère, Marianne Duru, surnommée *Le Faucheux*, qui était devenue première demoiselle dans une lingerie du boulevard Sébastopol. On ne s'était pas perdu de vue ; le mariage, car elle s'était mariée elle aussi, n'avait pas empêché les anciens amants de se dire bonjour à chaque rencontre. Bien mieux, on s'était confié les ivresses et les déboires de l'hyménée.

Or, vers ce temps-là, Adalbert vit un jour venir Marianne à son bureau. Elle avait été battue par son mari, elle voulait être consolée. Dans la commune expansion, Adalbert confessa lui-même qu'il n'était pas si heureux qu'il en avait l'air. Il parla des diamants de sa femme, il avoua à feu sa maîtresse qu'il était fort perplexe, ne sachant pas s'ils étaient vrais ou faux.

— Montre-les-moi, je te dirai cela.

— Oui, mais elle les met sous clef, depuis une certaine aventure.

Et il conta l'histoire des pendants d'oreilles, du moins ce qu'il savait de l'histoire.

Marianne était comme toutes les femmes qui ont un secret à garder et qui ne demandent qu'à le dire.

— Ta femme va au Bois !

— Oui, deux fois par semaine, elle loue un coupé à deux chevaux.

— Si je te disais que les chevaux sont à elle, que me répondrais-tu ?

— Que tu es folle.

— Mon cher ami, tu assistes comme un simple spectateur à la comédie qui se joue chez toi, on dirait que tu ne mets jamais le pied dans les coulisses. Veux-tu connaître les trucs ?

Pour la première fois, le mari sentit que la lumière se faisait devant lui.

— Oui, dit-il avec effroi.

— Eh bien, c'est demain vendredi. Toi aussi tu iras au Bois de trois à quatre heures.

— C'est impossible, c'est le moment où le ministre m'appelle pour la signature.

— C'est précisément parce que c'est ce moment-là qu'il faut que tu ailles au Bois, car on ne t'y attend pas entre trois et quatre heures.

— Et que verrai-je ?

— Ah ! tu es trop curieux. Tu verras ce que tu verras.

— Au bord du lac ?

— Mais non, au bord du lac, on ne fait que des coquetteries. Tu iras à la vacherie.

— Je ne comprends pas.

— A la vacherie du Pré Catelan. Ne te mets pas aux premières loges, va droit à l'étable.

Adalbert était atterré. Il regardait Marianne en silence.

— Est-ce que je rêve? lui demanda-t-il.

— Non, tu te réveilles.

— Mais comment ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

— Pourquoi? Parce que je te trouvais si heureux dans ton malheur que cela me faisait de la peine de t'arracher tes illusions sur ta femme.

— Mais enfin, que verrai-je?

— Des vaches — et ta femme.

— Toute seule?

— Tu verras, tu verras.

Et, disant ces mots, Marianne serra la main d'Adalbert et sortit en toute hâte.

Il l'eût sans doute retenue si un garçon de bureau n'était venu l'avertir que le secrétaire général l'attendait.

Les bureaucrates sont comme les soldats, ils obéissent à leurs chefs avant d'obéir à leurs passions.

V

LE SANG DANS LE LAIT

Le lendemain, à trois heures précises, Adalbert La Grange entrait au Pré Catelan. Il était pâle

comme la mort. Il se sentait chanceler en marchant, il n'avait jamais tant aimé sa femme, il avait l'épouvante de la voir coupable.

Qu'allait-il se passer?

Il s'arrêta un instant devant les tables de la vacherie.

— Du lait chaud ou du lait froid? lui demanda une des servantes en levant vers lui son nez retroussé.

— Du lait chaud, répondit-il.

La servante lui présenta une chaise.

— Non, dit-il, je veux le boire à l'étable.

— A la source, dit cette fille en riant.

Il la suivit.

Comme il l'avait regardée d'un œil doux quoique égaré, elle voulut bien causer avec lui.

— Vous avez mal à la poitrine?

- Oh! oui, dit-il, j'ai le sang là.

Et il montrait son cœur.

Quand ils furent dans l'étable, elle lui présenta une chaise.

— Aimez-vous les brunes ou les rousses?

Et comme il ne répondait pas:

— Tenez, je vais traire pour vous cette vache bourguignonne, une vraie nourrice, celle-là.

Tout en commençant un air de Chilpéric, la servante prit les pis de la vache et remplit la tasse.

— La belle mousse, dit-elle, en la rapportant à

M. La Grange, ne dirait-on pas une coupe de vin de Champagne?

Adalbert trempa ses lèvres dans la mousse.

— Tout à l'heure, dit-il en déposant la tasse à ses pieds.

Il prit une pièce de vingt francs dans son porte-monnaie et l'offrit à la servante.

— Tenez, mon enfant, payez au comptoir et gardez le reste pour vous.

Il espérait que, grâce à cette munificence, on lui permettrait de rester dans l'étable.

Il n'était pas là depuis plus de cinq minutes, qu'il entendit le bruit de pas de deux chevaux amenant un coupé dans la cour. Un des stores était baissé.

Ce store se leva, la portière s'ouvrit, une jeune femme sauta légère et rapide, pour donner la main à un jeune homme.

C'était une blonde figure à demi masquée par la chevelure et la barbe.

La servante rentrait alors dans l'étable.

— C'est monsieur le vicomte, dit-elle à Adalbert.

Il s'était levé et regardait sans se montrer.

— Quel vicomte? demanda-t-il.

— Le vicomte de La Chanterie.

Quoique le mari fût très troublé, il eut assez de présence d'esprit pour demander si c'était la vicomtesse, voulant savoir si sa femme était connue.

— La vicomtesse ! Oh ! la la la la ! Vous ne savez donc pas que c'est le pays des biches ici ? Ces princesses-là, il y en a comme cela un mille à Paris.

Cependant, madame La Grange, passant la première, avait franchi le seuil de l'étable.

Adalbert s'était penché dans l'embrasure d'une porte contre quelques brassées d'herbe fraîchement fauchée.

La Chanterie, depuis quelque temps, avait l'habitude de venir tous les jours respirer pendant une demi-heure l'air tiède de l'étable. Il avait eu une fluxion de poitrine. Il aimait la vache.

— Ah ! comme il fait bon ici, dit-il en s'approchant de la servante qui déjà s'était mise à traire pour lui.

A cet instant, Alix vit briller quelque chose dans l'ombre, comme un éclair.

C'était son mari qui ouvrait son couteau. Elle s'imagina que c'était un jeu de lumière ; elle alla s'appuyer nonchalamment sur le bras de la Chanterie.

— Ah ! ma chère, dit-il en lui baisant les cheveux, il n'y a qu'avec toi que je bois du lait.

La servante lui présenta la tasse toute pleine.

— C'est beau, le blanc, dit Alix en penchant la tête avec nonchalance.

A cet instant, le sang de La Chanterie jaillit dans la tasse et sur la robe de la jeune femme.

— J'ai mal frappé, dit le mari en laissant tomber son couteau.

Il était à bout de forces, il faillit s'évanouir.

Alix poussa un grand cri et se jeta dans les bras de La Chanterie.

Ce fut un horrible tableau.

La servante s'était enfuie, portant toujours à la main la tasse pleine de lait et de sang.

La Chanterie avait voulu se jeter sur son assassin, mais Alix s'attachait à lui en criant.

Le mari était toujours là, ne pouvant faire un mouvement, comme s'il eût été changé en statue.

Tout à coup, il se mit à rire bruyamment :

— Eh bien, dit-il en regardant sa femme que La Chanterie entraînait vers la porte, les diamants sont vrais !

Il tendit les bras et tomba à terre, riant, criant, hurlant.

Vingt personnes étaient survenues.

La Chanterie, qui sentait bien que sa blessure n'était pas bien grave, mais qui ne voulait pas rester en spectacle, jeta Alix dans son coupé, monta à côté d'elle et donna l'ordre de rentrer à Paris.

On questionna le malheureux mari. On ne put lui arracher que ces mots :

— Les diamants sont vrais ! Les diamants sont vrais ! Les diamants sont vrais !

Il était devenu fou.

VI

MORALITÉ DE CETTE HISTOIRE

On parla beaucoup de cette histoire dans Paris, on en parla tout un soir chez la duchesse.

D'Aspremont s'indigna contre l'adultère.

— Ces pauvres femmes, dit le prince Rio, vous voulez donc les condamner à la prison perpétuelle?

— Elles n'ont qu'à ne se point marier.

— La famille! une autre prison, reprit le prince.

— Eh bien, elles se feront chanoinesses, comme mademoiselle de la Rochemarvy.

D'Aspremont n'était pas convaincu.

— Je ne comprendrai jamais, dit-il, que pour une fantaisie de cinq minutes, celle-ci pour avoir des diamants, celle-là pour se désennuyer, brise le cœur et l'esprit d'un pauvre homme jusqu'à faire de lui un fou pour Bicêtre.

— Je suis sûre, dit la duchesse, que ce beau moraliste qui parle si haut tentera demain de voir le mari devenu fou et de consoler la femme devenue sage.

— Il n'y a pas de quoi rire, reprit d'Aspremont; si je pouvais sauver cette femme et cet homme, je

le ferais. Je sais bien que le beau rôle est pour celui qui perd la femme, mais je brave les préjugés.

La Chanterie entra dans le salon et vint silencieusement tendre la main à la duchesse qui lui dit :

— Vous êtes un réprouvé, je ne vous donne pas la main aujourd'hui. Elle était donc bien jolie, cette madame Alix La Grange?

— Qui sait? la beauté du diable ! la Parisienne pur sang, toutes les gentillesses et toutes les malices !

— Pourquoi lui avez-vous donné des diamants?

— Il faut bien jeter quelques pierres précieuses dans le jardin des femmes.

La duchesse versa le thé à La Chanterie.

—Vous êtes un tentateur, je ne vous recevrai plus.

— Oh! dit La Chanterie en jouant l'humilité, ce n'est pas avec des diamants qu'on tente les femmes ici.

Et, avec une pointe de raillerie, regardant les trois femmes qui étaient là.

— Voyez, vous n'en portez pas. M. de Voltaire avait bien raison de dire : « L'honneur est la seule pierre précieuse que la vertu montre à son doigt. »

— Est-ce que vous revoyez cette jolie dame, demanda Èva ?

— Non, elle voyage. Elle est allée pleurer à Florence.

— Florence ! Florence ! dit la duchesse, la ville des consolations, le pays du renouveau. Avant d'y

entrer, on dépouille la robe de Nessus et on s'y habille de la robe des roses. Et avec qui la voyageuse est-elle partie ?

La Chanterie se mordit les lèvres.

— Toute seule, répondit-il.

— Vous l'avez conduite au chemin de fer ?

— Oui.

— Mais si quelqu'un l'attendait à la première station ?

— C'est mon espoir le plus vif. Vous comprenez bien que ce n'est pas à moi à la consoler.

— Et le mari, qui le consolera ?

LA

FONTAINE AUX LOUPS

Dans les beaux jours de l'automne dernier, un jeune homme, Franz Larivière, qui passait la saison en Normandie chez une vieille tante retirée du monde, se leva un matin saisi d'une idée soudaine.

Il rencontra sa tante dans l'escalier.

— Ma tante, dit-il en la saluant, je vais au château de l'Écluse.

Il ordonna à un domestique de seller son cheval.

— C'est un beau chemin, mon cher Franz, dit la tante : des bois qui chantent, des prairies embaumées, toujours des ombrages et des fleurs. Heureux enfant ! toute la vie sera pour toi comme ce beau chemin.

Franz Larivière se mit à table pour déjeuner avec sa tante. Non seulement il ne déjeuna pas avec la bonne dame, mais il ne lui tint pas compagnie, tant son esprit était loin de là.

Quand il monta à cheval, sa tante lui dit en lui faisant un signe d'adieu :

— Mon cher Franz, je vous trouve bien distrait et bien bizarre aujourd'hui. Prenez garde à vous !

Le jeune homme partit sans répondre. Il commença par galoper avec l'ardeur d'un héros qui s'élance au combat. Il fit ainsi plus d'une lieue, ébloui par mille visions charmantes, sans pitié pour la noble bête qui fuyait comme le vent. En arrivant dans les bois, il voulut respirer un peu : il flatta le cou de son cheval et lui parla doucement pour le calmer.

Et il se mit à rêver avec délices au château de l'Écluse : il voyait déjà se dessiner dans son imagination les tourelles coiffées, le portail massif, la grande fenêtre gothique sculptée avec tant d'art, où peu de jours auparavant il avait vu s'encadrer une charmante figure. Il était dominé tour à tour par la crainte d'arriver trop tôt et par la crainte d'arriver trop tard.

— Voyons, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre.

Ce même jour, à la même heure, dans le même pays, un jeune médecin, à peine échappé des bancs de l'école, se dit, en fumant le premier cigare du matin :

— Pourquoi n'irais-je pas au château de l'Écluse?

Le médecin était un jeune homme élégant, qui s'était résigné depuis peu à la vie de campagne,

n'ayant pas de quoi vivre ailleurs. Sa famille était pauvre : il n'avait rien à attendre que de sa science et du hasard ; il avait le bon esprit de compter beaucoup plus sur l'un que sur l'autre.

Il déposa soudainement son cigare, sella lui-même son cheval et partit par le chemin du château aussi gaiement que s'il eût été appelé par trois malades à la fois.

— C'est étonnant, dit son jardiner en le voyant disparaître dans une allée de pommiers, M. Martineau s'en va aujourd'hui sans me dire une seule parole. Que peut-il aller faire de ce côté-là ?

M. Gustave Martineau ne songeait pas ce jour-là à son jardin : tous ses rêves s'envolaient vers le château de l'Écluse, comme s'il eût dû y trouver bientôt la fortune et le bonheur.

Le même jour, toujours à la même heure et dans le même pays, un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, fils d'un pauvre agriculteur, descendit d'une espèce de grenier — sa chambre à coucher — avec un fusil sur l'épaule.

— Où vas-tu si matin ? lui dit sa mère, bonne et franche fermière, portant à la main un seau de lait.

— Je ne sais pas, répondit-il avec distraction après avoir appelé son chien, une magnifique bête, gaie et folle, de pure race anglaise.

— Quel enfant ! murmura la mère en l'embrassant ; il ne sait jamais où il va. Es-tu raisonnable

d'aller chasser pendant les semailles ? Ton père est aux champs depuis la pointe du jour. Tu sais pourtant bien qu'il faut toujours être sur les quatre coins du terroir pour surveiller.

Elle entra dans la maison et déposa son seau de lait encore mousseux.

— A propos, dit-elle en retournant sur le seuil, tu ne déjeunes donc pas aujourd'hui ? C'est cela, tu vas encore passer à jeun ta journée dans les bois.

La fermière saisit une tasse, la plongea dans le seau et courut la présenter à son fils, qui s'éloignait déjà.

Paul Dumarsais, ainsi se nommait le jeune chasseur, était un garçon sauvage, aimant les rêves et les solitudes. Depuis son retour du collège, il avait passé son temps au fond des bois, sur le versant des collines, au bord des étangs, heureux de rien, c'est-à-dire de tout ce qui fait la joie des âmes poétiques. Le spectacle splendide de la nature avait chaque jour un renouveau pour lui. Il l'étudiait avec une pieuse ardeur dans toutes ses métamorphoses et dans tous ses mystères. En un mot, c'était un rêveur contemplatif, un poète, un poète moins la rime.

Je n'essayerai pas de peindre toutes les fantaisies de cette nature qui traversait avec tant de fière liberté le printemps de la vie.

Ce jour-là quoiqu'il eût un fusil sur l'épaule, quoique son chien l'avertît par intervalles de la présence du gibier, il ne songea pas une seule fois qu'il portait un fusil. Il allait droit devant lui, sans détour, contre sa coutume, sans faire de halte. Après avoir marché d'un pas égal pendant plus de deux heures, il s'arrêta tout d'un coup et regarda en soupirant par une clairière. Il vit les arbres centenaires qui ceignent le château de l'Écluse. A ce seul aspect, son cœur battit avec force, son regard se troubla, il devint pâle et tressaillit.

Après avoir contemplé ces vieux arbres durant quelques secondes, il se demanda s'il devait avancer encore ou rebrousser chemin. Il se promena de long en large dans le carrefour où il se trouvait ; enfin, prenant un parti violent, il se remit en marche vers le château.

Comme il touchait à l'avenue, un nouveau battement de cœur le saisit ; il n'eut plus la force d'avancer.

— Allons donc ! dit-il en cherchant à s'aguerrir, serai-je donc toute ma vie un écolier ? Est-ce que je suis venu jusqu'ici pour ne pas aller plus loin ?

Tout en reprenant ainsi courage, il n'osa pourtant pas suivre l'avenue. Il se détourna, se promettant d'entrer par la petite porte du parc. Le bruit des pas d'un cheval au galop lui fit tourner la tête ; il reconnut le jeune médecin.

— C'est étonnant! dit-il en se baissant pour ne pas être aperçu, que vient donc faire ici M. Martineau?

Il s'arrêta dans une chenevière.

— Ah! j'aime trop cette femme, dit-il, en voyant l'abîme qui le séparait de son amour.

Le jeune médecin arriva très bruyament au perron, remit la bride aux mains d'un domestique et monta l'escalier d'un air assez dégagé.

— Voulez-vous annoncer le docteur Martineau? dit-il à une femme de chambre qui vint à sa rencontre par curiosité.

On ne tarda pas à le recevoir. Il entra dans un grand salon d'un aspect triste, d'un ameublement suranné. Une jeune femme, beauté attrayante de vingt ans, se souleva dans son fauteuil et le salua d'un air aimable.

— Eh bien, docteur, quoi de nouveau dans le canton? Êtes-vous content des malades?

Gustave Martineau s'inclina une seconde fois, et, s'imaginant que le temps était bien choisi, il déclara sans façon à la maîtresse du logis qu'il venait lui demander sa main.

La jeune femme fut surprise de cette impertinence.

— Il s'imagine, pensa-t-elle, qu'il est encore étudiant et qu'il parle à sa voisine du quartier Latin.

Elle ne voulut pas le mettre à la porte, tout offensée qu'elle fût. Elle se contenta de lui répondre qu'elle

était résolue à demeurer fidèle à la mémoire de son mari. Elle fit cette réponse avec un dédain si digne, que, malgré toute sa fatuité d'homme à bonnes fortunes, le docteur Gustave Martineau jugea qu'il avait perdu son temps ; ne sachant plus quoi dire, il prit bravement son parti : il se leva, salua et s'en alla comme il était venu.

La maîtresse du château était veuve depuis près de deux ans déjà, quoiqu'elle fût très jeune encore. Après quelques mois de mariage elle avait perdu son mari, un vieux conseiller qui lui avait laissé une fortune considérable. Toute normande qu'elle fût, elle avait, outre sa beauté, la grâce d'une Parisienne, avec plus de naïveté. Tout le monde vantait, à dix lieues à la ronde, la belle madame de Thierny.

Depuis la mort de son mari, elle habitait le château de l'Écluse, n'ayant d'autre compagnie que celle de sa grand'mère. Elle vivait simplement, donnant aux pauvres plus que les miettes de sa table. Pour toute distraction elle lisait des romans, allait à la messe, recevait quelques visites ennuyeuses et se confessait les jours de pluie. Son seul plaisir était une promenade solitaire dans les bois du château. Là, elle se créait un nouveau monde, où s'égaraient tous ses songes de vingt ans. Il faut l'avouer, elle aimait surtout la promenade dans les bois depuis qu'un soir elle avait rencontré un jeune chasseur qui rêvait, les cheveux au vent, son fusil à ses pieds,

le regard perdu à l'horizon. Vous avez reconnu le sauvage Paul Dumarsais. Grâce au chien du chasseur, elle avait pu parler au jeune homme. Lui-même, sous prétexte que son père tenait à ferme quelques arpents de terre dépendant de la succession de M. de Thierny, il était entré quelquefois au château. Un jour entre autres qu'il signait un nouveau bail avec la jeune veuve, elle lui avait dit :

— Ce n'est pas le dernier bail que nous signons ensemble.

Comme ils avaient tous deux l'esprit du cœur, qui est surtout l'esprit de la jeunesse, ils étaient arrivés bien vite à s'entendre, sans trop se demander où les conduirait le plaisir de se voir et de se parler. Un jour madame de Thierny crut s'apercevoir qu'il lui manquait je ne sais quelle quiétude de cœur si douce pour ceux qui n'aiment pas. Elle eut beau en chercher la cause, elle ne la trouva point, ou plutôt elle ne voulut point s'avouer la vérité. Pour échapper à ce malaise, qui avait bien des charmes inconnus, elle résolut de passer l'hiver à Paris, où elle n'était jamais restée plus d'une semaine. Sa résolution causa une grande surprise dans le pays. Elle avait des prétendants en grand nombre ; ce fut une panique soudaine dans tous les cœurs du canton.

Dès que la nouvelle du départ fut annoncée offi-

ciellement, tous les soupirants se mirent en campagne. Le jeune docteur, Gustave Martineau, un des premiers avertis, fut, on l'a vu, un des premiers à se faire éconduire. Il n'en était guère venu que trois ou quatre la veille, qui avaient subi la même réponse. Cette procession d'épouseurs finissait par amuser madame de Thierny, d'autant plus qu'elle devait partir le lendemain.

Cependant Paul Dumarsais était toujours à quelques pas de l'avenue, dans la chenevière, abrité par une haie de sureaux — caressant son chien — ce beau chien que lui avait donné madame de Thierny.

Ce ne fut pas sans plaisir qu'il vit le docteur Martineau revenir bientôt sur ses pas, penchant la tête comme un soldat vaincu.

— Qui sait, murmura-t-il en s'excitant, qui sait si, après la visite ennuyeuse du docteur Martineau, ce n'est pas pour moi la bonne heure de me présenter?

Il allait se lever quand il vit déboucher à la lisière du bois M. Franz Larivière.

— Cette fois, dit le chasseur, tout est perdu!

Il savait que celui-ci était un homme à la mode auprès des femmes. On va le peindre en quelques traits. Franz Larivière avait vingt cinq mille livres de rentes; il montait à cheval et fumait comme un Arabe. Il portait fièrement sa moustache rousse,

racontait lestement une histoire, remettait toujours au lendemain le jour de la sagesse; en un mot, c'était un garçon charmant et spirituel.

Franz Larivière fit caracoler son cheval avec toutes les grâces imaginables dans l'étroite avenue, à peu près sûr d'être en spectacle.

— Ah! murmura le sauvage Paul Dumarsais en portant la main sur son fusil, peut-être sans savoir ce qu'il disait ni ce qu'il faisait, si jamais il est assez heureux pour être bien accueili, je lui ferai payer cher son bonheur.

Franz Larivière était entré au château. Son but, comme celui des autres, était d'épouser madame de Thierny, comptant sur les vingt-cinq mille livres de revenus en biens-fonds de la jeune veuve pour mettre désormais sa vie sur un bon pied.

— D'ailleurs, disait-il, comme pour se consoler déjà des ennuis du mariage, outre ses revenus, madame de Thierny a encore des qualités dignes de contenter un galant homme comme moi.

Il se présenta devant madame de Thierny avec sa bonne grâce accoutumée. Il l'avait rencontrée à diverses reprises dans un château voisin. Elle l'accueillit par un sourire charmant.

— Madame, je suis bien heureux que la fantaisie vous prenne enfin de passer la mauvaise saison à Paris. C'est une bonne idée; tous les triomphes vous y attendent; je serai bien fier et bien heu-

reux de me trouver dans la foule qui se pressera sur vos pas.

Franz Larivière continua ainsi durant un quart d'heure. Toute raisonnable qu'elle était, madame de Thierny se laissa bien un peu prendre à toutes ces jolies paroles. Elle était femme : la plus raisonnable a bien de la peine à ne pas s'admirer dans le miroir de l'oiseleur.

Franz Larivière n'eut garde de tomber dans la niaiserie des autres ; il ne dit pas qu'il se voulait marier, il confessa qu'il aimait. Il répéta qu'il serait bien heureux, à son retour à Paris, de rencontrer çà et là, aux Italiens, à la promenade, au concert, au bal, partout où s'épanouit le monde à la mode, cette charmante et gracieuse beauté qui lui avait souri, comme une image enchantée, dans tous les paysages de Normandie. Il parlait si bien que la jeune veuve s'attendrit sans s'apercevoir qu'elle aurait dû ne pas écouter.

Il partit très content d'elle et de lui. Selon l'habitude de la campagne, elle le conduisit sur le perron, ce qu'elle n'avait fait pour aucun des soupirante. Il s'inclina et lui dit adieu par le plus pénétrant regard. Pendant le trouble que causa ce regard à madame de Thierny, il lui saisit la main et y appuya ses lèvres avec un air si suppliant, qu'elle ne trouva rien à dire contre cette témérité.

Il monta à cheval et s'envola dans l'avenue.

6



Madame de Thierny demeura sur le perron, surprise et rêveuse, séduite d'avance par toutes les joies bruyantes de Paris. Elle craignit d'autres visites et demanda son ombrelle.

Dieu donnait à la terre une de ces belles, sereines et mélancoliques journées d'automne où la nature déploie toute sa splendide poésie. La jeune veuve s'avança dans l'avenue sans se demander où elle allait. Il fallait qu'elle marchât pour mieux rêver : qu'importait le chemin ?

Cependant, sans y penser sans doute, elle prit un petit sentier bordé d'épines et de sureaux qui conduisait vers une prairie solitaire, presque au milieu du bois, au lieu dit la *Fontaine aux Loups*, où elle avait vingt fois rencontré le jeune chasseur.

Tout à coup elle aperçut Paul Dumarsais de l'autre côté de la haie, à quelques pas devant elle.

— Ah! c'est vous? dit-elle aussitôt.

Il ne l'avait pas vue s'avancer. Il se leva et chercha un passage dans la haie. Son beau chien s'élança par-dessus et vint caresser madame de Thierny. Elle le caressa, tout en se défendant de sa trop vive amitié. Paul Dumarsais arriva devant elle.

— Que faites-vous donc là dans cette chenevière ?

— Moi, répondit-il tristement, je suis venu comme les autres... je suis venu... pour vous dire... adieu.

Un silence suivit ces paroles, murmurées avec amertume et avec trouble.

— Car, reprit le chasseur, vous partez demain avant midi, et je ne vous... verrai plus... jamais.

— Allez, j'aime trop mon pays pour n'y pas revenir. Mais pourquoi n'y venez-vous pas vous-même, à Paris?

— A Paris, madame ! moi, à Paris ! qu'y ferais-je ? Je ne suis pas né pour ce pays-là... Vivre ici... y mourir, ajouta-t-il en baissant les yeux, voilà ma destinée.

— Vous êtes un enfant : il faut marcher avec le siècle, il faut allumer son âme au foyer des belles intelligences. Vous chassez comme un sauvage, c'est à merveille ; mais toute la vie n'est pas là.

— Non, toute la vie n'est plus là pour moi, je ne le sais que trop.

— Songez qu'il y a toujours de la place au soleil pour les esprits comme le vôtre.

— Non, madame, il ne reste pas une place à prendre...

Le chasseur leva les yeux sur madame de Thierny.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, murmura-t-elle en rougissant. Venez à Paris, — faites-vous beau comme les autres — et je vous marierai à ma filleule, la fille du percepteur.

Ce fut le coup de grâce.

A peine avait-elle prononcé ces paroles, que la femme de chambre vint lui annoncer l'arrivée d'un cousin, substitut à la cour de Rouen.

Comme il était entré par le parc, elle n'avait pu le voir passer.

— En voilà encore un ! pensa le chasseur avec un léger sourire.

— Adieu donc ! dit madame de Thierny en tendant la main à Paul Dumarsais. Vous êtes bien aimable d'être venu me dire adieu. Croyez-moi, ne restez pas davantage à la ferme, où vous ne faites rien.

— Soyez tranquille, dit-il en cachant sa douleur, je partirai...

Il la suivit des yeux jusque sous le vieux portail du château.

— C'est fini ! murmura-t-il en s'éloignant. Adieu donc !

Il entra dans le bois et marcha à grands pas ; il s'arrêta bientôt à la *Fontaine aux Loups*.

— C'est là que j'ai espéré, dit-il en jetant un regard d'ami sur les arbres qui l'entouraient.

Il chargea lentement son fusil ; après quoi il pencha sa tête pensive.

— Je suis trop loin d'elle, dit-il, mais la mort rapproche les distances... Tout à coup un petit pâtre de la ferme, qui l'avait suivi tout surpris de son air farouche, entendit le bruit d'une déto-

nation. Le gamin écarta les branches et vit tomber le chasseur. Dans son effroi, il n'osa s'approcher et courut à la ferme raconter cette catastrophe.

Madame de Thierny se promenait dans le parc avec sa grand'mère et le substitut quand son chien — le chien de Paul Dumarsais — vint soudain se jeter à ses pieds en hurlant.

— Mon Dieu! dit-elle glacée d'épouvante.

Le chien était couvert de sang. Elle chancela et s'appuya contre un arbre de l'allée. Le chien hurlait toujours; jamais elle n'avait entendu de pareils cris de douleur. Il retourna sur ses pas. Elle voulut le suivre, malgré les prières de sa grand'mère, qui avait cru comprendre. Quand le chien s'aperçut qu'elle le suivait, il ralentit sa course comme pour la conduire.

Madame de Thierny, soutenue par le substitut arriva bientôt près du chasseur. Elle pensa que là, un soir d'août, pendant que les moissonneurs chantaient dans les blés, il lui avait lu *Paul et Virginie*. Elle avança : dès qu'elle vit Paul Dumarsais gisant sur l'herbe, elle courut vers lui toute affolée. Elle n'osa regarder cette figure douce, fière et pensive qu'elle avait aimée à son insu ; elle prit la main de Paul Dumarsais et tomba évanouie.

Elle n'alla pas à Paris. Elle a passé l'hiver à pleu-

rer et à se promener dans les bois avec le chien du chasseur.

J'ai connu Paul Dumarsais : sa mort ne m'a point surpris. Je connais madame de Thierny : elle a été sérieusement veuve depuis le suicide de ce jeune sauvage.

MADEMOISELLE
DE CORMEILLES

I

UNE BOUTIQUE DE MODES EN 1793

La reine Marie-Antoinette venait de mourir sur l'échafaud avec la majesté d'une reine ; Louis XVI, à sa dernière heure, n'était plus le *roi*, mais Marie-Antoinette avait gardé sa royauté jusque sous le couteau funèbre.

La France était en mal d'enfant ; on l'entendait crier et gémir ; les aveugles avaient peur, comme si la trompette du jugement eût appelé les vivants et les morts ; mais ceux qui osaient interroger la mère-patrie reconnaissaient un sourire d'espérance sous ses larmes : elle allait enfanter le monde nouveau.

Rue Richelieu, dans une petite boutique étouffée, sombre, humide, mais égayée par toutes les fantaisies de la mode : plumes, éventails, fleurs arti-

ficielles, sept ou huit jeunes filles, réunies pour cette œuvre difficile qui s'appelle un chapeau de femme, faisaient éclater leur babil en notes aiguës.

Quoiqu'on fût en 1793, il restait encore un peu de place pour l'amour; aussi ces demoiselles devisaient-elles gaiement de galants, de danse et de chansons, — les roses sur l'abîme.

Cependant, parmi ces jeunes filles, on pouvait remarquer une figure rêveuse, pensive, mélancolique. Elle souriait çà et là du sourire des autres, mais ce sourire était plus triste que des larmes. Elle était charmante au premier abord; après avoir séduit les yeux, elle séduisait le cœur. C'était une figure de vingt ans qui avait déjà perdu sa fraîcheur du matin; peut-être n'en était-elle que plus attrayante. La pêche où le soleil a trop mordu n'a-t-elle pas des tons plus charmeurs ?

Une des jeunes filles dit tout à coup :

— Ne remarquez-vous pas, mesdemoiselles, que Juliette est plus triste encore aujourd'hui que de coutume ?

— Moi triste, mesdemoiselles ! c'est impossible en vous écoutant. En vérité, Éléonore est si folle et si gaie en ses histoires, qu'il faudrait bien de la mauvaise volonté pour ne pas l'écouter en riant. Voyons, Eléonore, racontez-nous encore une de vos aventures.

— Hier, mesdemoiselles, dit Éléonore avec l'em-

phase d'un orateur sûr d'être écouté, je passais dans la rue Plâtrière, sautant comme un chat sur la pointe des pavés; voilà que, tout à coup, un citoyen qui avait l'air d'un marquis de l'ancien temps me saisit la main et me dit : « Madame, vous êtes compatissante, puisque vous êtes femme ; faites-moi la grâce de m'accorder pour quelque temps une retraite chez vous. Je suis traqué comme un agneau par les bêtes fauves : si je tombe sous leurs griffes, c'est fait de moi.

— Mais, citoyen vous ne savez pas ce que vous dites. Est-ce que je tiens un hôtel garni? Songez donc que je n'ai qu'un lit.

— Il me regarda, me regarda encore, et se mit à sourire, oubliant sans doute le danger qu'il courait.

— C'est égal, me dit-il d'un air moitié suppliant, moitié cavalier.

Comprenez-vous mesdemoiselles, ce *C'est égal ?* En vérité, ces ci-devant ne changeront pas.

Mademoiselle Éléonore s'interrompit avec toute la vanité d'un conteur applaudi.

— Il me vient une idée : si Juliette nous racontait son histoire ; car, depuis bientôt six semaines qu'elle est avec nous, elle n'a pas daigné nous dire ce qu'elle avait dans le cœur.

— Je n'ai rien dans le cœur, murmura Juliette ; mon histoire est bien simple, il n'y a pas là de quoi vous distraire.

— Racontez toujours, nous vous écoutons.

— Encore une fois, mesdemoiselles, je n'ai pas d'histoire à vous raconter. Je suis née de parents pauvres; mon pays est l'Auvergne; une de mes tantes a payé les frais de mon voyage à Paris, et depuis six semaines me voilà parmi vous, heureuse de votre bonne volonté pour moi, triste parce que j'ai le mal du pays; mais cela se passera.

— Vous ne racontez là, Juliette, que le chapitre ennuyeux de votre histoire; il y a un autre chapitre... On n'a pas vingt-quatre ans, quand on est jolie comme vous, sans avoir aimé... je veux dire sans avoir été aimée... cela ne fait pas de mal à son prochain.

— Voilà ce qui vous trompe, mademoiselle, je n'ai jamais aimé que ma mère, et je n'ai jamais été aimée, même de ma mère, car ma mère est morte à mon berceau.

— La pauvre fille! s'écria-t-on à tous les coins de la boutique.

— Vous avez dû vous ennuyer? demanda à Juliette sa voisine, qui n'avait pas perdu son temps depuis que son cœur battait.

— M'ennuyer? peut-être, murmura Juliette. Mais de grâce, mesdemoiselles, je finirais par vous ennuyer vous-mêmes, ne parlons plus de moi, vous voyez qu'il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

A peine Juliette eut-elle dit ces mots que la marchande de modes entra et vint à elle avec émotion:

— Mademoiselle Juliette, j'ai à vous parler : suivez-moi dans l'arrière-boutique.

Juliette pâlit, piqua son aiguille et accompagna sa maîtresse avec inquiétude.

Dès qu'elle fut sortie, toutes ses compagnes parlèrent à la fois :

— Comprenez-vous, mesdemoiselles?...

— Toujours des airs mystérieux !

— Toujours triste et toujours pensive.

— Est-ce que vous croyez à l'histoire qu'elle vient de nous raconter?

— Avec ses grands airs d'innocence, elle en sait beaucoup plus que nous sur les passions du cœur.

Cependant Juliette et la marchande de modes s'étaient assises dans l'arrière-boutique.

— Mademoiselle, dit la marchande de modes d'un air respectueux et avec un accent de tristesse, je crois que votre déguisement n'a pas trompé tout le monde. Mon mari sort du club, où on lui a reproché de donner asile à des suspects.

— Que me dites-vous là?

— C'est à n'y rien comprendre; car, enfin, vous travaillez comme les autres, vous vous levez à la même heure, vous mangez à la même table, vous n'êtes pas fière, vous êtes simple et douce; rien, si ce n'est votre figure, qui puisse trahir votre rang.

— Que voulez-vous, le malheur me poursuivra jusqu'au bout!

— Il ne faut pas désespérer, dit la marchande de modes en pleurant. C'est peut-être cette petite pie que j'ai mise à la porte il y a huit jours qui aura voulu vous perdre! Elle avait trop de malice pour ne pas voir une grande dame à travers votre déguisement. Elle m'a dit tout de suite : « Celle-là a une manière de regarder qui dénote une femme de qualité. » Et puis un jour elle nous a surprises ensemble parlant de M. le comte de Cormeilles. Comment allons-nous faire? Si je pouvais vous sauver sans compromettre mon mari!

— J'ai compris, murmura mademoiselle de Cormeilles; je vais vous quitter à l'instant.

— Mon Dieu! et où irez-vous?

— Dieu me conduira. Après tout, s'il faut aller en prison, j'irai en prison; le comte de Cormeilles a passé par là.

— Si vous m'en croyez, vous quitterez Paris ; il n'y a aucun pays au monde, excepté Paris, où les femmes soient en danger. En province, je suis bien sûre qu'on ne s'occupe pas de nous. C'est à Paris seulement qu'on trouve des tigres qui arrachent les femmes des bras de leur mari, les mères du berceau de leur enfant.

— S'il n'y avait pas si loin ! dit mademoiselle de Cormeilles d'un air pensif.

— Vous dites, mademoiselle?

— J'ai un vieil oncle et une jeune cousine au châ-

teau de Rouvray, en Auvergne ; mais comment aller jusque-là ?

— C'est bien loin, j'imagine ; mais moi, j'aimerais mieux aller au bout du monde que de risquer la prison. S'il ne vous manquait, pour votre voyage, qu'un peu d'argent ?

— Merci, dit la jeune fille, il m'en reste assez pour partir, mais non pas assez pour m'acquitter envers vous.

— Que dites-vous donc là ? S'il y avait un compte à faire entre nous, ce serait moi plutôt qui vous devrais de l'argent ; je n'ai jamais eu de si bonne ouvrière... pardonnez-moi ce mot.

— N'en parlons plus, il faut partir ; mais comment partir seule ?

— Une idée ! s'écria la marchande de modes ; c'est en Auvergne que vous allez ? Rosalie est de ce pays-là, il y a longtemps qu'elle désire y retourner...

La marchande de modes appela la jeune ouvrière.

— Rosalie, préparez vos hardes, vous allez partir pour votre pays en compagnie de Juliette ; je vous payerai votre voyage. Je vous accorde six semaines pour aller et revenir. Vous partirez...

— Ce soir, dit mademoiselle de Cormeilles. Le coche d'Orléans part-il le soir ?

— Oh ! oui, mademoiselle Juliette, dit Rosalie. En moins de huit jours nous serons en pleine Auvergne, car les coches vont si vite à présent !

Mademoiselle de Cormeilles monta à une petite mansarde où, depuis six semaines, elle passait ses nuits à pleurer plutôt qu'à dormir. Elle réunit quelques bijoux précieux pour le souvenir. Elle se fit, tant bien que mal, un modeste costume de voyage, après elle pria Dieu et se parla à elle-même des absents jusqu'à l'heure du départ. Les absents, c'étaient son père et son frère. Son frère, tué le 10 août ; son père, guillotiné sur un jugement rendu après une accusation formulée par le père Duchêne. Elle monta en voiture avec Rosalie, très résignée à subir sans se plaindre tous les ennuis d'un pareil voyage.

Quand elle fut partie, la marchande de modes, tout attristée, mais respirant en liberté, alla s'asseoir dans la boutique comme une femme tourmentée d'un secret.

— Juliette reviendra-t-elle ? demanda mademoiselle Éléonore.

— Peut-être ! dit la maîtresse.

— Elle est partie sans dire adieu !

— C'est sans doute parce qu'elle va bientôt revenir.

— Quand on va si loin, ce n'est pas seulement pour se promener.

— Elle voulait prendre un peu l'air du pays.

— Oui, elle avait le mal du pays ; cela veut dire qu'elle avait un amant là-bas.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, inter-

rompit la marchande de modes; si vous la connaissiez comme je la connais!

— Oh! dites-nous donc son histoire!

— Non, non, se dit tout bas la maîtresse, il ne sera pas dit que je ne sais pas garder un secret... Eh! mon Dieu! poursuivit-elle tout haut, c'est votre histoire à toutes, un amant qui vous trompe d'abord, un amant qu'on trompe ensuite, d'autres encore, s'il en vient!

Cette histoire de mademoiselle de Cormeilles était bien simple. Quoique son père, le comte de Cormeilles, eût vécu des idées forgées comme des armes sur l'enclume de l'Encyclopédie, dès que la révolution éclata, il prit la défense du roi; il demeura fidèle à son poste, prêt à sacrifier sa fortune et sa vie à la défense du trône et de l'autel. Il refusa de partir pour l'exil, comme tant d'autres qui se disaient fidèles. Il vit la reine à Versailles; il jura de mourir en combattant pour elle. Dieu ne lui accorda pas le triste honneur de mourir sur le champ de bataille où ne combattaient que des Français, — des frères, mais des frères de deux lits; — il fut un des premiers pour qui s'éleva la guillotine. Mademoiselle de Cormeilles fut avertie à temps des dangers qui la menaçaient : fille d'un gentilhomme qui s'était montré un des plus hardis défenseurs du roi et des privilèges, sœur d'un soldat mort les armes à la main contre la liberté, il y avait

là de quoi faire un terrible acte d'accusation. Seule, sans famille et sans amis, réfugiée avec une domestique dans un hôtel garni de la rue Saint-Honoré, il lui fallut songer à une retraite plus sûre. Où aller dans ce désert qui s'appelle Paris, quand on n'a pas d'argent pour le peupler? La jeune fille alla demander asile à une des anciennes femmes de chambre de sa mère, devenue marchande de modes, grâce aux largesses d'un financier qui l'*avait mariée*, comme on disait alors.

On sait déjà comment, sous le nom de Juliette, mademoiselle Madeleine de Cormeilles passa six semaines comme une simple ouvrière.

Cependant la voilà plus seule que jamais sur la route d'un pays inconnu, sans aucun de ces charmants souvenirs qui guident les cœurs qui ont aimé; souvenirs bénis du ciel qui consolent du présent, quand l'espérance n'a rien à dire, ou plutôt rien à chanter.

Qui sait? dans le pays où elle va, il y a des cœurs qui palpitent, des roses qui s'épanouissent, des rayons qui font sourire la nature. Partout où il y a un cœur qui bat, une fleur qui s'ouvre, un rayon qui passe, l'espérance élève sa voix divine.

Dans ce pays perdu où mademoiselle de Cormeilles va chercher l'oubli du monde dans le silence des solitudes, peut-être trouvera-t-elle pour son cœur l'orage et la tempête.

II

LES DEUX COUSINES

Le château de Rouvray, bâti en briques, à coins de pierres en relief, est une des demeures seigneuriales les mieux conservées du temps de Louis XIII. La date inscrite sur la porte à herse et à tourelle qui domine l'avenue marque 1622. Les fossés, naguère remplis d'eau courante venue des sources vives de la montagne, sont, à cette heure, cultivés en jardin potager. Une des ailes du château a été transformée en fabrique de sucre : plus d'une fois l'indigne badigeon a masqué les respectables rides que les hivers ont imprimées sur toutes les façades ; le parc, autrefois couvert d'arbres centenaires, peuplé de bosquets, percé de promenades majestueuses, a été labouré comme un champ non clos.

Cependant ce château de Rouvray a eu beau se faire maison bourgeoise, fabrique, métairie, il a gardé quelque chose de ses airs magnifiques. Rien qu'à voir les lierres qui retiennent et ceignent les murs en ruines du parc où l'on ne se promène plus, on salue le château du beau temps de la féodalité.

Il y a au voisinage un château moderne, bâti

avec tout le luxe insolent d'un enrichi d'hier. Dans ce château moderne on ne fane pas son foin, on ne recueille pas son blé, on ne fabrique pas de sucre : ce ne sont, du matin au soir, que cavalcades et fêtes, valets en livrée, équipages éblouissants ; mais que l'ancien château est bien plus seigneurial dans son abandon habité par les fantômes des temps passés !

En 1792, le paysage avait beaucoup plus de caractère qu'aujourd'hui. On retrouve encore un beau précipice, la *Fontaine aux Corbeaux*, tout hérissé de roches gigantesques ; mais où sont les bois, les moulins en ruines, les vastes prairies, les vignes abondantes qui variaient avec tant d'harmonie sauvage la montagne et la vallée ? Une culture uniforme s'étend de toutes parts ; on a défriché les bois, on a déraciné les rochers ; on a desséché les prairies ; on a — sacrilège qui s'étend et qui perdra la France, — on a arraché les vignes, la gaieté des yeux et du cœur !

Mademoiselle de Cormeilles trouva, comme elle s'y était attendue, un accueil tout paternel au château de Rouvray. Sa jeune cousine lui dit en l'embrassant qu'elle voulait toujours l'appeler sa sœur. On lui donna la chambre la plus gaie; on lui offrit toutes les distractions du pays : promenades à pied ou à cheval dans ces montagnes, un peu sauvages, couvertes de bois ou de rochers ; les joies sérieuses de

l'église; quelques visites dans le voisinage; une bibliothèque assez pauvre; un clavecin qui n'en pouvait plus; enfin, les conversations du coin du feu.

Ces distractions devenaient, du reste, de moins en moins aimables, grâce aux progrès de la révolution. Déjà on n'allait plus qu'en tremblant à l'église de Rouvray, dont un prêtre altier avait irrité les fidèles; on craignait qu'à l'exemple des pays presque voisins, les paysans ne se révoltassent à leur tour pour faire acte de souveraineté, on craignait d'être aussi accusé de conspirer contre la France en se réunissant avec les familles nobles de la province.

M. de Rouvray était un homme de cinquante-cinq ans, qui, après une jeunesse assez agitée à Paris et dans quelque frontière de France, où il avait fièrement mené la folle vie des camps, s'était retiré dans sa terre de Rouvray, à la mort de son père, pour mettre un peu d'ordre dans sa fortune. Il n'avait pas regretté son titre de brigadier de dragons quoique ce titre lui rappelât de belles amitiés ; le chevalier de Coigny, le marquis de Guiche, le comte d'Arnouville, le prince de Lambesq, vingt autres brigadiers de dragons, non moins célèbres à la cour et à l'Opéra, qui avaient été ses compagons d'aventures. Sa femme, qui était une demoiselle de Flourmelin, avait fini, avec les meilleurs instincts,

par se laisser emporter au courant, ce courant fatal de 1775, qui poussait à l'abîme tant de nobles cœurs ne devant battre que pour les joies de la famille ou les amères délices du couvent. La pauvre femme était morte en 1786, abandonnée de son mari, loin de sa fille, qui l'avait presque oubliée, délaissée par son amant, le vicomte de Jumilhac, qui venait d'enlever mademoiselle Sainval à la *Comédie-Française.*

Le baron de Rouvray s'était créé une nouvelle vie dans sa terre ; cet homme, qui avait vécu en enfant prodigue avec le luxe d'un fermier général, qui, sans le duc de Penthièvre, parrain de sa femme, aurait été deux fois ruiné, devint presque avare dès qu'il recueillit l'héritage de son père. Il ne songea plus qu'à planter, à semer et à recueillir. Il accrocha à la cheminée sa croix de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, il endossa une houppelande digne d'un rustre endimanché, et, le fusil sur l'épaule, sans presque jamais chasser, du matin au soir, par le soleil ou par la pluie, il traversait ses bois, ses prairies et ses terres dans tous les sens, encourageant par sa bonne humeur les pousses nouvelles, les valets de charrue et les moissonneurs.

La révolution était venue déjouer ses espérances. Cependant, comme tous ceux de sa caste, il ne pouvait pas s'imaginer que le roi n'aurait pas bientôt raison de ceux qu'il appelait les chefs de brigands.

Il croyait d'ailleurs échapper au danger par ses allures de franc paysan.

— Il n'y a, disait-il un jour à ses bucherons, qui étaient des raisonneurs, il n'y a que les gens qui vivent en oisifs qui sont les grands seigneurs ; moi je suis des vôtres, j'aime le travail jusqu'à la fatigue : mais, vive le roi ! Aimons Dieu, qui nous donne le soleil ; aimons le roi, qui nous donne la paix.

Sa fille n'avait pas dix-sept ans ; elle était belle, mais de cette beauté immatérielle qui se trahit sous l'autre, qui l'anime et parfois l'altère. Ainsi Clotilde manquait de force, de sève, de luxe dans sa beauté. On y trouvait tout : la pureté des lignes, les tons harmonieux, la noblesse de l'expression ; mais on y cherchait pourtant quelque chose : c'était plutôt une belle statue qu'une belle femme ; le vif et chaud rayon de la vie n'éclatait pas assez sur ce front pensif et sur ces lèvres sans ardeur.

Mademoiselle de Rouvray était une de ces blondes filles chantées par les poètes du Nord. En Italie, on l'eût trouvée trop nuageuse et trop archangélique ; on l'eût désirée plus terrestre et plus vivante. Cependant sa candeur d'enfant et sa blancheur de vierge ne l'empêchaient pas d'être la plus belle et la plus adorable des blondes. C'était un ravissant tableau que la vue de son corps svelte et fragile se détachant sur la verdure du parc ou sur les sombres tapisseries du salon. Le regard s'arrêtait religieusement sur sa

chaste, douce et suave figure, dont les lignes pures et ondoyantes auraient fait envie aux vieux maîtres allemands; sa bouche était faite pour Dieu plutôt que pour l'amour; il semblait que ses yeux étaient devenus bleus en contemplant le ciel.

J'ai vu, au château de Rouvray, un portrait de Clotilde, un doux pastel dû à quelque main timide ou maladroite, mais qui rend bien, je n'en doute pas, la mélancolie de cette jeune fille. Ce qui surtout frappe dans ce portrait, c'est un triste pressentiment; il semble que, pendant qu'elle posait devant le peintre, mademoiselle de Rouvray songeât à la mort. — Tant d'autres, en se faisant peindre, songent à l'amour! — Clotilde tient à la main un léger bouquet où l'on croit reconnaître des pervenches; ses cheveux à peine bouclés tombent sur son cou sans trop d'abondance. Un point d'Alençon est fixé en croissant sur le sommet de sa tête. Son cou, un peu flexible, laisse pencher le front, mais avec une grâce si naturelle, que, sans de grossières fautes de dessin, on admirerait beaucoup. La robe bleu-de-ciel à grands ramages est légèrement ouverte sur la poitrine, où l'on distingue pourtant, par des signes de vie féconde, qu'un cœur a battu là.

III

LA FONTAINE AUX CORBEAUX

Un matin, mademoiselle de Cormeilles et sa jeune cousine descendirent dans la forêt, entraînées par l'éclat du ciel et de la verdure. Tous les chemins étaient familiers à Clotilde, qui avait plus de mille fois suivi son père dans les détours les plus sombres, sous les ramées les plus touffues, le long des roches les plus sauvages.

On était à cette heure si fraîche et si douce des belles matinées d'été, où la rosée ne garde plus qu'une perle çà et là, même dans les bois. Aussi Clotilde et Madeleine marchaient-elles lentement, savourant à loisir toutes les chastes voluptés d'une promenade agreste.

Le soleil, traversant les halliers, secouait à leurs pieds ses rayons d'or ; le vent le plus tiède venait par bouffées, avec la fraîche odeur des chênes, agiter les boucles de leur chevelure; le merle, par ses sifflements aigus, dominait les poétiques rumeurs de la forêt.

Les deux cousines babillaient gaiement comme les

oiseaux, se balançaient aux branches tombantes, arrondissaient sur leur front des guirlandes de feuilles, s'agenouillaient pour cueillir des fraises. Elles se trouvaient heureuses sans savoir pourquoi, heureuses parce que la nature, dans ses beaux jours, a des joies cachées pour tous les cœurs qui ont aimé ou qui vont aimer.

Après une heure de promenade à l'aventure, elles s'arrêtèrent devant un profond précipice hérissé de roches moussues d'où jaillissait brusquement une source abondante. Mademoiselle de Cormeilles recula presque effrayée.

— Ce n'est rien, dit Clotilde en la retenant, c'est la *fontaine aux Corbeaux*. Asseyons-nous là; voyez-vous cette roche ébréchée par les gelées? J'y suis venue m'asseoir souvent avec mon père. C'est ici qu'il m'a lu *Robinson*, car ici je comprenais bien mieux une île déserte que si j'avais écouté l'histoire dans le parc du château. Croiriez-vous, ma cousine, que les plus hardis bûcherons n'ont jamais osé boire sous ces roches? ils vont attendre la source là-bas sous les grands hêtres. Quand mon père avait vingt ans, c'était le plus intrépide chasseur de la contrée: eh bien, lui-même n'a jamais tenté les hasards périlleux de ce petit voyage.

Madeleine, qui s'était assise près de Clotilde, osait à peine pencher la tête au-dessus du précipice. Elle avait saisi la main de la jeune fille.

— J'en ai le vertige, car je n'ai jamais vu un abîme si profond et si hérissé.

— Pour moi, je me suis tant habituée à ce spectacle, que je trouve un grand attrait à y venir ; ces braves rochers si menaçants ont pris à mes yeux des airs d'ami ; j'y promène ma pensée, je me vois légère comme une fée courant de roche en roche, cueillant au passage les petites fleurs battues des vents. Voyez-vous, là-bas, ces vertes pervenches que la source arrose en jaillissant sur la pierre voisine? nous nous connaissons depuis longtemps. Les pauvres pervenches! elles fleurissent pour Dieu seul, celles-là.

Clotilde se leva pour mieux voir les pervenches. Un rayon de soleil, descendant alors jusque sous les cascades, semblait répandre dans le précipice des mines d'or et de diamants.

— Voyons donc, ma cousine, ne trouvez-vous pas qu'il serait bien attrayant de descendre par ces routes impossibles?

— Clotilde, vous êtes une enfant, vous m'effrayez ; si vous êtes reposée, continuons notre promenade.

— Songez, ma cousine, que vous n'avez pas encore eu le temps de remarquer toutes les beautés de ce paysage. Voyez comme ces roches sont effrayantes ! ne dirait-on pas des monstres marins, des vagues pétrifiées, des dieux sauvages en révolte contre le vrai Dieu? Voyez.

Madeleine était, en effet, émerveillée de l'aspect grandiose du spectacle. Les roches prenaient tour à tour des physionomies terribles, les arbres eux-mêmes avaient des airs sinistres, malgré la belle verdure qui recouvrait leurs branches contournées. Comme contraste à ce tableau, digne de Salvator Rosa par la fureur des lignes et les couleurs sombres, on voyait au delà du précipice, entre deux bras de la forêt, une vaste prairie sillonnée de ruisseaux et bordée de saules, où s'éparpillaient, d'un côté un troupeau de vaches, de l'autre un troupeau de moutons. Au-dessus des arbres d'un petit verger, on voyait fuir la fumée d'un moulin à eau; on voyait même, à travers un rideau de peupliers, courir à perdre haleine la roue du moulin, éclairée par les cascades brillantes de l'eau qui la poussait. Au-dessus des prés, sur la colline découverte, une belle vigne égayait le regard par son feuillage vivant.

— Je commence à comprendre votre goût pour ce point de vue, Clotilde ; ces images variées, la vie et la mort qui se touchent, le soleil qui descend au fond de cet abîme, les voix mystérieuses de la forêt, le pâtre qui sommeille là-bas sous les saules ; tout cela a bien un certain air romanesque digne d'un jeune esprit comme le vôtre qui s'enthousiasme avec joie. Nous reviendrons à la *fontaine aux Corbeaux*.

Clotilde se leva et se suspendit toute pensive au bras de sa cousine.

— Oui, nous y reviendrons, dit-elle en respirant un bouquet de fraises que sa couisine lui avait attaché au corsage ; cette fontaine m'attire toujours, quand je me promène dans la forêt. Ce qui m'étonne moi-même, ce que je n'ose vous confier, tant je suis confuse de cet enfantillage, c'est que j'ai soif de l'eau de cette fontaine.

Madeleine sourit et baisa les beaux cheveux de Clotilde.

— Ma cousine, ne comptez pas sur moi pour aller remplir votre cruche à la source vive ; c'est de l'eau de roche pure comme le diamant, froide comme la neige ; mais je n'envie pas le privilège des corbeaux. D'ailleurs, en descendant la montagne par les sentiers, on doit, j'imagine, retrouver la source tout aussi fraîche ; si j'ai bien vu, en se précipitant dans le gouffre, elle doit traverser les rochers.

— Oui, ma cousine, on retrouve la fontaine de l'autre côté, abondante encore, puisqu'à elle seule elle fait tourner le moulin, mais pour moi ce n'est plus la même source vive : elle a traversé l'abîme, lavé les rochers et les mousses, elle n'a plus son éclat, sa pureté, la saveur que je devine.

— Enfant ! tu crois donc que les fées ont creusé, dans ces montagnes, un lit d'or, de diamants et de fleurs à cette fontaine?

— Écoutez, ma cousine, et ne vous moquez pas: le mois dernier, j'étais venue sur les rochers pendant que mon père marquait des arbres à abattre à quelque distance. L'eau m'avait paru plus belle que jamais, je m'étais penchée tout en la respirant avec délices ; la nuit, j'eus un rêve singulier, qui m'effraya tout en me charmant : j'étais venue seule à la fontaine ; je m'aventurai pieds nus sur la pointe des rochers, avec la légèreté des mésanges que j'y vois souvent. Je descendis ainsi jusqu'à la source, sans craindre un seul moment de glisser dans le gouffre ; quand je me penchai pour boire, je fus baignée par cette pluie éclatante que l'eau produit en jaillissant. J'étendis la main ; mais, en passant dans mes mains, la source n'était déjà plus assez fraîche ; je parvins à plonger mes lèvres ardentes dans le courant; ma joie était grande ; mais alors le pied me manqua, je glissai et je fus entraînée dans l'abîme. Je m'éveillai tout épouvantée, mais pourtant heureuse de cette illusion hardie qui m'avait conduite à cette source où je n'irai jamais boire.

Les deux cousines rentrèrent par le parc. Elles rencontrèrent devant l'étang le baron, qui lisait tout haut à son fermier, avec inquiétude, un journal de Paris qui venait de lui arriver.

— Eh bien, mon oncle ?

— Mes pauvres enfants, je ne sais pas où nous

allons. Dieu veille sur nous ! car ces misérable finiront par ruiner la France par le pillage et l'assassinat.

— Ce qu'il y a de plus triste, dit le fermier d'un air sombre, c'est que ces chiens de paysans commencent à mordre. Je ne réponds pas du tout des nôtres. Ils se racontent d'un air menaçant qu'on pille les châteaux et les métairies. Un de ces soirs, ils vont nous donner du fil à retordre.

— Et si cette rage les prend, dit M. de Rouvray, que nous restera-t-il à faire ?

Le fermier était un petit homme sec, anguleux, résolu ; il avait, à force de travail, élevé sa famille et agrandi son petit domaine ; il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs ni autrement. Il était libre dans son champ. Quand il avait payé les redevances au baron, au curé, aux gabelles, il lui restait encore quelque revenu. Ses bestiaux étaient d'une bonne souche, ses blés d'un beau grain, ses foins d'une fine herbe ; depuis longues années la grêle et l'incendie avaient épargné ses moissons ; il n'avait rien à demander à Dieu, si ce n'est la paix : aussi y travaillait-il de toutes ses forces. Peu lui importait à lui, dans son saint égoïsme, qu'on s'entre-tuât à Paris et dans les provinces pour un peu de place au soleil, il en avait tout à son aise ; il n'avait jamais pensé qu'il en manquait à d'autres. Il croyait de bonne foi que, hormis les pauvres du terroir,

tous les hommes avaient ici-bas leur bonne part des moissons et des vendanges.

— Ce qui nous reste à faire ? dit-il en éclatant dans sa colère, sans se soucier du baron et des deux dames, il y a encore de bonnes portes et de bonnes carabines au château. Ah ! les brigands, qu'ils y viennent un peu, j'en veux enfourcher cinquante pour ma part !

— Ah ! mon Dieu ! dit M. de Rouvray, qui allait à pas lents de long en large, nous n'oserons même pas nous défendre : ce serait d'ailleurs une imprudence périlleuse.

— Quoi, monsieur le baron, nous aurions la lâcheté de nous soumettre comme des moutons qu'on égorge ! Foi de Guillaume Robin, je ne suis pas si facile à vivre, — ni à mourir, ajouta-t-il en s'accompagnant d'un rire si franc, que Madeleine ne put s'empêcher de rire elle-même.

— J'ai beau passer en revue nos amis, dit le baron, je ne trouve pas que nous serions en force pour nous défendre. Et pourtant Dieu m'est témoin que je mourrais heureux si j'avais défendu, les armes à la main, la cause du roi !

— J'ai hébergé la nuit dernière, dit le fermier, une troupe de bandits qui s'arrêtent tous les ans dans la forêt, au retour de la foire de Bovy. Cette horde sauvage serait d'une bonne défense en cas d'alerte.

— Dieu nous garde, mon ami, de nous défendre avec de telles gens.

— De braves gens, sur ma foi! des bohémiens, des diseurs de bonne aventure, qui vivent de l'air du temps. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre, au contraire; c'est une vraie fête pour mes enfants quand ils s'arrêtent à la ferme. Adroits comme des chats, méchants comme des loups, on a tout à gagner quand on les a pour soi. Mais c'est assez parler pour ne rien dire ; au revoir, monsieur le baron ; on fane mon foin du Saule-à-Margot, je veux y avoir l'œil.

Guillaume Robin salua et s'éloigna rapidement.

— Ah! mon père, dit Clotilde en prenant la main de M. de Rouvray, n'écoutez-pas M. Robin, ne permettez pas que ces affreux bohémiens viennent ici, même pour nous défendre.

— Vous les avez vus? demanda mademoiselle de Cormeilles.

— Je ne les ai vus que de fort loin, Dieu merci, mais on m'a beaucoup parlé d'eux: figurez-vous des sauvages qui vivent dans les bois.

— Je connais l'histoire de toute cette peuplade; mais, en vérité, ma chère Clotilde, on vous a peint les bohémiens plus noirs qu'ils ne sont; c'est un monde à part dans le monde, voilà tout. J'avoue que, pour mon compte, je ne serais pas fâchée de voir d'un peu près ceux qui traversent ce pays.

IV

LE BOHÉMIEN SIBBÉCAÏ

Quelques jours après, Clotilde et Madeleine se rencontrèrent sur les rochers de la *fontaine aux Corbeaux*.

C'était par une chaleur mortelle, le soleil dévorait l'espace ; l'arbre le plus touffu de la forêt n'avait qu'une ombre sans fraîcheur ; Clotilde se coucha sur une roche en disant qu'elle subissait le supplice de Tantale.

— Entendez-vous la source qui jaillit et qui se moque du soleil ?

Comme Clotilde parlait ainsi, elle vit passer devant elle un homme de haute taille, vêtu avec beaucoup de caractère, qui n'eut l'air de remarquer ni elle ni sa cousine, ou plutôt qui fit semblant de ne pas les voir.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans qui rappelait en certains points le type espagnol ; le soleil l'avait bruni depuis son enfance ; il tordait de longues moustaches ; ses cheveux retombaient sur son cou nu en boucles flottantes ; il était coiffé d'un feutre pointu orné d'une belle plume d'au-

truche; il portait une veste de velours noir brodée d'argent, des culottes de peau jaune et des bottines de maroquin rouge; ce qui surtout frappait en lui c'était l'éclat de ses yeux noirs, la timidité, la douceur et la fierté de son regard. Il y avait, dans cette nature, du gentilhomme et du chef de brigands.

Au premier abord, mademoiselle de Cormeilles jugea que c'était un comédien échappé d'une troupe nomade.

— Un comédien, dit mademoiselle de Rouvray, je ne crois pas. Voyez, il n'a pas l'air d'un homme fait aux belles mines des comédiens. Ne remarquez-vous pas chez lui un accent sauvage ?

Cependant l'inconnu s'était arrêté à vingt pas de Madeleine, un peu préoccupé par la vue du précipice; il ne réfléchit pas longtemps, il s'agenouilla sur les roches, se suspendit légèrement et se laissa glisser avec une hardiesse qui émerveilla les deux jeunes filles.

— C'est impossible! disait mademoiselle de Rouvray avec un regard effaré, c'est un songe, on n'est jamais descendu là !

— Cependant, dit Madeleine, ce voyage-là lui paraît bien simple : c'est un homme habitué à un rude chemin.

— Je tremble qu'il n'arrive pas. Quelle agileté! N'est-ce pas effrayant de le voir ainsi suspendu sur l'abîme ?

— Où va-t-il donc ainsi ?

— Vous voyez bien qu'il va boire, car le voilà qui touche à la source : encore un passage périlleux, et il est au but.

En effet, à peine Clotilde eut-elle dit ces mots, que cet étrange personnage, qui s'en allait boire avec tant d'insouciance à cette fontaine célèbre et redoutable, où jusqu'alors, selon la tradition, n'avaient bu que les fées et les oiseaux, prit dans sa veste un coquillage garni de verroterie, le plongea dans la source et but quatre ou cinq gorgées avec le bonheur d'un chasseur de chamois qui cherche une source depuis deux jours :

— Ah! si j'osais, dit Clotilde en rougissant; s'il n'avait pas l'air si sauvage !

— Je suis bien sûr qu'il s'apprivoiserait à votre jolie voix.

Clotilde ouvrait la bouche pour parler à cet homme, mais elle s'arrêta à la première syllabe.

— Eh bien ? dit Madeleine.

— Je n'ose pas ; d'ailleurs, vous le voyez, il est déjà loin.

En effet, l'intrépide buveur d'eau de source gravissait les roches avec l'agilité d'un singe ; en moins d'un instant il se retrouva au haut du précipice.

Cette fois il arrêta ses regards fauves sur les deux cousines ; il se détourna presque aussitôt, et, sans

doute indécis sur son chemin, il promena les yeux autour de lui. Une idée parut le frapper; il s'élança dans le bois, rapide comme un cerf.

Sur le soir, comme Madeleine et Clotilde arrivaient à l'avenue du château, elles furent surprises par des cris joyeux qui dominaient une musique claire et vive où l'on distinguait les sons aigus du hautbois.

Que pouvait-t-il se passer de si gai dans la cour du château?

Dès qu'elles touchèrent le seuil de la poterne, une jeune fille, cheveux flottants, bras nus, jupe courte garnie de feuilles d'argent, vint à elles en sautillant.

— Je voudrais vous dire la bonne aventure; mais que peut-on prédire à des reines comme vous!

Clotilde était de plus en plus surprise. Elle abandonna sa main à la bohémiene, tout en regardant d'un air émerveillé le gai tableau, si pittoresquement animé, d'une troupe de bohémiens qui dansaient et chantaient pour être bienvenus au château.

Callot seul aurait pu rendre tout le caractère de cette fête improvisée : l'ébahissement des valets qui se groupaient en spectateurs, l'entrain des danseurs, la majesté de leurs guenilles, l'allure grotesque des enfants, la gravité des chefs de la bande, l'air astucieux des mères chargées d'enfants, l'air paterne des trois ânes qui transportaient, du nord

au midi ou du levant au couchant, les misères de la caravane.

Clotilde avait donc abandonné sa main à la jeune zingara, plus curieuse qu'effrayée ; pourtant, comme celle-ci suivait d'un œil attentif les lignes légères tracées dans cette petite main, mademoiselle de Rouvray la détacha vivement et s'enfuit sur les pas de sa cousine.

La zingara la suivit avec obstination.

— Ma belle demoiselle, si vous saviez ce que j'ai à vous dire !

Clotilde n'écoutait plus, elle venait de reconnaître dans la bande bariolée l'intrépide buveur d'eau de source. Lui seul était pensif au millieu de ces pittoresques vagabonds.

Dès que le bohémien vit passer Clotilde et Madeleine, il donna un signal ; les danses et les chants cessèrent soudainement, toute la troupe salua avec un profond respect les deux j eunes filles.

— Où est donc mon oncle ? demanda mademoiselle de Cormeilles ; comment permet-il à tous ces bandits de s'épanouir sous ses fenêtres ?

Comme elle parlait ainsi, M. de Rouvray, qui revenait de la chasse, ouvrit une des fenêtres de la façade.

Sibbécaï, c'était le nom du bohémien, reconnaissant en lui le maître du château, marcha droit vers cette fenêtre.

Clotilde et Madeleine, qui montaient le perron, s'arrêtèrent pour écouter ce qu'il allait dire.

— Seigneur, accordez-nous l'hospitalité.

— L'hospitalité ! s'écria M. de Rouvray d'un air de menace ; j'aimerais mieux loger l'enfer chez moi. Allez, allez dans les bois, c'est là votre gîte. Si jamais vous osez reparaître ici, je mets la maréchaussée à vos trousses.

Le zingaro leva fièrement la tête.

— J'ai commencé par la prière ; puisque vous êtes sourd à la prière, je vous ordonne maintenant de nous abandonner ce coin désert du château.

Sibbécaï indiqua du doigt une petite aile délabrée qui depuis longtemps ne servait plus que pendant les jours de vendage et de lessive.

— Oui, grâce à Dieu, dit-il, nous vivons dans les bois ; mais ces enfants sont malades, il nous faut un abri plus sûr, par ces jours d'orage, que les branches des chênes et les tentes que battent les vents.

— Je ne veux rien entendre, dit le vieux baron colère, mon château n'a jamais été un repaire...

Il n'acheva pas sa phrase ; un fier regard de Sibbécaï l'avait, pour ainsi dire, frappé et désarmé.

Clotilde, pâle et tremblante, demeurait sur le perron.

Madeleine alla rejoindre son oncle ; elle lui prit tendrement le bras et lui parla en faveur des bohémiens.

— Non, non, mon enfant, vous ne m'attendririez pas. Ces bandits-là s'imagineraient que je cède à leurs menaces.

Sibbécaï s'était éloigné. En rejoignant la troupe, il sembla tenir conseil avec les plus anciens. L'un d'eux dit qu'il fallait partir, qu'il y avait tout à craindre d'un homme de caractère qui semblait déterminé, qu'il valait mieux se retirer dans une ferme où l'on trouverait quelque grange ou quelque étable pour reprendre des forces.

— Ce serait une lâcheté, dit Sibbécaï ; depuis quand avez-vous appris à écouter d'autres ordres que les miens ? suivez-moi vers cette porte.

Disant ces mots, Sibbécaï alla droit vers l'aile déserte qu'il avait désignée. Arrivé à la porte d'une buanderie, il se retourna et fit un signe impératif de la main en frappant du pied.

Toute la troupe dispersée dans la cour suivit Sibbécaï. M. de Rouvray, furieux, comprit qu'il ne pouvait rien pour le moment contre des gens si résolus.

— Mais, disait-il en se promenant avec agitation, tout à l'heure j'irai à la ferme, et, avec le secours des valets de charrue, j'aurai raison de tous ces coquins.

Madeleine retourna vers Clotilde, qu'elle retrouva tout immobile encore sur le perron, regardant à la dérobée les bohémiens qui s'agitaient devant la buanderie.

Les hommes déchargaient les ânes, les femmes

berçaient les enfants dans leurs bras; la belle diseuse de bonne aventure, au teint cuivré, qui avait saisi la main de Clotilde, semblait attendre avec déférence les ordres de Sibbécaï.

— Qu'avez-vous, Clotilde, pour demeurer ainsi muette, pensive et triste?

— Moi, je n'ai rien, répondit Clotilde en levant la tête d'un air distrait; je songeais à ce que m'aurait prédit la bohémienne; si j'osais, je crois que je l'appellerais... — Chut! voilà mon oncle qui vient.

M. de Rouvray, armé de son fusil de chasse, descendit dans la cour et alla droit à la buanderie. Sibbécaï, qui le vit venir, l'attendit de pied ferme sur le seuil de la porte. M. de Rouvray fut bientôt suivi de tous ses domestiques : ils n'étaient pas armés; mais, dans la cour, sur la proposition de l'un d'eux, ils dénouèrent un fagot et se choisirent des armes.

Voyant l'aventure prendre une tournure belliqueuse, Sibbécaï saisit à sa ceinture un pistolet damasquiné et un poignard malais. M. de Rouvray était résolu à chasser les bohémiens le fusil à la main, sans leur accorder une heure de trêve; mais, quand il vit l'air déterminé du zingaro, il changea d'idée.

— Je vous accorde une heure, dit-il à Sibbécaï; cette heure passée, j'appelle ici contre vous toute la force armée du canton.

— Appelez, si vous voulez, toute la maréchaussée de la province; nous sommes maîtres de la place; les portes du château sont massives, les murs sont hauts, nous n'avons rien à craindre. Du reste, pourquoi tant vous inquiéter des pauvres bohémiens? ce sont des oiseaux de passage qui ne s'arrêteront pas assez longtemps pour manger le grain semé dans le sillon. Nous ne vous demandons pas une obole; nous sommes plus riches que vous : si vous avez un château, nous avons le monde. Partout nous avons la patrie et le toit natal, la forêt et le ciel.

Comme tous les hommes qui jettent leurs forces dans un premier élan de colère, M. de Rouvray ne sentit plus le courage de continuer cette lutte devenue ridicule pour lui.

— Eh bien, la paix! je veux bien vous l'accorder; mais prenez garde à la guerre!

Le zingaro salua avec dignité.

A cet instant, les pas d'un cheval retentirent dans la cour; mademoiselle de Rouvray devint pâle et s'appuya sur les bras de sa cousine. Bientôt on vit apparaître à la porte un jeune cavalier d'une noble figure, qui avait grand'peine à comprimer l'ardeur d'un grand cheval anglais qui venait de faire deux lieues en moins de dix minutes.

— Qui est-ce qui nous arrive ainsi sur un cheval tout fumant? demanda mademoiselle de Cormeilles.

Clotilde pâlit et ne répondit pas.

Cependant le cavalier s'était arrêté devant M. de Rouvray.

— Eh bien? demanda le baron.

— C'est fini, tout est perdu. Ils nous abandonnent. Qu'allez-vous faire?

M. de Rouvray réfléchit un peu.

— Je vous répondrai tout à l'heure.

Le jeune homme descendit à bas de son cheval et remit la bride aux mains d'un palefrenier.

— Qui vient là-bas avec mademoiselle Clotilde? demanda le jeune cavalier en voyant Madeleine.

— Mademoiselle de Cormeilles, ma nièce, répondit le baron, une pauvre fille qu'ils ont failli mettre à la lanterne parce qu'elle a connu la reine. C'est tout une histoire que je vous raconterai à loisir... s'il nous reste du loisir.

Celui qui venait d'arriver au château était un jeune homme du pays, Godefroy de Marginbault, qui avait jusque-là vécu fort nonchalamment avec une grande fortune. Orphelin de bonne heure, M. de Rouvray l'avait aimé et protégé; peut-être avait-il vu en lui mieux encore qu'un ami. Godefroy était un garçon fait aux belles manières, ayant de l'esprit, ni trop ni trop peu, beaucoup de noblesse de sentiment, et, ce qui n'était pas la plus mauvaise raison pour le baron, maître d'une demi-douzaine de métairies d'un bon rapport. Godefroy

habitait, à deux lieues du château de Rouvray, une vieille maison seigneuriale d'une triste apparence, mais dont le parc aboutissait à une prairie de mille arpents dépendant de la seigneurie. Aussi, dans ses rêves, le baron ne s'arrêtait pas aux trois tilleuls rabougris, il avait l'air de monter la garde devant la grille de Marginbault; il se promenait librement dans les détours de cette belle prairie, tout en calculant le nombre de bœufs et de vaches qu'on pouvait élever là.

Godefroy, revenu depuis peu du collège, passait solitairement ses journées dans les nonchaloirs de la promenade et dans les loisirs de l'étude, poursuivant de ses rêves le fantôme adoré de Clotilde.

Le baron et Godefroy allèrent en silence jusqu'au bout du parc. M. de Rouvray n'osait parler franchement; Godefroy n'osait l'interroger. Enfin le baron prit la main de son jeune ami et lui dit d'une voix émue :

— Godefroy, je vous ai appelé, sachant que j'avais plus d'une chose importante à vous dire; maintenant que vous êtes là devant moi, je ne trouve plus un mot.

— Parlez, parlez, dit Godefroy d'un air attentif.

— Vous savez comme moi que les folies de Paris rejaillissent par toute la province; la révolution est plus sérieuse que je n'avais songé; elle finira par nous engloutir. Je ne veux pas, comme

tant d'autres, aller en Allemagne, en Angleterre, ou dans les Pays-Bas. Je ne suis plus dans l'âge des chevaliers errants; j'ai, d'ailleurs, bien assez couru quand j'étais jeune. Et puis, vous savez que je suis très fataliste ; pour moi, le danger existe à Berg-op-Zoom comme à Paris, dans un palais de Naples comme dans mon château. J'attendrai donc ici patiemment. Si l'orage m'atteint, je le subirai sans trop de regret. Mais si vous n'étiez pas là...

M. de Rouvray prit la main de Godefroy.

— Mon ami, vous parliez ces jours-ci de partir, d'aller défendre, les armes à la main, notre cause commune, le roi, l'Église, la France, notre France à nous. N'en faites rien, demeurez ici. Qui sait si ce n'est pas ici qu'il faudra montrer du courage ? Vous verrez que je suis jeune encore, s'il faut combattre. Mais, si jamais on m'entraînait en prison, que deviendrait ma fille, que deviendrait cette pauvre Madeleine? Godefroy, je sais que la vieille marquise de Thianges vous destine sa petite-fille... C'est une jeune fille accomplie, d'une belle naissance, d'une grande fortune... L'aimez-vous?

— Je n'y songe pas, répondit Godefroy d'un ton surpris.

— Eh bien, mon ami, si vous ne l'aimez pas, si vous n'avez pas plus de penchant pour elle que pour Clotilde...

— Ne le savez-vous pas? J'aime mademoiselle de

Rouvray de toutes les forces de mon âme; ne l'avez-vous donc pas deviné quand, tout à l'heure encore, j'étais si pâle en l'abordant ?

— Je vous crois et Dieu vous écoute. Aimez-la comme une sœur, aimez-la comme votre femme, car je vous accorde sa main.

— Mais savez-vous si mademoiselle de Rouvray?...

— Oui, oui, oui; je suis bon juge en matière d'aimer; je n'ai pas besoin d'entendre les parties pour connaître la cause. Vous vous aimez, on vous mariera.

— C'est tout mon rêve ! dit Godefroy avec enthousiames, mais je n'ose y croire encore.

Le baron et le jeune homme se promenèrent plus d'une heure dans les détours du parc, tout en parlant de révolution et de mariage.

— Tant il vrai, dit M. de Rouvray en rentrant au château, qu'on bâtit toujours sur des ruines.

Le soir, aux derniers rayons du soleil, M. de Rouvray, Madeleine et Clotilde conduisirent Godefroy jusqu'au bout de l'avenue.

Le jeune homme, près de monter à cheval, embrassa le baron et baisa, tout en tremblant, la main de Madeleine et celle de Clotilde. Après cet adieu, il s'élança au galop sous les arbres de la grande route.

Le baron s'enfonça dans ses champs de blé.

En retournant au château, Madeleine dit à Clotilde :

— Ma chère enfant, vous aimez M. Godefroy.

— Moi, dit-elle avec un mouvement de surprise, moi, j'aime M. Godefroy !

— Oui.

— Je n'y avais jamais songé. Je serais bien heureuse si je l'aimais, parce que...

— Achevez ! Que voulez-vous dire ?

— Rien.

Comme elles arrivaient à la porte, elles se retournèrent, Clotilde sans savoir pourquoi, et Madeleine pour voir le soleil couchant.

— Le voyez-vous, dit Madeleine, là-bas, le long de la haie, qui monte la colline ?

— Non, je ne le vois pas.

— Ah ! Clotilde, je suis bien sûre qu'il vous voit, lui !

— Ah ! oui, dit-elle avec un sourire attristé, voilà le cheval qui débusque de dessous le noyer.

— Voyons, ma cousine, ouvrez-moi votre cœur ; j'ai surpris, sinon votre secret, du moins le sien : il vous aime.

— Qui vous l'a dit ?

— Mais vous n'avez donc pas vu ses yeux, Clotilde ? A-t-il le droit de vous aimer ?

— Je ne sais pas ; cela regarde mon père.

— Voyons, parlez-moi de M. Godefroy. Je suppose qu'il est d'une bonne maison.

— Qu'importe ? dit Clotilde avec un peu d'impatience, qu'importe ?

— En effet, aujourd'hui, il n'y a pas plus de noblesse ni de fortune !

Les deux cousines arrivaient dans la cour, en face de l'orangerie. La jolie bohémienne était sur le seuil, renouant une tresse de ses cheveux de jais.

Elle accourut au-devant d'elles.

— Vous n'en voulez pas aux pauvres zingari ? Nous sommes d'autres hirondelles, nous portons bonheur.

— Vous portez bonheur ! murmura tristement Clotilde.

Sibbécaï, qui apparut alors sur le seuil, regarda doucement Clotilde ; comme Madeleine s'était tournée vers lui, il se mit à jouer, sur les pavés encadrés d'herbe, avec un chien et un enfant. Il coucha l'enfant sur le chien, le chien se roula sur l'enfant. Une petite voix claire appela : *Sarah ! Sarah !*

Ainsi se nommait la jeune bohémienne ; elle salua les deux amies et courut consoler l'enfant. Clotilde la suivit sans y prendre garde. Madeleine suivit Clotilde.

Elles se trouvèrent donc en face du zingaro, qui, tout confus de cette visite, se leva et salua trois fois avec vénération.

— Voulez-vous connaître l'avenir ? dit-il d'une voix brève et regardant Clotilde.

— L'avenir ! mais qui peut dévoiler l'avenir ?

— Moi !

— Eh bien, dit mademoiselle de Cormeilles, parlez.

— Ma sœur lira dans vos mains, moi, je lirai dans le ciel ; mais il faudrait voir l'horizon ; ces toits et ces arbres nous masquent l'orient, d'où viennent les nuages à cette heure. Si nous montions sur le perron ou bien là-bas, près du mur, sur la terrasse ?

Clotilde ne répondait point.

— Le ciel est bien disposé pour y lire, continua Sibbécaï : de légers nuages qui passent vite, qui se colorent et se transforment.

Madeleine se pencha à l'oreille de Clotilde.

— Sachons donc ce qu'ils ont à nous dire.

— Et si mon père revenait !

— Il rentrera par le parc ; nous avons bien le temps de les écouter : vous savez déjà comme je suis curieuse.

— Et moi ! pensait Clotilde. Eh bien, dit-elle au bohémien, allez sur la terrasse, nous vous suivons. Quand vous aurez lu dans le ciel, Sarah essayera de lire dans nos mains.

Sibbécaï monta sur la terrasse, s'appuya sur le mur et regarda l'horizon.

— Je vois monter un beau nuage rose, léger comme le vent, dit-il d'une voix émue : pour qui monte ce beau nuage ?

— Pour moi, dit Clotilde en baissant la tête.

— Il monte, il monte rapide, sans détour: où va-t-il? c'est Dieu qui le conduit; le ciel est pur, le soleil le regarde avec ses yeux d'or, le vent le berce doucement, il monte, il monte; où va-t-il? D'où vient cet autre nuage qui s'approche de lui, qui va effleurer sa robe blanche faite par les anges? C'est un joli nuage empourpré, lancé par le bon vent. Comme le ciel est beau! Le soleil, qui va partir, répand partout des rayons de gaieté. Les deux nuages ont passé sans se toucher à peine. Ils suivent le même chemin; mais plus ils vont, plus ils s'éloigneut. Quel est cet autre nuage sombre comme la nuit, où le nuage rose vient tout droit s'arrêter et se perdre? Ne vous effrayez pas, car...

A cet instant, la voix de M. de Rouvray fit tressaillir Clotilde. Elle s'élança vers le perron tout effarée, sans savoir pourquoi.

V

L'AMOUR DANS LA TEMPÊTE

La nuit, Madeleine ne dormit pas. Elle appuyait ses mains sur son cœur pour l'interroger : son cœur battait violemment.

Mille images confuses passaient dans son insomnie : les pâles images du passé, les images toutes palpitantes de la veille ; elle voyait danser encore les bohémiens, elle voyait fuir au loin Godefroy de Marginbault, et son cœur battait plus vite.

Dès qu'elle vit poindre le jour, elle courut à la croisée, elle appuya d'abord son front brûlant contre les vitres ; bientôt, voulant respirer l'air vif du matin, elle ouvrit la fenêtre, quoiqu'elle fût à demi nue.

L'aube dorait l'horizon, le vent secouait la rosée aux arbustes du parc ; la brume commençait à se détacher de la prairie et à couvrir la montagne. Les grands bois de la gorge ressemblaient à un grand spectre gigantesque agitant son linceul ; mais peu à peu la vie se répandit partout : l'alouette salua le jour, la brume se dispersa et s'évanouit quand les premiers rayons du soleil traversèrent l'espace.

La jeune fille n'était pas sensible à ce spectacle. Pour la première fois de sa vie elle voyait se lever le soleil et elle ne songeait point à admirer. Elle avait fixé son regard sur la montagne, dans le chemin blanc couvert de noyers, où Godefroy s'était retourné pour saluer le château de Rouvray.

Elle allait se détacher de la fenêtre, quand elle entendit du bruit dans la chambre voisine, qui était la chambre de Clotilde ; presque au même instant sa cousine ouvrit sa fenêtre.

— Déjà éveillée! lui dit Madeleine.

— Ah! vous m'avez fait peur, ma cousine! s'écria la jeune fille.

— Vous ne me direz pas pourquoi vous ouvrez la fenêtre si matin?

— Pourquoi? est-ce que je le sais? répondit Clotilde en soupirant. Mais vous, ma cousine?

— Moi? je voulais voir lever le soleil au moins une fois dans ma vie.

Madeleine rentra pour ne pas rougir devant Clotilde.

— Mon Dieu! dit-elle tristement, pourquoi suis-je venue ici?

Quand M. de Rouvray descendit de sa chambre, il trouva Guillaume Ragois qui l'attendait dans la cuisine. C'était le maître d'école de Rouvray, un vieux brave homme assez original, comme l'étaient alors tous les maîtres d'école, aimant fort à boire et à chanter les vêpres.

— Monsieur le baron, nous sommes perdus. Mon fils, Jean-sans-Peur, arrive de la ville, où tout est sens dessus dessous. On a brûlé les confessionnaux; des commissaires de la révolution sont montés en chaire pour déclarer qu'il n'y avait plus ni Dieu ni diable. Quand les prêtres ont appris cette nouvelle-là, ils ont bravement pris la fuite en criant : Sauve qui peut! Ce n'est pas tout, voilà que la fureur gagne dans les villages. Croiriez-vous que mon

chien de fils est revenu en parlant d'égalité, de liberté, de fraternité? J'espère le ramener; mais on m'a dit tout à l'heure qu'hier, au cabaret de la Foulotte, — vous savez, au bout de Rouvray — on avait organisé un club. Ce sont des ivrognes; quand ils auront cuvé leur vin, ils n'auront plus rien à dire.

M. de Rouvray écoutait avec surprise et non sans inquiétude. Les gazettes lui avaient appris que la révolution, une fois arrivée sur un point nouveau pour elle, allait vite comme le feu dans ses fureurs aveugles. Il appela un domestique.

— Qu'on aille tout de suite au château de Marginbault! Il faut que Godefroy soit ici.

— Pour moi, dit le maître d'école, je vais un peu passer au cabaret de la Foulotte pour savoir si c'est bien sérieux; j'irai de là chez M. le curé, car il faut lui conseiller de se tenir sur ses gardes. Avertissez, de votre côté, le père Robin : c'est un fidèle, celui-là.

— Guillaume, gardez-vous bien de vous montrer inquiet; faites semblant de ne pas croire à toutes leurs démonstrations de révolte.

— Comptez sur moi : tous ces gueux-là sont venus à mon école, ils verront que je suis encore leur maître.

Guillaume Ragois salua et partit.

VI

LES PREMIERS NUAGES

Voici, en quelques traits, la physionomie de Rouvray au temps où commença ce drame.

M. de Rouvray gardait encore entre ses mains le pouvoir du pays. Ce sceptre n'était dur à personne, car M. de Rouvray avait un noble cœur. Il souffrait beaucoup des démences de la révolution; mais, loin de l'abattre, les succès du peuple ranimaient son orgueil; à chaque défaite de la noblesse il relevait la tête avec une sombre fierté. Godefroy, qui eût été humble dans la puissance, était, comme lui, fier dans le danger; mais il était le seul de ses amis qui eût du caractère: tous les autres, faibles ou lâches, auraient volontiers abandonné les titres de noblesse inscrits sur leurs parchemins plutôt que sur eux-mêmes, si on leur avait laissé leurs châteaux, leurs terres, leurs prés et leurs bois.

Les gentillâtres et les fermiers du pays s'étaient adjoints aux nobles non pour laver les offenses ou pour défendre des parchemins, mais pour repousser les violences du peuple. Ils craignaient le pillage, ils avaient peur des pauvres; des bruits confus les avertissaient que tous les biens de ce monde seraient partagés. Ils aimaient mieux mourir pour le

règne du roi que de vivre sous l'empire du peuple.

Les républicains rouges suivaient la bannière jacobine arborée par le fils du maître d'école, surnommé Jean-sans-Peur, qui avait à venger des humiliations sans nombre. Téméraire, ambitieux, frénétique, il était devenu redoutable. Il avait sans peine ramassé une troupe de coquins qu'il haranguait tous les soirs le plus grotesquement du monde.

Quand Godefroy arriva au Rouvray, vers midi, tout le pays était en rumeur. L'église avait été saccagée; on brûlait le confessionnal sous le portail en chantant la *Marseillaise*.

Godefroy remarqua avec surprise que les femmes étaient les plus intrépides: elles dansaient en rond et chantaient en chœur.

Quoiqu'il fût menacé du regard et même du geste par tous les sans-culottes improvisés, il demeura quelques minutes à regarder leurs actions sacrilèges. Le fils du maître d'école présidait bruyamment; déjà il avait parlé en chaire avec l'éloquence entraînante, quelles que soient ses formes, des hommes soudainement convaincus.

Ce qui frappa surtout Godefroy, ce fut un homme qui se tenait à distance et qui regardait froidement le spectacle animé qu'il avait sous les yeux. Le jeune comte reconnut le zingaro; car il l'avait aperçu la veille au château de Rouvray.

Il alla à lui.

— Que fais-tu là ?

Le bohémien leva fièrement les yeux sur Godefroy, comme pour lui demander de quel droit il l'interrogeait ainsi.

— Eh bien ? reprit Godefroy d'un air plus amical.

— Je regarde et j'écoute.

— Retournes-tu au château ?

— J'attends.

— Est-ce que tu vas te mêler à tous ces brigandages ?

— Peut-être.

— Je croyais que les bohémiens étaient d'honnêtes gens qui se contentaient de détrousser les passants dans la forêt quand les ressources manquaient.

— C'est l'histoire éternelle de ceux qui ont faim. Si vous avez tant de place au soleil, c'est que vous détroussez galamment tous ces pauvres diables qui font là un beau rêve, mais qui se réveilleront !

A cet instant, le fils du maître d'école vint à Godefroy.

— Vive la République ! lui cria-t-il avec enthousiasme.

— Vive le roi ! cria Godefroy.

Le jeune sans-culotte saisit la bride du cheval et ordonna à Godefroy de descendre... *pour comparaître devant le peuple* et lui rendre compte de ces paroles outrageantes.

Sibbécaï leva hardiment son grand couteau de chasse et dit au jeune comte :

— Allez, monsieur, allez m'attendre au château.

Grâce à cette intervention, Godefroy parvint à recouvrer sa liberté, très compromise ; il partit au galop, se réservant de se venger un peu plus tard.

Il trouva M. de Rouvray en compagnie de ses fermiers et du maître d'école. Clotilde et Madeleine étaient dans le parc.

— Eh bien ? demanda le baron à Godefroy dès qu'il le vit entrer.

Godefroy raconta ce qui se passait devant l'église de Rouvray.

— Il ne nous reste qu'à nous défendre, dit le baron d'un air résigné. Je ne doute pas que tous ces gueux-là ne viennent nous faire la guerre quand ils n'auront plus rien à piller dans l'église. Nous ne pouvons pas demander du renfort au Puy, car il paraît qu'il vient d'y arriver un représentant de la guillotine qui parle de mettre tout à feu et à sang.

— Nous défendre ? dit le vieux maître d'école d'un air abattu, et avec qui ? et avec quoi ?

— Ne vous découragez pas sitôt, dit M. de Rouvray ; la saison a été humide, les fossés sont pleins d'eau : le château se défendrait tout seul une fois les portes fermées.

— Ce sont des lâches ! s'écria Godefroy : dès qu'ils

verront luire une épée, dès le premier coup de feu, ils prendront la fuite.

— Ne vous y fiez pas, dit le maître d'école, car mon fils est avec eux. Je vous jure que celui-là est un fier garnement. Les portes de l'enfer s'ouvriraient devant lui qu'il passerait outre sans baisser la tête.

Le petit fermier prit la parole.

— Nous n'avons qu'un parti à prendre pour nous sauver et sauver nos biens, c'est d'aller au-devant des révolutionnaires, de trinquer avec eux et de crier comme eux : Vive la République !

— Jamais ! dit M. de Rouvray avec indignation. Que ceux qui ne défendent ici que leurs biens et leurs personnes, sans songer à la sainte cause du roi et de l'autel, se détachent de nous.

— J'avoue, dit le petit fermier, que je ne songe pas du tout à défendre le roi et l'autel : ce n'est ni le roi ni M. le curé qui font pousser les moissons ; chacun pour soi, Dieu pour tous. Je vous salue bien, monsieur le baron.

Il prit son chapeau et partit aussitôt.

Les trois autres fermiers tinrent conseil et suivirent son exemple.

Le baron demeura seul avec Godefroy et le maître d'école.

— C'est bien, dit Godefroy, cette lâcheté me donne des forces nouvelles ; qu'ils viennent ici, je leur ferai cruellement la guerre.

Il se tourna vers Guillaume Ragois.

— Si votre fils ose les conduire, je le tuerai sans miséricorde.

— Un instant, monsieur Godefroy, ne parlons pas comme cela. Je suis des vôtres par esprit d'ordre, de paix et de dévouement; mais, si mon fils, tout égaré qu'il est, court le moindre danger avec vous, je m'en lave les mains. J'avais juré de vous obéir et de vous défendre; mais, quoi qu'il arrive, je ne puis pas vous donner raison contre mon fils. D'ailleurs, M. le curé, en prenant la poste, m'a dégagé de mes serments. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Voyons, Godefroy, dit M. de Rouvray avec un triste sourire, n'allez-vous pas aussi prendre le même chemin?

— Vrai Dieu! je jure de me faire tuer sur la place.

— Gardez-vous-en bien Moi, je puis mourir; mais vous qui êtes jeune, vous qui devez aimer et protéger ma fille. Ah! Godefroy, jurez-moi de vivre pour elle. Mais, d'ailleurs, pourquoi s'effrayer ainsi, peut-être sans raison ? L'orage est bien sombre, mais il passera vite.

— Hélas! dit Godefroy en voyant passer dans son imagination les ravissantes images de Clotilde et de Madeleine.

VII

LA CHANSON DU BOHÉMIEN

Clotilde et Madeleine se promenaient dans le parc avec cette douce et charmante inquiétude du cœur que frappe une passion encore ignorée. Tour à tour silencieuses et expansives, heureuses de dire, plus heureuses de songer, elles avaient déjà vingt fois traversé le parc depuis l'étang jusqu'au perron, quand Clotilde aperçut, au-dessus d'une grande haie de sureaux, le chapeau à plumes de Sibbécaï.

Elle tressaillit et se pencha pour effeuiller une rose.

— Voyez-vous, ma cousine? lui dit mademoiselle de Cormeilles.

— Oui, oui, j'ai reconnu le grand chapeau.

— Qu'a-t-il donc à faire dans le parc ? Allons de son côté.

— Allons, si vous voulez.

Les voyant venir, Sibbécaï les salua profondément, et, sans dire un mot, il continua de marcher le long de la haie. Il revint bientôt sur ses pas, examinant en détail la haie, le mur, le fossé.

— Ils pourront y venir, mais il y en aura plus d'un qui ne verra plus *somnal kham* (le soleil d'or).

Je les coucherai là-dedans avec la vieille *meripô* (la mort).

Les deux cousines se regardèrent avec surprise et avec effroi.

Sibbécaï, à son retour de Rouvray, avait voulu voir de point en point les murs du château, pour chercher des moyens de défense en cas d'attaque.

Le soleil, qui s'était caché sous les nuages depuis plus d'une demi-heure, ayant reparu dans tout son éclat, Sibbécaï, l'ami du soleil d'or, sembla s'épanouir comme une plante aux premiers rayons du matin; sa figure, habituellement sévère, s'illumina d'un éclair de gaieté; tout en continuant à dresser ses batteries, il chanta un air assez triste, ne croyant pas que Clotilde et Madeleine pensassent à l'écouter.

— Que chantez-vous donc là? lui demanda Madeleine.

Il jeta son chapeau à ses pieds, et répondit en s'inclinant :

— La chanson de *therno* (la jeunesse).

Sa sœur survint, portant un violon d'une main, de l'autre un tambour de basque.

— Eh bien, frère, à quoi passes-tu tes heures? ton violon ne dit plus rien, et moi je ne sais plus danser.

Après un long silence :

— Je vous salue, mes divines demoiselles. N'est-ce pas que Sibbécaï a tort de ne pas courir avec

moi les villages de la vallée ? J'ai la fureur de la danse. Voyez si j'ai le pied léger ! Un peu plus, je m'envolerais comme les arondelles.

Sarah était à ce moment dans tout son éclat : la vie et la gaieté passaient sur sa figure comme un autre soleil ; elle avait jeté un voile de gaze sur ses cheveux bleuâtres, son sein s'agitait vivement dans sa veste à la hussarde. Un seul ornement de mauvais goût nuisait à son costume : c'était un galon d'or qui bordait sa jupe de soie jaune à brillants ramages.

Sur les prières de Madeleine, Sibbécaï chanta, en s'accompagnant de son violon, l'air qu'il avait commencé une minute auparavant. Dès la première note, Sarah dansa sur l'herbe comme la cigale la plus vive et la plus joyeuse.

Vachtre doire kale gakha,	Pour tes deux yeux noirs
Myklyom mouza goubya dâ.	J'ai laissé ma douce mère,
Kehaz goule thaikalé,	Ils étaient plus doux à mon cœur,
Oda maugné kampilé.	Et ils m'ont perdu.

Ce chant, dit lentement par une voix accusée, avait un grand caractère de mélancolie et de passion. En répétant le dernier vers, Sibbécaï regarda Clotilde et baissa la tête pour essuyer une larme. Sarah, qui s'était élancée, rapide et légère comme la biche sauvage, avait fini par danser avec une expression grave et triste.

Godefroy cherchait vaguement Clotilde ; pour la

seconde fois il traversait le parc, du perron à l'étang, sans songer à chercher la jeune fille à l'autre bout. Au bruit du violon et du tambour de basque, il prit un autre chemin ; il découvrit bientôt que Clotilde et Madeleine étaient arrêtées pour voir danser la bohémienne et entendre chanter Sibbécaï.

Tout son ressentiment contre cet homme se ranima avec violence ; il saisit la poignée de son épée et marcha vers lui d'un air altier.

Arrivé devant les deux cousines, il les salua avec beaucoup de grâce ; mais au même instant il se tourna vers le zingaro.

— Je t'avais dit que je t'attendrais ici !

— Me voilà, répondit le bohémien avec beaucoup de calme.

— Tu ne portes pas d'épée, je dois donc me borner à te dire que tu n'es pas un homme.

Madeleine recula d'un pas avec un mouvement de frayeur.

— Maître, dit le bohémien en sourcillant et en regardant Godefroy des pieds à la tête, vous dites que je ne suis pas un homme, êtes-vous un gentilhomme, vous ?

— Moi !

— Non ; car, si vous étiez un gentilhomme, au lieu de me reprocher de n'avoir point d'épée, vous m'en donneriez une pour me défendre.

— Qu'à cela ne tienne, je m'en vais t'en cher-

cher une ! dit le jeune homme tout exaspéré.

— Vous êtes fou ! s'écria Clotilde en lui saisissant le bras pour l'arrêter.

Voyant la jeune fille pâle et l'œil égaré, Godefroy tenta de masquer sa colère ; il sourit, mais d'assez mauvaise grâce, tout en se laissant entraîner.

— C'est un insolent qu'il me faut châtier !

— Est-ce la peine ? murmura Madeleine, qui était très émue de cette scène un peu étrange ; c'est un sauvage ; peu vous importe ce qu'il dit !

— Un sauvage ! dit Clotilde en se récriant ; je vous déclare qu'à mes yeux ce bohémien est un homme, car il a du cœur.

Clotilde s'était efforcée pour dire ces paroles ; elle s'appuya toute chancelante au bras de sa cousine.

La voyant rougir, Godefroy lui dit avec un air de reproche :

— Comme vous prenez sa défense, Clotilde ! Il vous a montré qu'il avait du cœur?

— Vous êtes un enfant, Godefroy. Pourquoi cherchez-vous la guerre à ce brave homme ? Oui, il nous a montré qu'il avait du cœur. N'est-ce pas, Madeleine, qu'il chantait tout à l'heure avec passion ?

En disant ces mots, Clotilde pensait aussi que Sibbécaï s'était noblement conduit devant Godefroy.

— C'est vrai, dit Madeleine, j'avoue qu'il m'a presque attendrie en chantant. Mais c'est assez parler de cela, monsieur Godefroy, il n'y faut plus songer.

— Non, non, ce n'est pas fini! s'écria Godefroy, qui n'était que plus irrité par ce que Madeleine et Clotilde venaient de lui dire. Je vais de ce pas...

A ce moment, des cris de guerre retentirent jusque dans le parc.

Sibbécaï, qui s'était élevé à quelques pieds de terre par la force de ses bras, en saisissant une branche de tilleul, vint droit à Godefroy.

— Maître, lui dit-il avec gravité, entendez-vous ces cris farouches ? C'est la mort qui vient. Prenez garde à vous, et, si vous avez du cœur, ne tournez pas vos armes contre ceux qui ont couché sous votre toit; ce ne sont pas ceux-là qu'il faut combattre.

— La mort qui vient! dit Madeleine toute défaillante.

— N'écoutez donc pas ce qu'il vous raconte! dit Godefroy avec inquiétude.

— Il a dit la vérité, murmura Clotilde : c'est la mort qui vient, je le sens bien là!

Elle appuya la main sur son cœur.

Les cris étaient moins confus; on commençait à distinguer des refrains révolutionnaires, des menaces de feu et de sang.

— C'est fini, dit Madeleine; je reconnais là toutes les fureurs, toutes les vengeances, tous les crimes de la Révolution; c'est Paris qui souffle le mal sur la province. Si vous voulez nous sauver tous, n'écoutez

pas ce que dit cet homme ; ne songez pas un instant à lutter contre des lions.

— Des lions ! dit Godefroy exalté ; vous prenez ce ramas de brigands pour des lions ! Vous verrez !

Tout en parlant, on s'était avancé à grands pas vers le château. Godefroy, disant ces derniers mots, s'élança vers le perron et cria à un domestique d'un ton impérieux d'aller fermer les portes de la cour. Ce cri fut pour M. de Rouvray le premier signal du danger ; il était dans une écurie avec un gentillâtre du terroir qui lui voulait acheter un cheval de selle.

— Qu'est-ce que j'entends là ? dit le gentillâtre sur le seuil de l'écurie.

— Eh ! mon Dieu ! dit le baron, toute la campagne du côté de Pierre-Aigle est en révolution ; il faut s'attendre à tout.

— Quoi ! vous croyez qu'ils oseraient...

— Monsieur, ils renverseront jusqu'à la dernière pierre de mon château.

VIII

LA PROPHÉTIE

— Au château ! au château ! s'était écrié Jean-sans-Peur, le fils du maître d'école ; c'est là que sont toutes les richesses du pays !

Tous les révoltés, à cette voix de tonnerre, se precipitèrent comme la tempête sur le revers de la montagne ; en quelques minutes ils furent aux abords du grand bois de Rouvray. On eût dit des bêtes fauves répandues dans les campagnes : c'étaient des cris barbares, des rugissements forcenés. Cette foule, tour à tour ardente au bien et au mal, selon la passion du moment, offrait dans sa course le plus odieux spectacle : on ne voyait que ses haillons, on ne voyait que son délire ; il n'y avait plus rien d'humain dans ces hommes égarés qui croyaient se dévouer à la France en traversant tous les crimes.

Ils suivirent leur chef avec une ardeur aveugle. Le peuple est toujours esclave : quand ce n'est plus de Louis XVI, c'est de Marat.

A l'entrée du bois, le fils du maître d'école, qui avait en main la vieille épée du prêtre, rassembla cette troupe vagabonde, prêcha la vengeance avec fureur et ordonna de couper au plus vite des bâtons de cornouiller pour armer les amis du peuple contre ses tyrans. Les plus fougueux de la troupe s'étaient armés de piques et de fourches.

En 1793, le donjon de Rouvray avait pour naturelles défenses d'antiques murailles à peine ébréchées et de larges fossés serpentant alentour. Avant de baigner la vallée, la petite rivière de Parmailles, qui prend sa source parmi les roches

de la montagne, coulait dans ces fossés au sud, au levant et au nord. De ces trois côtés, le château semblait inattaquable pour les assiégeants sans artillerie ; au couchant, le fossé avait à peine quelques mares d'eau croupissante cachées sous une magnifique végétation ; mais, pour y arriver, quand on était dans l'avenue du château, il fallait traverser la petite rivière, dont M. de Rouvray avait abattu le pont.

Le soleil se couchait quand les révoltés s'arrêtèrent devant le château : les derniers rayons blanchissaient à peine les plus grands arbres, et déjà la brune voilait le fond de la vallée. A la vue de ce vieux donjon défendu de toutes parts, Jean-sans-Peur se sentit moins courageux. Il voulut faire le tour des murs, mais la petite rivière l'arrêta bientôt. Parmi les fanatiques se trouvait, à propos, un ancien valet de M. de Rouvray, chassé du château pour vol de jambons ; il donna quelques sages avis : il conseilla d'abandonner le portail, de jeter à la hâte un autre pont sur le ruisseau et de franchir la muraille du couchant, soutenant qu'une fois dans le parc quelques-uns d'entre eux pourraient, pendant la nuit, se glisser sans trop de danger par le soupirail d'une voûte ayant plusieurs issues. Le chef improvisé, un peu ranimé, décida que huit des plus robustes iraient à la découverte de bûches ou de fagots pour former un passage sur l'eau, au lieu

le plus touffu ; afin de n'être pas vus des assiégés, que huit autres iraient bruyamment du côté opposé, dans le seul dessein d'y attirer les défenseurs ; que le reste de la troupe demeurerait en face du portail en attendant l'heure de l'attaque.

Le camp fut donc formé dans l'avenue du château, devant le redoutable portail, dont les deux tours gothiques semblaient deux sentinelles menaçantes. Depuis plus d'un siècle, le pont-levis avait disparu par un ordre royal ; mais la grande porte, toute bardée de fer, eût vaincu Samson.

La soirée était froide ; une femme ramassa des branches mortes, des feuilles rouillées, des herbes jaunies, et demanda du feu à un fumeur de Rouvray en déposant son butin contre le tronc entamé d'un chêne. Le fumeur vint à son aide : en moins d'une minute une épaisse fumée se dispersa dans les arbres ; bientôt la fumée fut suivie d'une flamme transparente qui réjouit toute l'assistance.

Un lettré de la horde, non pas le fils du maître d'école, murmurait entre ses dents cette prophétie d'Isaïe, tout en agitant une hallebarde : « Malheur à vous qui joignez maisons à maisons et qui ajoutez terres à terres sans qu'il reste de place pour les pauvres ! Êtes-vous donc les seuls habitants de ce monde ? »

Comme il contemplait la forme imposante du donjon, il se souvint de cette parole du Christ, qui

achevait sa pensée : « Je jure que cette multitude de palais seront tous déserts et démolis. »

IX

CELLE QUI N'EST PAS AIMÉE

Cependant les quelques voisins accourus en toute hâte s'étaient réunis dans le grand salon du château. On tenait conseil pendant que les bohémiens et les gens du château veillaient à la première défense.

La nuit était venue, nuit d'horreur et d'angoisse : on sentait la mort passer dans l'air. Clotilde et Madeleine, silencieuses et debout à la cheminée, semblaient attendre que la dernière heure sonnât pour elles. Godefroy se promenait à grands pas, tantôt donnant son avis, tantôt s'arrêtant, sans dire un mot, devant les deux jeunes filles. Clotilde, dont le cœur battait devant le danger, ou peut-être devant Godefroy, se détacha lentement de la cheminée et s'en fut respirer à la fenêtre voisine. Le grand rideau de damas vert était relevé vers le milieu par une torsade à franges d'or. Les clartés obscurcies des candélabres se jouaient sur le damas, mais n'atteignaient point Clotilde. Godefroy, qui l'avait vue se glisser sous le rideau, alla vers elle avec un violent battement de cœur ; et tout à coup, emporté par sa passion, il passa vivement dans l'embrasure. Clotilde tressaillit

et se jeta contre la boiserie. Alors son cœur dut battre contre le cœur de Godefroy. Le timide amoureux se pencha sur la balustrade et regarda dans l'ombre les charmilles du parc; mais, à un mouvement de mademoiselle de Rouvray, il lui saisit le bras comme s'il eût craint de la perdre. Par une légère résistance, Clotilde détacha son bras; mais sa main ne put échapper à celle de Godefroy.

— Oh! je puis mourir! murmura-t-il en levant sur elle un regard plein d'amour.

Clotilde, très émue, pencha la tête sous ce regard comme sous un rayon de soleil.

— Mourir! dit-elle d'une voix éteinte.

— Les dieux ont soif! Entendez-vous les clameurs des brigands? J'ai peur de ne plus revoir le soleil, Clotilde, j'ai des pressentiments sinistres; ce soir je ne pouvais me détacher du tombeau de ma mère. Au moins ma mort sera glorieuse, car je veux mourir en vous défendant.

— Nous mourrons tous cette nuit, dit Clotilde.

— Non, vous ne mourrez pas : les septembriseurs eux-mêmes auraient pitié de vous.

Les cris des insurgés arrivaient au cœur des amants comme de sinistres présages.

— Voilà notre dernière heure! murmura Clotilde.

Elle s'était approchée de Godefroy comme pour s'abriter du massacre; par un même mouvement,

Godefroy s'était approché d'elle comme pour la préserver, — et leurs lèvres se touchèrent. — L'amour fut-il pour quelque chose là-dedans? — Ce fut le seul baiser qu'ils cueillirent ensemble : « *Bacio a tanto fede!* » selon la parole du poète.

— Si je meurs, dit Godefroy d'une voix étouffée, gardez ce scapulaire, que j'ai sur le cœur depuis vingt ans bientôt.

Il détacha de son cou un ruban noir où était suspendue une petite croix d'argent.

— Voilà ce scapulaire, reprit-il en le déposant dans les mains de Clotilde: c'est un crucifix rapporté de Saint-Jacques de Compostelle par l'aïeul de ma mère.

Clotilde passa le ruban à son cou et cacha la croix dans son corsage.

— Oh! gardez-la toujours et soyez bénie! s'écria Godefroy éperdu de joie. Pourtant, reprit-il d'une voix attristée, si un jour votre cœur se laissait aller à d'autres séductions, de grâce, ne profanez pas ce premier gage d'amour ; je vous en supplie, Clotilde, la veille de vos fiançailles, le jour où vous perdrez mon souvenir, de grâce, courez au tombeau de ma mère et déposez-y ce scapulaire.

Mademoiselle de Rouvray croisa ses mains sur le crucifix.

Tout à coup la grande salle fut en rumeur au signal d'une sentinelle :

— Aux armes ! aux armes ! s'écria M. de Rouvray.

Godefroy, déjà armé de deux pistolets, saisit un sabre et s'élança vers la porte. Sur le seuil, il se retourna pour jeter un regard rapide à Clotilde, qui ne sentit pas ce regard.

Il disparut au même instant, sans avoir pensé à Madeleine.

— O mon Dieu ! murmura-t-elle en laissant retomber sa tête sur le marbre de la cheminée ; ô mon Dieu ! rien pour moi ! seule ! seule ! seule !

Il lui sembla qu'un linceul glacé l'enveloppait ; les songes désertèrent son cœur, la nuit couvrit son âme ; elle tomba dans une douleur infinie.

Les défenseurs improvisés se jetèrent à la suite de Godefroy ; les moins ardents s'attardèrent un peu ; un officieux voulut donner des secours à mademoiselle de Rouvray.

— Si vous voulez me secourir, dit-elle, suivez nos amis.

Clotilde et Madeleine demeurèrent seules dans le grand salon.

Un sanglot vint déchirer le cœur de Madeleine.

— Ma cousine, prions Dieu ; nous mourrons avec courage.

— Vous pouvez mourir avec courage, dit tristement Madeleine, car vous êtes aimée, vous ; vous continuerez votre rêve là-haut ; mais moi...

— Mon rêve là-haut? hélas! vous ne l'avez donc pas vu?... je suis aimée, mais je ne l'aime pas.

— Vous n'aimez pas Godefroy?

Une impression de joie douloureuse s'était répandue sur la figure de Madeleine.

— Non, dit lentement Clotilde, je n'aime pas Godefroy... et vous, ma cousine?

— Moi... qu'importe, puisqu'il vous aime! murmura Madeleine.

X

JEAN-SANS-PEUR

Sibbécaï se précipita dans le salon où les deux jeunes filles étaient restées seules.

— C'est fini! dit-il en montrant ses mains ensanglantées... Mais je veux vous défendre jusqu'à la mort... les valets nous ont trahis, les chiens enragés sont maîtres du château. Il faut partir, car ils vont vous déchirer en lambeaux dans leur fureur.

— Partir! s'écria Clotilde en s'élançant dans les bras de sa cousine; partir! jamais! et mon père?

— Et Godefroy? demanda avec anxiété mademoiselle de Cormeilles.

— Que voulez-vous que fasse un homme contre cent lions?

Des cris de joie et de douleur se répandaient dans

la cour du château, sous les fenêtres du salon. La porte entr'ouverte fut poussée avec fracas.

— Où est la fille du ci-devant baron, que je lui montre le sang de son père?

C'était Jean-sans-Peur qui parlait ainsi sur le seuil de la porte, les yeux féroces, les bras rouges de sang, tout enivré de ses meurtres.

— Mon père! murmura Clotilde en tombant évanouie aux pieds de mademoiselle de Cormeilles, qui n'avait pas eu le temps de la soutenir.

Sibbécaï saisit vivement Clotilde, la porta sur un fauteuil, s'agenouilla devant elle pour lui demander pardon de l'avoir touchée; puis il s'élança comme un tigre vers Jean-sans-Peur, il le prit corps à corps.

— Tu n'es donc pas encore des nôtres? dit avec terreur le fils du maître d'école.

— Des vôtres! s'écria Sibbécaï en rugissant.

Il avait porté Jean-sans-Peur devant la fenêtre.

— Ce n'est pas la peine de l'ouvrir. Disant ces mots, il brisa les vitres avec la tête de Jean-sans-Peur et le précipita sur le pavé de la cour.

Il se hâta de retourner à Clotilde, qui venait de rouvrir les yeux.

— Mon père! mon père! dit-elle encore.

Sibbécaï lui prit respectueusement les mains.

— Il faut partir! votre père est mort; ils vous tueront comme des lâches quand ils m'auront tué moi-même.

Clotilde sembla sortir d'un horrible songe.

— Ils me tueront!

Une douleur nerveuse la saisit.

— Je veux les tuer! s'écria-t-elle toute hors d'elle-même.

A ce moment, Jean-sans-Peur, qui avait appelé au secours, rentra dans le salon, porté par deux des siens. Mademoiselle de Rouvray saisit un chandelier et se précipita sur lui plus vite que le bohémien.

— Tu as tué mon père! s'écria-t-elle en assénant au fils du maître d'école un violent coup sur le front.

Elle retomba évanouie en s'écriant :

— Je veux mourir! Je veux mourir!

Sibbécaï avait déjà ressaisi Jean-sans-Peur, malgré ses deux compagnons, pour le jeter une seconde fois par la fenêtre; mais les assiégeants, qui se ruèrent alors dans le salon, le saisirent lui-même et l'empêchèrent de se venger.

— Je vais mourir, dit Jean-sans-Peur d'une voix solennelle; mes amis, mes frères, suivez mes dernières volontés.

Il se fit presque silence autour de lui.

— La ci-devant de Rouvray, ici présente, sera envoyée par vous au tribunal révolutionnaire, comme coupable d'avoir attenté à mes jours. Si vous n'avez pas encore cassé la gueule au séminariste Godefroy, vous le garrotterez avec elle dans les mêmes cordes,

pour les envoyer ensemble à la guillotine. Il faut des exemples. Puisqu'on dit qu'ils doivent s'épouser, ce sera un mariage comme un autre. Vous voyez que je suis brave jusqu'au bout, puisque j'ai toujours le mot pour rire... J'étouffe... Ouvrez la fenêtre... Retournez-moi de l'autre côté.

Sibbécaï tentait de se délivrer par des efforts surhumains.

— Donnez-moi donc du vin... il y en a ici... murmura le fils du maître d'école.

Godefroy, couvert de sang et de poussière, entrait dans le salon. Un des paysans, indigné de voir la mort douloureuse de son chef, se jeta à la rencontre de Godefroy.

—Ah! chien! nous allons venger Jean-sans-Peur. Godefroy, laissé pour mort dans les fossés du château, épuisé par le sang qu'il avait perdu, n'eut pas même l'idée de se défendre

— Tuez-moi, lâches! dit-il en tombant aux pieds de Clotilde.

—Non, non, murmura Jean-sans-Peur d'une voix mourante ; il faut des exemples au pays : à la guillotine avec la ci-devant! C'est assez bon pour les aristocrates.

Cependant mademoiselle de Cormeilles était depuis un quart d'heure debout, sans mouvement, dans un coin obscur du salon. Elle voyait et elle entendait sans pouvoir penser ni marcher. Il sem-

blait qu'un linceul de glace s'appesantît sur ses épaules; elle attendait la mort tout éperdue et tout épouvantée. Mais, quand elle vit reparaître Godefroy, elle s'élança vers lui et se jeta dans ses bras au moment même où Godefroy disait :

— Tuez-moi!

Godefroy n'eut pas la force de soutenir mademoiselle de Cormeilles sur sa poitrine; il n'avait qu'un souffle de vie ; il retomba épuisé sur les dalles.

— Allons, dit le paysan qui avait voulu venger Jean-sans-Peur sur Godefroy, son affaire est faite ; la ci-devant ira toute seule au tribunal révolutionnaire. Qu'on attelle les chevaux au carrosse, je la conduirai moi-même. On avait deux écus de six livres pour porter au gouverneur une louve égorgée, j'aurai davantage pour porter à la nation une aristocrate vivante.

Comme le paysan disait ces mots, Sibbécaï, qui s'était déchaîné, se précipita comme un lion vers Clotilde, la saisit dans ses bras, renversa tous ceux qui allaient s'opposer à son passage, et disparut si soudainement, qu'on le poursuivit en vain par tous les coins du château.

Les paysans rugissaient comme des bêtes fauves qui ont laissé échapper leur proie.

— Vous cherchez Clotilde, dit tout à coup Madeleine ; Clotilde c'est moi !

— C'est celle-là !

Tout le monde entoura Madeleine.

— Oui, c'est moi ! Que vous importe que ma cousine Madeleine ait disparu ? Elle ne vous a pas fait de mal. Puisque vous me jugez coupable, saisissez-moi et condamnez-moi.

— Ce qui fut dit fut fait ! s'écria un paysan en s'emparant de Madeleine avec une brutalité féroce.

Godefroy sembla se ranimer un peu.

— Faut-il l'achever ? dit une voix d'enfant.

Le jeune homme souleva la tête et entr'ouvrit ses yeux mourants.

— Je ne demande qu'une grâce, dit-il d'une voix éteinte, c'est d'embrasser Clotilde.

Madeleine tressaillit.

— Hélas ! pensa-t-elle, ce baiser qu'il va me donner ne sera pas pour moi.

Elle tomba agenouillée et prit la main de Godefroy.

— Accordé ! dit le fils du maître d'école. C'est le baiser de la mort ; mais il faut que je voie cela.

On lui souleva la tête ; il vit la jeune fille, les cheveux épars, les yeux pleins de larmes, qui regardait Godefroy avec angoisse et avec amour.

— Allons donc ! dit-il d'un air impérieux, qu'on se dépêche un peu, sans faire de grimaces.

— Clotilde ! Clotilde ! murmura Godefroy.

Madeleine se jeta tout éperdue dans les bras du

jeune homme. Leurs bouches se touchèrent, leurs âmes se confondirent dans le même élan d'amour.

XI

LA FONTAINE INACCESSIBLE OU VOULAIT BOIRE CLOTILDE

. . . .

Cependant Sibbécaï avait emporté Clotilde au fond du parc, dans une chaumière à la mode du temps, depuis longtemps déserte.

Sarah, qui était parvenue à le rejoindre, passa le reste de la nuit à secourir Clotilde, à la porter dans ses bras comme un enfant.

L'effroi avait anéanti la jeune fille.

. . . .

C'était au soleil levant. La matinée s'annonçait douce et sereine ; à peine si les feuilles s'agitaient légèrement sur les branches immobiles. Quelques nuages passaient çà et là sur le soleil sans presque le cacher.

Les bohémiens s'étaient mis en route, depuis une demi-heure, à travers la forêt.

Clotilde, toujours à demi morte d'épouvante, se laissait emporter sans résistance. On l'avait couchée sur l'âne, que Sarah conduisait par les chemins les plus doux. Sibbécaï soutenait une espèce d'oreiller

de menue paille d'avoine où Clotilde appuyait sa tête. Arrivée au bas de la fontaine aux Corbeaux, au pied du rocher gigantesque de la source, la jeune fille, subitement ranimée, se leva et tendit les bras.

Sibbécaï souleva l'oreiller.

— Mon père! mon père! dit Clotilde en se tordant les bras.

— Hélas! mademoiselle, dit Sarah tristement, il n'en faut plus parler.

— Ne plus parler de mon père!... Ah! je comprends... De grâce, laissez-moi descendre.

— Mais vous n'avez pas la force de faire un pas.

— Qu'importe! je veux mourir à cette place plutôt que d'aller plus loin.

— Nous voulons vous sauver, car ils vous tueraient aussi.

— Est-ce que vous croyez que je veux vivre quand il ne me reste personne à aimer?

— Personne! c'est vrai, murmura Sibbécaï d'une voix sombre en regardant Clotilde avec une expression de douleur profonde.

Comme à ce moment on était dans un sentier creux, Clotilde, reprenant ses forces, se jeta éperdument sur un des bords. Sibbécaï, vif comme la flamme, arriva à temps pour la recevoir dans ses bras.

Elle le repoussa doucement et s'agenouilla sur l'herbe.

— Mon père! mon père! dit-elle encore, pourquoi ne m'ont-ils pas tuée avec vous? Accordez-moi la grâce de mourir, ô mon Dieu!

— Non, non! vous ne mourrez pas, dit le bohémien, qui s'était aussi agenouillé, lui qui n'avait jamais prié Dieu; mourir quand on a vingt ans et que le soleil luit!

— Monsieur, dit-elle en s'éloignant d'un pas, je vous remercie de m'avoir secourue et protégée; je n'ai qu'une grâce à vous demander: partez et laissez-moi. Si je ne meurs pas, comptez sur ma reconnaissance; si je meurs, je me souviendrai de vous là-haut!

Sibbécaï essuya deux larmes à la dérobée; il voulut parler encore, il n'en eut plus la force; les dernières paroles de Clotilde l'avaient abattu.

— Vous vous souviendrez de moi, dit-il enfin d'une voix troublée, et moi...

Il ne put achever. Sarah s'était arrêtée sous l'arbre voisin, ne sachant si elle devait attendre et n'osant dire un mot.

L'âne broutait l'herbe à ses pieds. La caravane était déjà au haut de la montagne. La vallée retentissait des cris aigus des enfants. Clotilde fit un signe d'adieu à Sarah.

— Voyez, reprit-elle sans regarder Sibbécaï, on vous attend; je vous ordonne de partir.

A peine eut-elle dit ces mots, que le bruit de la

complainte révolutionnaire : *Dansons la Carmagnole*, que les paysans chantaient devant le château, comme pour le braver encore, vint retentir jusqu'à elle et lui rappeler plus vivement les horribles scènes de la nuit. Elle tressaillit et se jeta tout effarée dans les bras de Sibbécaï.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! ils vont m'égorger !

Elle s'évanouit encore. Tout en la soutenant, Sibbécaï arracha deux ou trois touffes d'herbe humide de rosée et les secoua sur son front ; elle rouvrit les yeux, mais elle n'eut pas la force de se relever ni de dire un mot. Le bohémien la replaça sur l'âne avec un pieux respect.

Sarah se remit en route après avoir baisé une main de Clotilde qui pendait sur la crinière de l'âne. Sibbécaï continua à lui prodiguer les soins les plus tendres et les plus délicats.

Quand on arriva près du précipice, Clotilde se leva et dit en entr'ouvrant les yeux :

— J'ai soif ; donnez-moi un peu d'eau. N'est-ce pas, Madeleine, que je veux boire à la source ? Où es-tu, Madeleine ?

— Vous voulez boire de l'eau ? dit Sarah ; nous n'en avons pas. Si vous voulez du vin, il y en a là sous vos pieds, dans le panier.

— Je ne veux boire que de l'eau, de l'eau, reprit Clotilde, que dévorait la fièvre.

— Eh bien, dit Sibbécaï en la regardant avec un

sentiment inexprimable, il y a là une source, j'y descends et je reviens.

A peine eut-il parlé qu'il se jeta pour ainsi dire dans tous les dangers du précipice. Un rayon de joie passa, mais passa vite, sur le front de Clotilde. Elle était revenue à elle.

— Sarah, aidez-moi à descendre, je veux marcher un peu.

Sarah lui représenta qu'elle ne pouvait se tenir debout; mais, sur ses vives prières, elle lui tendit les bras.

Dès que Clotilde fut à terre, elle courut sur la roche aux Corbeaux, où enfant elle avait joué, où jeune fille elle avait rêvé.

Sarah la saisit avec inquiétude.

— Voyez-vous, Sarah, comme votre frère est intrépide!

— Je tremble, dit la zingara; ce n'est pas là un chemin fait pour les hommes, mais pour les oiseaux.

— Ah! reprit Clotilde, quel beau chemin que celui où personne n'a passé! Votre frère va me rapporter de l'eau de cette source vive; mais qu'il serait bien plus doux d'y descendre pour y boire! Voyez comme mon cœur bat: c'est la mort!

— Que dites-vous? vous m'effrayez!

— Sarah, embrassons-nous.

Sarah saisit Clotilde et la pressa sur son sein.

Clotilde pencha la tête sur l'épaule de la bohémienne et lui dit tout bas:

— Sarah, je ne le dirai qu'à vous, c'est votre frère qui me tue.

— Mon frère?

— Oui, Sarah, car je l'aime.

A peine eut-elle balbutié d'une voix éteinte ce fatal secret, qui lui dévorait le cœur et les lèvres, qu'elle se détacha vivement des bras de la bohémienne et se précipita dans le gouffre.

XII

LA FIN DU VOYAGE

Sibbécaï entendit un cri déchirant de Sarah. Il était alors agenouillé à la source pour y puiser de l'eau. Il se leva et tendit les bras.

Clotilde tomba sur le roc voisin. Il parvint à grimper sur ce roc taillé à pic, où les oiseaux seuls avaient pu s'arrêter.

Elle respirait encore. Il la prit doucement et l'appuya sur son cœur.

Comme Sarah poussait des cris de désespoir, il lui dit avec transport:

— Pourquoi pleurer, Sarah? tu ne vois donc pas

que je suis heureux? Va, va rejoindre les autres; pour moi, *mon voyage est fini.*

. . . .

Sarah joignit les mains et suivit avec terreur les mouvements de Sibbécaï. Il détourna les cheveux de Clotilde pour voir encore une fois cette angélique figure horriblement ensanglantée. Sarah remarqua un éclair de joie sinistre sur le front de son frère. Il essuya des larmes et contempla doucement Clotilde expirante, qui n'avait plus pour lui ni un mot ni un regard.

Tout à coup il la pressa sur son cœur avec un gémissement de douleur et d'amour; puis, appuyant ses lèvres de feu sur les lèvres éteintes de Clotilde, il se précipita avec elle au fond du gouffre.

Sarah entendit un bruit sourd ; elle vit bouillonner les eaux; elle poussa un cri et tomba épouvantée sur le rocher.

Les bohémiens, qui avaient entendu des cris, étaient revenus sur leurs pas.

— Sarah, que faites-vous là? Où est Sibbécaï? Pourquoi tous ces cris déchirants ?

— Voyez, répondit la zingara en se levant toute pâle et toute chancelante.

Elle indiqua de la main le précipice.

— Il sont là tous les deux.

Les bohémiens se penchèrent au-dessus du rocher.

— Nous ne voyons rien.

L'un d'eux aperçut, sur la pierre où était tombée Clotilde, le chapeau à plume de Sibbécaï.

— Le chapeau de Sibbécaï!

— Tout au fond du gouffre, vous ne voyez pas les eaux encore agitées? C'est là qu'ils sont allés; c'est fini pour eux; mon frère me l'a dit: *Mon voyage est fini.*

XIII

LA GUILLOTINE DES BOUTEILLES

Cependant, qu'étaient devenus Godefroy de Marginbault et Madeleine de Cormeilles après ce déchirant spectacle du baiser de mort, comme avait dit le fils du maître d'école?

Pourquoi l'âme de Godefroy n'était-elle pas restée sur les lèvres de Madeleine? il serait mort dans un dernier et solennel baiser sans reconnaître que ce n'était point Clotilde qu'il embrassait. Mais son cœur devait battre encore. Il reprit quelques forces et sembla se réveiller.

— Clotilde, murmura-t-il en passant la main sur ses yeux; où est Clotilde?

— *C'est moi*, dit doucement Madeleine en se cachant la tête dans ses mains.

Godefroy se leva avec les yeux égarés d'un fou.

— Quel rêve horrible ! dit-il en se frappant le front.

— Quel réveil ! pensa Madeleine.

— Qu'est-ce que tout cela? poursuivit Godefroy en regardant la horde sauvage des paysans qui pillaient, brisaient, dévastaient dans le grand salon.

— Tout cela, dit un paysan en agitant une hallebarde, tout cela, c'est le peuple : à genoux!

Le paysan se tourna vers le fils du maître d'école.

— Faut-il l'achever? demanda-t-il en indiquant Godefroy.

— Gibier de guillotine, répondit Jean-sans-Peur, soyons magnanimes après la victoire; ne déshonorons pas des armes triomphantes; le combat est fini, c'est un prisonnier de guerre; mais n'oubliez pas que c'est un aristocrate : au point du jour il partira pour Paris avec la ci-devant dans le ci-devant carrosse du ci-devant château de Rouvray.

Pendant que le fils du maître d'école parlait, Godefroy regardait Madeleine. Quoique la lumière fût battue par le vent — toutes les portes étaient ouvertes — quoique la jeune fille se cachât toujours la figure dans ses mains, il reconnut que ce n'était pas Clotilde.

— Où est Clotilde? demanda-t-il avec effroi,

comme s'il eût pressenti les angoisses du lendemain.

— Tu ne reconnais pas ta maîtresse? lui dit le fils du maître d'école.

Godefroy, indigné, voulut s'élancer vers lui ; mais ceux qui l'entouraient le ressaisirent et le terrassèrent.

— Pour cette fois, dit le paysan à la hallebarde, nous allons le garrotter comme un rien qui vaille : pour apprivoiser les loups il faut leur casser les dents.

— Clotilde! Clotilde! dit encore Godefroy, car elle seule en ce moment fatal pouvait occuper son cœur défaillant. Ah! Madeleine, poursuivit-il en saisissant la main de la jeune fille, vous n'avez pu me tromper longtemps.

— Hélas! dit Madeleine avec désespoir, pourquoi ne nous ont-ils pas tués tous du même coup?

— Ils ont tué Clotilde! dit Godefroy en se débattant sous ses chaînes.

— Ils ne l'ont pas tuée, murmura Madeleine, mais qui sait si nous la reverrons?

Elle lui raconta en peu de mots comment le bohémien l'avait miraculeusement enlevée à ses meurtriers.

— O mon Dieu! s'écria Godefroy, j'aimerais mieux la voir morte ici que de la savoir vivante où elle est.

— Ayez toute confiance, Godefroy, ce bohémien

est un homme de cœur ; d'ailleurs, n'a-t-il pas sa sœur avec lui ?

— Tout bien considéré, dit tout à coup un paysan qui avait écouté ce que venaient de dire Godefroy et Madeleine, la ci-devant demoiselle de Rouvray n'est pas celle qui est là, mais celle qui est partie.

— Sois sans inquiétude, dit le fils du maître d'école ; celle qui est partie reviendra, car on est à la poursuite de ce coquin tout galonné qui m'a jeté par la fenêtre. J'attends pour mourir qu'il soit là, les oreilles coupées.

Le chef de la bande poussait çà et là un rugissement forcené, car il souffrait de trois blessures.

Madeleine, toujours agenouillée, savourait l'amère volupté de son amour ; car n'a-t-on pas senti qu'elle aimait Godefroy de toutes les forces de sa vie ? Elle l'aimait pour elle, elle l'aimait encore pour Clotilde, pour Clotilde, qui n'avait jamais considéré Godefroy que comme un frère.

Elle n'osait lui parler, tant elle craignait de trahir son secret. Voyant qu'il était tout à Clotilde, par les larmes, par les angoisses, par les battements de cœur, elle se hasardait presque à lui dire : — Clotilde ! toujours Clotilde ! mais Clotilde ne vous aimait pas ! Comment lui confier cette vérité ? Et, d'ailleurs, aurait-il voulu y croire ?

Un flot de paysans envahit le grand salon, qui s'était peu à peu dépeuplé.

— Ce coquin de bohémien, dit l'un d'eux, s'adressant au fils du maître d'école, nous n'avons jamais pu le ressaisir ; il a gagné le bois; autant chercher une aiguille dans une botte de foin au clair de la lune.

— Dieu soit loué ! pensa Madeleine.

— Malédiction ! s'écria Godefroy.

Mais en même temps il remercia le ciel d'avoir sauvé Clotilde.

— Après tout, dit Jean-sans-Peur après un silence, qu'importe d'où vienne la vengeance divine? Ce coquin sera son châtiment comme la prison et la guillotine; d'ailleurs, nous avons sous la main de quoi nous venger nous-mêmes. Une aristocrate est toujours une aristocrate. L'une s'appelait Clotilde, l'autre s'appelle Madeleine, c'est toujours le même cou à couper. *Chair à canon*, disent-ils du pauvre ; nous disons : *Chair à guillotine.*

La douleur arracha un cri à Jean-sans-Peur.

— Voilà le point du jour, continua-t-il en maîtrisant ses grimaces : qu'on attelle les chevaux au carrosse et qu'on parte sur-le-champ pour Paris avec ces deux aristocrates. Et qu'on prenne garde, ajouta-t-il avec un rire cynique, qu'on prenne garde qu'ils n'en fassent un troisième.

Deux hommes sortirent pour obéir au fils du maître d'école.

Parmi les pillards, quelques-uns revinrent alors

de la cave armés d'une douzaine de bouteilles ensablées.

— Nous n'avons pas de tire-bouchon, dit l'un d'eux.

— Canailles! s'écria Jean-sans-Peur, un tire-bouchon! c'était bon pour le temps où l'on pendait les esclaves; aujourd'hui, guillotinez-moi ces bouteilles aristocrates.

On trancha à coups de sabre le goulot de toutes les bouteilles.

Une savoureuse libation suivit ce massacre. On entonna la *Marseillaise* avec frénésie. Jean-sans-Peur expira à la dernière strophe.

Jean-sans-Peur n'était pas sans reproches; mais, en frappant ceux qui sur la terre ne laissaient pas de place pour les pauvres, il croyait venger les pauvres et accomplir une mission divine. La foi le sauvait, si la foi sauve dans le sang.

XIV

LE DERNIER VOYAGE

Le soleil saluait, à son lever, l'église de Rouvray, quand le carrosse partit au galop du vieux château désolé. L'homme à la hallebarde conduisait les che-

vaux; deux lettrés du pays, un perruquier et un ménétrier, gardaient à vue Godefroy de Marginbault et Madeleine de Cormeilles, tout comme Barnave et Pétion dans la voiture de Louis XVI et de Marie-Antoinette au retour de Varennes.

On s'habitue à tout, même à la mort. On s'habitue bien à la vie, « aux injustices des hommes et aux injures du temps », comme disait Chamfort. A peine en route, Godefroy et Madeleine, résignés à toutes les angoisses, trouvèrent un sourire pour le soleil — un ami qui venait à eux. Comme ils avaient beaucoup de religion, ils se consolaient aux espérances de la vie éternelle. La mort ne pouvait pas leur apparaître plus terrible que la vie. Le proverbe persan n'a-t-il pas raison de dire que la mort est une bonne mère qui berce et endort ses enfants quand ils ont du mal?

— Là-haut, disait Madeleine en contemplant le bleu des cieux, nous irons attendre Clotilde.

— Qui sait, disait Godefroy avec une sombre joie, si déjà Clotilde ne nous attend pas? Si elle est revenue à elle dans les bras de ce bohémien, elle aura bientôt voulu mourir pour échapper à toute l'horreur de son délaissement.

Après avoir dit un adieu éternel au vieux château de Rouvray, dont il voyait encore les hautes cheminées au-dessus des arbres centenaires du parc, Godefroy vit bientôt, par une échappée du bois voisin,

se dessiner les tourelles en ruines du château de Marginbault. Cette apparition lui porta un coup violent. Toute sa jeunesse lui apparut et lui chanta l'hymne de ses tristesses. L'amour du toit natal, du coin de terre où l'on apprit sa vie par pressentiment, vint ressaisir son cœur déchiré. Ces vieux arbres qui gardaient la solitude comme une vaillante armée, ces chiens bruyants, ces fenêtres mélancoliques, cette cheminée hospitalière, toutes ces images visibles de sa vie passée, il ne devait plus les revoir. Encore, si on lui eût permis d'aller à l'église de Marginbault, où était enterrée sa mère! Mais le carrosse ne se détournait pas de son fatal chemin.

— Eh bien, dit-il en regardant Madeleine avec une expression de tendresse et de résignation, je suis tout consolé en vous voyant avec moi.

— Ah! merci! s'écria Madeleine sans pouvoir comprimer l'effusion de sa joie.

— Qu'ai-je dit? murmura Godefroy sans comprendre Madeleine; je suis cruel dans mon égoïsme. Ne devrais-je pas plutôt m'affliger de vous voir, — vous qui n'êtes coupable que de votre naissance et de votre beauté, — vous voir exposée aux mêmes destinées que moi?

— Je m'en réjouis, dit Madeleine. Songez que je suis seule au monde, qu'il ne me reste pas un ami...

— Madeleine, il vous reste un frère.

— Un frère...

Elle soupira et cacha sa rougeur subite.

— D'ailleurs, on vous condamne ici ; mais à Paris oserait-on vous condamner ?

— Oui, répondit Madeleine.

— Pour quel crime ?

— Parce que je suis votre sœur, puisque vous êtes mon frère... Godefroy, gardez-moi ce doux nom jusqu'à la mort...

Le perruquier et le ménétrier se regardaient d'un air d'intelligence.

— Je crois que nos prisonniers conspirent, dit le perruquier.

— Ah ! si j'avais mon violon, dit le ménétrier, comme je leur ferais danser la Carmagnole !

XV

DEVANT FOUQUIER-TINVILLE

Godefroy et Madeleine furent conduits à Saint-Lazare, où la Muse d'André Chénier errait la nuit comme une âme en peine.

Ils y furent inscrits sous le nom des enfants Marginbault frère et sœur, coupables au même titre du crime de défense à main armée d'un repaire d'aristocrates, c'est-à-dire du château de Rouvray.

On les sépara.

Il leur fut cependant permis de se rencontrer avec tous les prisonniers durant une heure. Ils parvenaient à se faire une solitude au milieu de la foule. Ils parlaient de Clotilde. Godefroy était tout au souvenir de la jeune fille ; il ne voyait pas que devant cet amour persistant Madeleine dépérissait. Si la mort eût tardé longtemps à venir, elle n'aurait plus trouvé la pauvre amoureuse.

Ils comparurent ensemble devant le tribunal révolutionnaire.

— Vous êtes accusés, dit Fouquier-Tinville en secouant ses manchettes du bout des ongles, pour montrer à ces aristocrates de la veille qu'il était un aristocrate du lendemain, — vous êtes accusés...

— C'est assez, interrompit fièrement Godefroy, nous sommes accusés parce que nous sommes coupables. Nous ne reconnaissons pas cet odieux tribunal : où est la guillotine ? Il n'y a plus que là que l'on respire un air pur.

— Les coupables, dit Fouquier-Tinville, ne se soumettent jamais au tribunal des hommes ; mais les juges s'élèvent au-dessus de ces bravades, et condamnent ou absolvent, selon leur conscience.

L'accusateur public partit de là pour arriver aux crimes de Godefroy. D'après la déposition écrite de Jean-sans-Peur, d'après la déposition du perruquier, du ménétrier et de l'homme à la hallebarde, il

n'eut pas de peine à convaincre les juges. Ce fut plus difficile pour Madeleine. Mais, si elle n'avait pas combattu de sa main, elle avait sans doute combattu de cœur. D'ailleurs, elle s'avouait coupable ; elle n'osait braver les juges par un assaut de fierté et de noblesse qui les irritât. Ils voulaient absoudre, elle voulait mourir; elle fut condamnée.

Quand la sentence fut prononcée, sa figure changea soudainement d'expression.

Tout à l'heure fière et presque impérieuse, elle devint tout à coup suppliante.

— Citoyens, j'ai une grâce à vous demander: faites que je meure en même temps que mon frère.

— Ce n'est pas mon affaire, dit le président, cela regarde les geôliers et les bourreaux. Cependant, dit-il avec quelque émotion, le frère et la sœur...

Il signa un ordre, qu'il remit à Madeleine avec rudesse, mais avec émotion.

Elle le remercia par un regard de touchante reconnaissance.

— Enfin ! dit-elle en s'élançant dans l'avenir, c'est demain le jour de mes rêves !

XVI

L'AMOUR ET LA MORT

. . . .

Mademoiselle Éléonore racontait toujours des histoires galantes dans la petite boutique de la rue Richelieu.

— Éléonore, lui dit un soir la maîtresse du lieu, vous n'avez pas de raison de rester si longtemps dans vos courses. Il y a trois heures que vous êtes sortie!

— Ah! madame, si vous saviez! j'en suis tout anéantie! dit Éléonore en se laissant tomber sur un fauteuil.

Toutes les modistes se levèrent et vinrent en cercle à Éléonore.

— Qu'y a-t-il donc?

— Il y a que j'ai suivi la charrette, parce qu'il y avait dedans une jeune fille que vous connaissez bien.

— Ah! mon Dieu!

Tout le monde pâlit et se regarda.

— Mesdemoiselles, est-ce que vous avez oublié mademoiselle Juliette?

La marchande de modes tomba évanouie.

Tout en lui faisant respirer du vinaigre, Éléonore, revenue à elle parce qu'on l'écoutait religieusement, continua ainsi :

— Oui, mademoiselle Juliette; mais il paraît qu'elle nous trompait et qu'elle s'était cachée ici sous un faux nom et sous de faux habits. C'était une ci-devant. Elle avait conspiré. Je l'ai reconnue tout de suite, quoiqu'elle fût bien changée. Quelle pâleur! Elle n'était pas seule. De temps en temps, elle appuyait son front sur le sein d'un jeune homme, un vrai marquis de l'ancien régime. La même beauté et la même pâleur. Ils descendirent ensemble, ils montèrent ensemble, la main dans la main, les yeux dans les yeux. Quel voyage! Vous croyez qu'ils étaient tristes? Mon Dieu, non. Ils ne riaient pas, mais on voyait sur leurs figures que la joie du ciel habitait leurs cœurs. Pour moi, j'étais toute chancelante. Ils avaient le pied plus ferme que moi.

Mademoiselle Éléonore soupira et se tut. Elle reprit avec plus d'émotion :

— Ils se sont embrassés sur l'échafaud : ils avaient les mains liées, mais ceux qui s'embrassent à bras ouverts ne le font pas avec tant de passion. Il a passé le premier, lui, comme s'il franchissait un seuil de porte. Elle l'a suivi avec la dignité d'une sainte.

Mademoiselle Éléonore fit le signe de la croix sans bien savoir ce qu'elle faisait.

— On m'a pris pour une folle, dit-elle après un silence, car j'ai crié de toutes mes forces: « *Attendez! attendez! attendez!* » Mais la guillotine affamée n'a pas d'oreilles.

— C'est horrible! dit une modiste, guillotiner une femme!

— Vous n'êtes pas au bout de leurs fureurs, reprit mademoiselle Éléonore. Comme je pleurais sans cacher mes larmes, un sans-culotte me secoua rudement et me dit qu'on allait marier ainsi tous les aristocrates. Pauvre Juliette! Ce n'est peut-être pas la tête de son amoureux qui est allée embrasser la sienne dans le panier, car j'en ai vu tomber dix autres!

DEUX SŒURS

DEUX AMOURS

I

De grands bois d'essences variées couvrent presque toute la montagne; à mi-côte à peu près, s'élèvent les quelques maisons qui forment le village, et au-dessous de belles nappes de prairies s'étagent, diversement verdoyantes, jusqu'à la petite rivière qui gazouille au fond de la vallée sous un rideau de peupliers et de saules. Rien n'est frais et charmant comme cette solitude oubliée; rien n'est doux comme une nuit d'été dans cette verdure et sous ces arbres enchanteurs.

C'est là que, par une belle soirée de printemps, un jeune homme, nonchalamment étendu sur la rive, écoutait, avec toutes les distractions de la rêverie, les bruits lointains du crépuscule.

Près de lui gisaient, épars, son carton, ses crayons et quelques esquisses de paysage. Il avait laissé venir la nuit en s'oubliant à rêver.

Raymond Darcy était un chercheur, un poète, surtout un peintre. Nature insouciante, il aimait l'art pour l'art, et les grands spectacles de la création pour lui-même, pour son émotion personnelle. Aussi lui arrivait-il bien souvent de se borner à admirer ce qu'il s'était promis de dessiner.

C'était, surtout et avant tout, le peintre des ébauches, des premiers coups de crayon, des œuvres inachevées. Il saisissait les grandes lignes d'un bel horizon; il essayait le profil d'un rocher pittoresque; il ébauchait les masses sombres d'un lointain boisé; puis tout à coup son rêve fuyait avec son regard, pénétrait plus avant, sondait les vagues profondeurs et s'égarait pour des heures. Sa pensée chevauchait par les nuages, le crayon s'échappait de ses doigts, le croquis s'envolait au vent. Le vent roulait une feuille de plus dans son tourbillon ; et le beau projet d'art s'allait perdre où s'en vont tous les projets humains, et l'espérance et le désir.

Ainsi venait de s'écouler la journée; Raymond n'avait garde de s'en vouloir pour sa paresse. Son carton restait vide, mais son âme s'emplissait de quiétude et de doux songes. Le vent chantait pour lui sa plus vague chanson ; les pâquerettes des prés,

les menthes du rivage, l'enivraient de leurs plus suaves soupirs. C'était bien mieux que d'avoir conservé sur une feuille inanimée un souvenir incomplet de la nature: la nature vivait toute en lui; il en emportait le meilleur parfum dans son cœur.

Tout à coup, au beau milieu de son rêve, il entendit, de l'autre côté de la rive, un gracieux murmure de rires, de chants et de voix, et il put bientôt distinguer, à travers la feuillée, deux adorables jeunes filles butinant çà et là les fleurs avec toutes sortes de folles joies et de ravissantes folies.

Il se leva, et les contempla longtemps, apparues tour à tour ou cachées sous le rideau des aunes. Puis, elles marchèrent, Raymond marcha aussi parallèlement de son côté; et, à force de leur trouver mille séductions naïves, mille grâces exquises, à coup sûr ignorées d'elles-mêmes, ses yeux finirent par en dire quelque chose à son cœur.

Notre poète errant s'avoua donc à l'instant qu'il eût donné tout au monde pour les embrasser toutes les deux de toutes ses lèvres. Il les suivait toujours. Enfin, elles arrivèrent à un gué qu'il fallait passer pour remonter au village. Mais à peine l'une d'elles, et la plus téméraire sans doute, eut-elle posé le pied sur la première pierre, que la pierre chavira, et les deux jolies promeneuses, tout en éclatant de rire, se trouvèrent de l'autre côté fort empêchées de

traverser le ruisseau. Raymond pensa que c'était le moment de se montrer, en disant avec un sans-façon tout à fait fraternel :

— Ma foi! mesdemoiselles, je voudrais bien vous aider.

— Tiens! le peintre, dit l'une à demi-voix.

Elles se regardèrent un moment, et la moins farouche ajouta :

— Mais, monsieur, je ne vois pas trop comment vous ferez.

Raymond s'approcha encore et leur tendit la main. Il fut adroit et heureux et parvint à les amener à bon port. Tous trois étaient jeunes et pleins de candeur : l'intimité était facile. Après quelques minutes, on causait comme de vieux amis.

— Vraiment, dit Raymond, depuis douze heures que je connais cette vallée, je suis ravi et trouve tout enchanteur. Le site est délicieux; la journée a été charmante ; la soirée vaut encore mieux que le reste ; et voilà que, pour surcroît de bonheur, je rencontre deux oiseaux bleus qui s'en reviennent au nid, et me permettent presque de les accompagner. Décidément, je bénirai ma chance.

— Ah! oui, de jolis oiseaux ! s'écria gaiment la plus jeune, des oiseaux à qui il faut tendre la main pour leur faire traverser un ruisseau de trois pas ! J'en suis fâchée pour vous, mais vos oiseaux sont assez mal trouvés.

— Aussi bien trouvés qu'heureusement rencontrés, reprit Raymond, et, si je les avais vus dans le jour, bon gré mal gré, je les aurais en ce moment tous deux dans mon paysage; car, certainement j'aurais dessiné au lieu de me rouler dans l'herbe, pour pouvoir emporter de ce ravissant petit pays son plus ravissant souvenir.

— C'est très joli, Amélie, ce que monsieur nous dit là.

— Vous paraissez toute disposée à rire de moi, mademoiselle; mais, en vérité, je suis si content de ma journée, de moi-même, de votre vallon, de vous, de tout au monde; je suis si content de vous avoir entendue chanter, de vous voir sourire, que je rirai plus que vous si vous voulez bien le permettre.

— Oui, monsieur; cela nous comblera de joie, et nous donnera sans doute de beaux rêves, dit la jeune fille avec une gravité fort gaie. Quant au contentement que vous avez de vous-même, vous n'êtes pas difficile. Vous n'avez rien fait de la journée, et depuis trois ou quatre heures que nous sommes au bord de la rivière, vous avez dormi tout le temps; si bien qu'à votre insu, le vent, qui est fort galant, ce me semble, et presque autant que vous, nous a fait cadeau d'un fort joli petit croquis que voilà, monsieur, mais que je garde, parce que je puis très bien accepter un cadeau du hasard.

— Caroline dit alors, celle qui semblait la plus

âgée et la moins étourdie, hâtons-nous, on nous attendra pour souper, nous serons grondées.

On approchait du village. Les jeunes filles entrèrent dans une belle avenue de marronniers, conduisant à une jolie maison blanche qu'un petit parc séparait des autres habitations.

Raymond, après les avoir saluées, resta quelques instants à les regarder s'enfoncer dans l'ombre et s'achemina ensuite vers la petite auberge où il était débarqué le matin même.

Arrivé dans sa chambre, il jeta sur la table son carton et ses papiers, il ouvrit la fenêtre et s'y a-sit les jambes en dehors, les yeux tournés vers la maison blanche où quelques lumières brillaient comme des étoiles dans les mouvants ombrages ; il se mit à fredonner une vieille et naïve chanson que j'ignore, mais où certainement il y avait de l'amour.

La nuit était sereine, la lune nageait dans une mer d'azur, quelques jolis nuages se fondaient aux caresses du vent; les brises attiédies passaient avec plainte et murmure dans la chevelure frissonnante des saules; et, tout au fond du vallon, dans l'ombre où se jouaient mille rayons tremblants, la voix mélancolique des eaux soupirait seule, comme une douce et amoureuse prière au milieu du silence infini.

II

Amélie et Caroline, les deux jeunes sœurs que nous connaissons déjà, habitaient sous l'aile maternelle la maison blanche, qu'on appelait un peu ambitieusement le château. Madame Armand, veuve depuis quelques années, était une excellente femme qui ne savait rien au delà du beau vallon où elle était née et des deux jolies filles qu'elle y voyait grandir comme deux lis adorés. Tout son amour était là, et c'était un amour prodigue d'heureuses espérances comme d'heureuses réalités.

Amélie avait dix-huit ans ; plus grave, plus réservée, et comme se repliant un peu en elle-même, on l'aurait pu croire moins aimante et douée d'une sensibilité moins vive que sa sœur. L'avenir seul devait dire si le flot contenu perd de son énergie, et si l'expansion doit uniquement faire préjuger des richesses de l'âme.

Caroline, moins âgée d'un an, avait toute la gaieté et toute la gentillesse de l'enfance. Mais avec son caractère tout en dehors, si on la trouvait au premier jour plus adorable, c'était peut-être un peu parce qu'elle ne gardait pas autant qu'Amélie dans son cœur le trésor mystérieux et caché qu'il faut ne donner qu'à son rêve ou réserver pour le ciel.

Quoi qu'il en soit, c'étaient deux beaux petits êtres bien faits pour être aimés. Si la gravité de la brune Amélie n'avait pas tout l'attrait piquant de sa sœur, plus folâtre et plus blonde, la douce mélancolie de ses grands yeux, d'un bleu foncé, semblait cacher des enivrements plus doux que les plus doux sourires. L'une offrait toutes sortes de joies exquises et séduisantes, toutes faites pour le premier désir, l'autre semblait une promesse indicible et profonde aux patientes adorations de l'espérance.

Il aurait fallu les pouvoir aimer toutes les deux.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que Raymond était en vieille amitié dans le château. C'était précisément à madame Armand que l'avaient adressé des amis communs, en lui désignant le vallon de*** comme l'Éden des paysagistes. Sa gaieté, sa cordiale franchise, une agréable figure et un joli talent suffisaient de reste à faire agréer un jeune homme vivement recommandé. Pour lui, dans le sein d'une famille où la beauté souriait au bonheur, il trouva tout d'abord mille charmes à la simplicité des mœurs de la montagne, fort embellie par la grâce et la distinction naturelles. On mit bientôt à contribution sa palette et ses pinceaux. Caroline, étant la plus hardie, fit, comme on s'en doute bien, la première demande. Voilà donc que Raymond commence un délicieux portrait, où il prodigue toutes les élégances de sa peinture, et où en peu de

de jours il parvient à une ressemblance frappante. Mais quand il en fut aux derniers accessoires, il n'eut plus garde de se hâter. L'aimable babil de Caroline l'enchantait, en surexcitant en lui son propre esprit, tout aussi jeune et aussi gai.

On peignait peu, on causait beaucoup, on riait plus encore, et personne ne pensait à se plaindre que le portrait ne s'achevât pas. Et puis c'étaient mille petites malices qu'on se faisait mutuellement.

Raymond sollicitait longtemps quelques minutes de repos; on remuait toujours. Raymond priait qu'on respectât l'harmonie de la coiffure qu'il devait reproduire ; et les cheveux se brouillaient, se dénouaient, ou jouaient en mille caprices sous une main impatiente et mutine.

Plus tard Raymond prenait sa revanche :

— Mademoiselle Caroline veut-elle enfin me faire le plaisir de poser un instant ?

— Mon Dieu ! vous grondez toujours quand maman n'est pas là. Eh bien ! voyons, me voici ; je ne bouge plus.

— Allons ! posez comme il faut, je vous en prie ; je ne finirai jamais cet épouvantable portrait. Mais, tournez donc la tête vers moi.

— Voilà.

— Encore.

— Est-ce ça ?

— Si vous ne voulez pas poser d'aujourd'hui, il faut le dire. Encore un peu, encore!

Et Caroline se torturait le cou de très bonne foi, jusqu'à ce qu'elle s'aperçût que Raymond ne peignait pas et la regardait s'impatienter en riant derrière sa toile. Alors elle se levait, et, dans sa terrible colère, elle jetait sur le parquet la palette et les pinceaux, et s'enfuyait en ricanant dans le jardin. Raymond courait après elle, ravageait un carré du parterre et l'inondait de fleurs; puis il lui fustigeait les mains avec une branche de myrte ou de lilas. Caroline, tout épuisée de sa course, revenait alors s'asseoir aux pieds de sa mère sous la tenture de la terrasse, et Raymond commençait à harceler la grave Amélie, qui travaillait au milieu des lauriers-roses et des magnoliers aux calices d'or. Il déroulait le peloton de laine dont elle se servait pour le fond de sa tapisserie, ou bien il se mettait lui-même à broder, brodait tout de travers, et en une heure on ne réparait pas les sottises qu'il faisait en quelques minutes. Du reste, tout le monde trouvait cela charmant : Raymond était un enfant avec deux enfants, et madame Armand semblait être l'excellente mère de tous les trois.

Raymond depuis longtemps n'avait plus de famille; la famille lui paraissait ici, comme on peut le croire, une adorable joie. Les portraits à faire, et cinq ou six paysages à achever, lui servaient de fa-

ciles prétextes : il oubliait donc toujours de parler de partir.

III

Il y avait, dans les environs du château, un voisin qui venait assidûment y faire sa cour : M. Justinien de Bauwr, jeune gentillâtre du pays, en était sans doute le plus élégant cavalier, parce qu'il était à peu près le seul. Comme compagnon d'enfance, comme ami de famille, il s'était depuis longtemps habitué à voir dans ses jolies voisines son bien, sa propriété, sa proie future. Une sorte d'insouciance pour les trésors qui jusqu'alors n'avaient pas semblé disputés le maintenait dans l'incertitude où Raymond demeurait étourdiment lui-même, afin de n'avoir pas à aborder la pénible décision d'une préférence entre les deux sœurs. Elles étaient, quoique diversement, toutes les deux si désirables ! au défaut de l'une on eût toujours été si heureux de s'attacherl 'autre ! A quoi bon se torturer l'esprit et peut-être le cœur pour se déposséder d'une de ces deux attrayantes espérances ? Justinien avait donc fait comme Raymond, il réservait son choix.

Mais la présence d'un redoutable rival dut bientôt jeter de vagues inquiétudes au milieu des joies

paisibles de son règne. Il commença d'abord par se demander laquelle il préférait : la question lui parut indécise. — Voyons donc alors, se dit-il, celle qui semblera la plus émue de mes assiduités. Rien ne parut encore très explicite pour résoudre cette seconde question. Justinien s'avoua même, bien à contre-cœur, que Raymond empiétait beaucoup trop simultanément dans ses droits, et que les deux sœurs se préoccupaient beaucoup trop également du barbouilleur de portraits. Il fit alors une foule de réflexions fort sensées sur la légèreté des femmes en général et de ses voisines en particulier. Aimez donc depuis votre enfance deux petits êtres aussi volages ! aimez-les au point de ne savoir laquelle vous aimez le plus ! Vienne alors un nouveau galant, votre tort sera précisément votre longue constance ; tout le mérite de votre concurrent est d'être venu tard ! Oh ! les femmes ! les femmes ! La nouveauté, le changement ! *varium et mutabile tempus!* Les temps sont changeants ! rien n'est plus respecté ; les droits acquis ne sont plus rien : quel siècle ! quelles mœurs ! Enfin, puisque tout change, espérons ! cela changera peut-être. Peut-être on songera encore au vieil ami qu'on oublie pour le nouveau venu ! Qui dit que je n'aurai pas plus tard ma petite vengeance? qu'on n'en viendra pas aussi à avoir pour moi tous ces gracieux petits soins qu'on lui prodigue aujourd'hui? il n'est pas beau, après

tout, ce garçon-là ! *varium et mutabile tempus.* Laissons faire le temps.

Le temps allait toujours, et cela ne changeait pas. Mais, avec le temps, Justinien descendit un échelon de l'échelle de la vanité. — Eh bien ! pensa-t-il, après tout, elles sont toutes les deux ravissantes ; le plus grand malheur qui peut m'arriver, c'est de le laisser choisir ; il ne les épousera pardieu pas toutes les deux ! Voyons celle qu'il préfère et adressons-nous à l'autre : l'amour-propre n'a rien à voir dans cette affaire, puisque je ne savais pas moi-même laquelle je préférais. Son choix m'éclairera peut-être : il est même fort probable que celle qui l'aura séduit m'irait beaucoup moins que l'autre.

Et Justinien, qui était, comme on voit, quelque peu philosophe, se mit en observation permanente pour découvrir les prédilections de son ami, son ennemi, comme il l'appelait à part soi. Mais c'était une atroce fatalité : Raymond n'avait pas de prédilection ; il leur disait à toutes deux qu'elles étaient ses petits anges, et elles le laissaient dire, et elles en paraissaient enchantées. Justinien devint morose : il se dit qu'il était bien absurde de rester là comme pour faire galerie au double triomphe de son double rival. Il parla beaucoup d'une furieuse passion qui lui venait pour la chasse ; il resta considérablement chez lui, et ne reparut plus que très rarement au château. Il espérait que, malgré tout, son absence

serait remarquée, madame Armand fut peut-être la seule à s'en apercevoir, je crois même que cela n'arriva qu'une fois. Justinien lui portait assez habituellement son pliant au jardin; un jour qu'elle avait oublié de le prendre elle-même, elle se dit : — Tiens! mais ce brave Justinien nous néglige; il doit chasser beaucoup; c'est étonnant qu'il ne nous envoie pas de gibier : il n'est peut-être pas très adroit; nous l'en plaisanterons. C'était mortifiant, comme on voit.

Chaque dimanche on allait, dans la soirée, voir danser les villageois à qui l'on prêtait généreuse ment les ombrages du parc. Le bal s'ouvrait sous les arceaux d'une magnifique charmille; madame Armand causait avec les mères; Caroline et sa sœur encourageaient des yeux les robustes danseuses. Dès le premier jour qu'il accompagna ces dames au bal champêtre, Raymond se promit bien d'innover avant peu. Il ne lui fallut pas longtemps, en effet, pour entraîner gaiement dans la joie des quadrilles la fille du maire, la nièce du curé, la jeune femme du percepteur, enfin toutes les notabilités du village, qui jusqu'alors avaient réservé leur dignité en se bornant à regarder danser. Quand il fut arrivé là, vint un beau dimanche où il fut plus gai et plus enfant que jamais, et où il triompha complètement des résistances que lui avaient longtemps opposées les deux sœurs. Il est facile de présumer que dès

ce moment le bal champêtre lui parut la plus ravissante des fêtes. Justinien se lassait déjà depuis longtemps de bouder ses voisines; il ne voulait cependant pas perdre l'effet de son absence, et il s'était bien promis de ne pas retourner au château sans qu'au moins on lui eût reproché son oubli et demandé de revenir.

Les huit jours qui s'étaient écoulés depuis le dernier dimanche lui avaient semblé bien longs ; il crut donc trouver un honnête expédient en allant à la danse; il restait libre de se montrer plus ou moins empressé, selon les circontances du moment.

Quand il arriva, le premier quadrille se mettait en place : Amélie se levait avec le fils du maire, qui venait de l'engager ; Justinien chercha des yeux Caroline, et s'élança vers elle en sacrifiant tous ses projets de froideur, pour enlever à Raymond l'avantage d'ouvrir le bal avec l'une des deux sœurs.

Mais comme il se penchait déjà vers madame Armand pour la saluer, Raymond, qui semblait ne pas l'avoir encore aperçu, se retourna en lui disant: — Bonjour, — s'avança vers Caroline, la prit par la taille et la fit d'un seul bond sauter joyeusement à la danse. Justinien gronda tout bas quelque chose de terriblement énergique; alors il se moucha, s'assit sur un banc de mousse et se dit à lui-même: — Je crois bien que je suis furieux. Quand la danse s'acheva il ruminait encore sa colère. Les premiers

sons de la cornemuse qui recommençait le rappel le tirèrent seuls de sa préoccupation, Amélie n'était pas loin de lui; il se leva pour aller l'inviter. — Raymond arrivait en courant, il entraîna au passage le mouchoir de madame Armand, qui tomba dans les jambes de Justinien; Justinien se baissa pour ramasser et rendre le mouchoir; et Raymond entraîna Amélie, en criant au fils du maire et à Caroline de leur faire vis-à-vis. Pour cette fois, Justinien articula si bien sa colère, que madame Armand l'entendit et tourna vers lui les yeux les plus stupéfaits du monde. Le pauvre diable alla se cacher sous les arbres en se mordant la langue; quand il revint, il avait pris son courage à deux mains: il n'adressa pas un seul regard aux deux sœurs, et dansa comme un forcené avec la fille, avec la femme, avec la sœur du maire, avec tout le monde, excepté avec ses voisines: il enrageait, mais il ne manqua pas une contredanse. De son côté, Raymond s'en donnait à cœur joie, il dansa, rit et chanta en faisant mille folies. Caroline riait aux larmes; Amélie elle-même garda toute la soirée sur ses lèvres un long et avenant sourire.

Il est d'usage à la danse qu'au dernier quadrille, avant de se quitter, on embrasse sa danseuse en l'enlevant par la taille. On juge donc un peu des préférences de chacun par le choix qui se fait pour cette contredanse. Raymond, qui venait de danser

avec Caroline, dansa cette fois avec Amélie.

Justinien s'apaisa alors, et sans oser, toutefois, aller inviter Caroline, il se dit : — Après tout, voilà qui vaut mieux; c'est Amélie qu'il aime ; je n'aurais jamais eu de bien grandes sympathies pour cette mélancolie ambulante. Caroline est plus jolie ; allons, c'est décidé, j'aimerai Caroline. J'étais fou de me désespérer. Il ne peut toujours pas les épouser toutes les deux, et si ce charmant monsieur a des goûts de sultan, nous sommes en France, où la polygamie est quelque peu défendue.

La contredanse s'achevait ; au moment de s'embrasser, Raymond saisit Amélie par la taille, et voulut lui effleurer le front ; elle se défendit en rejetant la tête en arrière, si bien qu'involontairement leurs lèvres se rencontrèrent, et dans leur trouble et leur émotion, ce caprice innocent du hasard devint un long et frémissant baiser. Amélie s'échappa des bras de son danseur, et s'enfonça toute tremblante et confuse dans l'ombre des charmilles.

Justinien reconduisit Caroline en lui donnant le bras. Raymond accompagnait madame Armand ; Amélie suivit lentement par derrière. De subites rougeurs lui montaient au front, et des larmes lui venaient aux yeux. — Puis, après qu'on se fut dit adieu, quand elle voulut prier avant de se coucher, elle tremblait comme la feuille et se sentait défaillir.

Elle s'avança vers la fenêtre, et là elle rêva bien longtemps, en noyant son regard, sa pensée et son rêve dans l'ombre odorante de la nuit. Quand elle ferma sa croisée, la nuit était bien avancée; le rossignol avait cessé de chanter, et déjà quelques lames d'or déchiraient les brumes de l'Orient.

IV

Il y avait au fond du parc un sentier perdu pour ainsi dire dans les lilas, les églantiers, les aubépines et les cytises où la moindre bouffée de vent secouait des neiges de fleurs. Cette promenade solitaire conduisait à un bois mélangé d'arbres verts, où les melèzes, les cèdres et les cyprès confondaient leurs feuillages. Mille petites retraites, mille cabinets de verdure avec des taillis de chèvrefeuilles et de jasminoïde, cachaient dans les fourrés des bancs de mousse ou de gazon qu'envahissait le lierre. Aux heures les plus brûlantes du jour, c'étaient là des enivrements sans fin de parfum, de fraîcheur et d'ombre.

Amélie affectionnait par-dessus tout ce silence et ce mystère. Elle y venait chaque jour, elle n'en sortait qu'à regret; Raymond la rencontrait souvent dans cette solitude, un livre à la main, douce, pen-

sive et mélancoliquement belle. C'est là qu'ils avaient eu quelquefois de ces entretiens d'intimité rêveuse, tels que la nature en fait naître entre deux enfants simples et purs comme elle. Dangereux bonheur où le cœur prend trop de part pour ne pas se risquer! Amélie était ainsi prédisposée d'avance; elle crut à ce fatal baiser qui avait refoulé tout son sang vers son cœur. Elle se troubla sans cesse; elle sentit en elle des confusions étranges; elle était distraite, et souvent l'envie lui venait de pleurer. Elle ne rêvait que le sentier caché; là seulement elle se sentait à l'aise, elle y faisait tant de songes; et au milieu de son trouble et de son anxiété, elle trouvait par instant une ivresse profonde, inconnue, ineffable: c'était quelque chose de divin qui l'effrayait, quelque chose de triste et de douloureux qu'elle chérissait. Rien ne lui avait dit que c'était là de l'amour.

Un matin, que le jour était doux, que le ciel était pur, Caroline et Raymond jouaient dans le parc, en faisant toute sortes de rieuses causeries.

Les dernières cerises rougissaient dans les feuillages déjà jaunissants; Raymond atteignait d'un bond les cimes élevées, et Caroline dépouillait en un instant la branche ainsi soumise. Il arriva tout à coup qu'au moment où Raymond donnait une secousse imprévue à une branche qu'il n'avait pu saisir, un nid de pinsons vint tomber aux pieds de Caroline, et Raymond de courir, chacun pour-

suivant son fugitif. Les fugitifs s'enfoncèrent bientôt dans les fourrés, et le couple joyeux les suivit jusqu'au sentier ombreux qu'on nommait le sentier des Cytises.

Là Raymond put enfin mettre la main sur un des pauvres oiseaux effarouchés, qui tombait sans force dans une grappe odorante de fleurs.

Caroline, joyeuse comme un enfant, sauta en suppliant au cou de Raymond, qui élevait au-dessus de sa tête le captif à peine emplumé.

— Je veux! je veux! je veux! s'écria-t-elle avec une gentillesse qui ne peut se décrire; donnez-moi, donnez-moi!... Mon petit Raymond, vous êtes gentil tout plein; et elle saisissait le pauvre oisillon qu'elle réchauffait de baisers. Raymond ne résista pas à toute cette grâce; il la tenait par la taille, frémissante et comme suspendue à son bras; il pencha sa lèvre sur le front de la jolie enfant et il lui dit à demi-voix:

— Caroline! ô mon petit démon, tu es adorable et... je t'aime!

A ce mot et à ce contact, d'enfant qu'elle était, Caroline aussi devint femme. Elle ouvrit la main, l'oiseau s'échappa sans qu'on y prît garde; et les deux jeunes gens confondirent leurs regards enivrés de sourires.

Hélas! ce second baiser et ce premier aveu venaient de retentir comme un arrêt de mort dans le

cœur d'Amélie. La douce jeune fille était là, à deux pas, assise sous les touffes sombres d'un sophora pleureur; sa tête tomba contre la pierre moussue, où elle se heurta cruellement; les sueurs froides de l'agonie passèrent sur son front, et elle crut mourir. Or, tandis que Raymond et Caroline, amoureusement joyeux, revenaient à la maison avec mille confuses espérances, la pauvre Amélie, se soutenant à peine, s'acheminait à travers les plus obscurs ombrages en essayant en vain de dévorer ses larmes et en se disant que sa vie venait d'être en un instant déshéritée pour jamais.

Raymond était loin de supposer en rien la réalité; tout contribua à l'entraîner au caprice de ces hasards terribles que la volonté seule domine et corrige quand elle sait sa force. A dater de ce jour, Amélie sembla le fuir. Elle se fuyait elle-même. Son portrait venait d'être commencé; sous différents prétextes elle éluda toujours de continuer à poser. Elle témoigna à Raymond une froideur de plus en plus sensible; tandis qu'au contraire Caroline disposait de l'avenir comme si le passé lui constituait un droit acquis.

L'erreur alors devint inévitable; Raymond, se fiant aveuglément aux mensonges de l'apparence, crut à l'infaillibilité des sympathies extérieures. En peu de jours Caroline et lui se regardèrent, sur la simple foi de leur jeunesse, de leur gaieté, de leur

folâtre camaraderie, comme deux fiancés, comme deux époux. Madame Armand, n'ayant accepté l'intimité de Raymond qu'après avoir, on le pense bien, admis la convenance d'une union qui lui souriait pour l'une comme pour l'autre de ses enfants, n'avait aucune objection à opposer. Mais Amélie, en grandissant son courage au niveau de sa douleur, usait les forces de sa frêle organisation et buvait résolûment le poison amer dont elle seule pouvait prévoir les ravages; elle se résigna, elle fut magnifiquement bonne et dévouée. De plus habiles et de mieux prévenus que ceux au milieu de qui elle vivait n'eussent pas deviné ses larmes et compris ses tortures. Elle crut que le bonheur de sa sœur devait avoir pour fatale compensation son éternelle misère; un seul mot l'eût pu faire heureuse qu'elle serait restée victime, tant le renoncement a de séduction pour de certaines âmes.

A mesure que le mariage de Caroline et de Raymond s'avoua plus haut et sembla plus prochain, Justinien redevint assidu au château. Il trouva à Caroline mille torts de légèreté, mille défauts de coquetterie dont il ne s'était point encore aperçu, tandis que la tristesse et la pâleur d'Amélie lui semblaient s'enrichir constamment de charmes ignorés ou nouveaux. Malheureusement Amélie se montrait peu sensible à ses amoureuses avances, et le pauvre Justinien dut se résigner à envisager l'idée

du prochain mariage, sans y associer l'espoir d'un bonheur plus directement personnel.

L'époque fixée arriva : Amélie, toute pâle et fiévreuse, déguisait cependant sa tristesse sous les joies menteuses d'un sourire douloureux à son cœur. Justinien, qui s'épanouissait dans le pressentiment des triomphes assurés à son élégance, fut d'abord tout glacé par la réserve peu encourageante de celle à qui il voulait plaire. Madame Armand était heureuse du bonheur qu'elle pensait assurer; Caroline croyait étourdiment à toutes les promesses dorées dont l'avenir berce les jeunes filles ; pour Raymond, quelle que fût l'imprévoyance toute juvénile de sa pensée, il ne pouvait se défendre de quelques vagues inquiétudes qui traversaient son ciel bleu comme d'insaisissables nuages. Quand ils rentrèrent au château après la bénédiction nuptiale, madame Armand se jeta dans les bras de Raymond, puis prenant Caroline par la main, de sa voix de mère attendrie, elle dit au nouvel époux : « — Voyons, soyez heureux ! embrassez votre femme. » Raymond embrassa Caroline, et chercha Amélie des yeux; leurs regards se rencontrèrent; la jeune fille devint plus blanche que sa robe de vierge. Madame Armand la mena à son tour vers Raymond; mais celui-ci fut obligé de la soutenir en lui prenant les mains pour effleurer son front. Les mains étaient glacées; le front était brûlant; une goutte de sueur

froide et une larme de feu tombèrent sur la main du jeune marié. Et lui alors se rappela leur premier baiser.

Le souper fut cependant assez gai. Amélie s'était raffermie dans son courage et semblait prendre joie aux facéties de Justinien; Justinien se retrouvait heureux en se disant que ses vieilles prévisions ne l'avaient pas trompé, et qu'il y aurait bien au moins une des deux sœurs pour lui. Raymond seul était rêveur. — Le bonheur est pensif, disait la bonne madame Armand. Et Caroline s'amusait à taquiner son mari. Hélas! les deux enfants avaient bien pu s'entendre pour rire et folâtrer; mais Raymond n'était déjà plus un enfant.

Après le souper, tandis que madame Armand emmenait Caroline, Raymond s'avança un instant sur la terrasse; l'air lui semblait bienfaisant et doux.

Comme il allait rentrer, une forme blanche passa près de lui dans l'ombre; il reconnut Amélie, qui alla tomber plutôt que s'asseoir sur un banc de gazon, il s'approcha involontairement. La pauvre fille fit quelques efforts convulsifs pour dégrafer sa robe, et roula tout à coup inanimée par terre: elle semblait étouffer; deux ruisseaux de larmes brûlaient encore sa joue. Raymond la saisit alors, l'emporta dans le salon, la coucha sur un divan, brisa violemment sa ceinture, et secoua sur son front un

bouquet de fleurs fraîchement arrosées, et s'enfuit, éperdu, dans la chambre nuptiale, où il eut une peine indicible à déguiser son trouble et son anxiété.

Quelques jours après, comme Justinien, trompé par la douloureuse comédie de la pauvre martyre, se hasardait à demander à madame Armand si, pour lui, il n'y aurait pas aussi une fête prochaine, Amélie déclara tout à coup, avec une énergie de volonté dont elle avait usé rarement, mais qu'on lui connaissait, qu'elle ne se marierait jamais, et qu'elle partirait le lendemain pour le couvent du Sacré-Cœur de Clermont.

V

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Caroline et le départ de sa sœur ; Raymond n'avait pu cependant effacer de sa pensée un souvenir triste comme un regret. L'absence d'Amélie lui semblait un grand vide ; et ce qu'il avait vu, ce qu'il ne voulait pas s'expliquer, mais ce qu'il pressentait malgré lui, n'était pas de nature à faire reverdir dans son âme ces joyeuses fleurs de jeunesse qu'un vent imprévu avait si rapidement ravagées. Caroline n'avait pu se dissimuler longtemps que son mari n'était plus le même : le charme de leur sym-

pathique gaieté était rompu pour jamais. Elle s'en affecta vivement tout d'abord ; mais il y avait dans son caractère quelque chose de si léger, la joie et le sourire allaient si bien à sa jeunesse étourdie, qu'après s'être crue quelque temps bien à plaindre, elle s'habitua à de petits airs de mélancolie gracieuse, et n'y songea plus guère. Justinien, qui s'était aussi lassé de s'assombrir en vain le regard et l'âme, modifia alors traîtreusement la nature, la direction et la portée de ses espérances. Caroline s'ennuyait d'être triste ; elle se résigna presque aux assiduités recrudescentes du voisin. Du reste, il n'y avait pas de querelle à faire à un homme aussi doux, aussi adorablement patient et bon que le jeune mari : comment reprocher à quelqu'un le tort qu'il a de ne pas être heureux?

— Mais, disait Justinien en regardant tendrement Caroline, que lui manque-t-il donc ? Que regrette-t-il ? A moins qu'il ne se soit trompé, et ne vous ait épousée par distraction ? — Et Caroline rêvait, et Justinien lui prenait la main.

Madame Armand ne voyait en tout cela que des enfantillages. Elle eut bientôt ailleurs de graves sujets d'inquiétude. Les nouvelles qu'elle recevait de la santé d'Amélie n'étaient pas pleinement satisfaisantes ; son cœur de mère s'effrayait ; et elle allait partir elle-même, lorsqu'elle reçut une lettre dans laquelle on lui apprenait que la jeune recluse

semblait de plus en plus souffrante. Les médecins exigeaient qu'elle rentrât immédiatement dans sa famille pour aller respirer l'air natal ; elle partait le matin même et devait arriver en vingt-quatre heures. Cette nouvelle saisit diversement tout le monde. Raymond ne dormit pas ; et, le lendemain, les heures lui paraissaient éternelles. Quand la journée s'avança il sortit, il s'enfonça bientôt dans le sentier des Cytises. Pourquoi? Il ne le savait pas lui-même ; mais plus il allait, plus sa mélancolie devenait poignante et douloureuse Il marcha ainsi longtemps, n'osant arrêter sa pensée à l'idée de ce retour si subitement annoncé. Parfois il craignait de découvrir au fond de sa rêverie une joie sombre et une ivresse amère; son cœur se serrait à chaque pas, et à chaque pas il sentait redoubler sa fiévreuse agitation. Il y a en nous des parts secrètes qu'on se voile à soi-même, et dont, avec une sorte d'intime pudeur, on voudrait respecter le mystère. Ce sentiment est certainement d'une nature choisie; mais il est quelquefois aussi le danger des âmes faibles et indécises. Celles-ci se trouvent inopinément dominées par un désir, une passion, un pouvoir quelconque, qui les surprend et les écrase de tout le poids de l'imprévu. Raymond éludait la question dont tout en lui sollicitait la réponse; et c'est ainsi qu'il arriva jusqu'au bois des melèzes, sans s'être dit à lui-même ce qu'il ferait et ce qu'il devait faire.

Il allait s'enfoncer dans le fourré lorsqu'il entendit le bruit d'une voiture. Il courut tout haletant vers la clairière d'où l'on découvrait le chemin; et, comme il entrait dans le sentier, il se trouva face à face avec Amélie qui descendait de la calèche. Elle n'avait pu résister au désir de revoir tout de suite les lilas et les églantiers, qui déjà n'avaient plus de fleurs, mais qui devaient garder encore tout le parfum des souvenirs. Raymond courut à elle avec une palpitation de cœur; puis il s'arrêta tout à coup, comme pris d'une timidité d'enfant. Amélie s'aidait du bras d'une compagne vêtue comme elle du costume des religieuses. Ses traits avaient subi une grande altération; elle semblait bien affaiblie ; mais la surprise et l'émotion répandaient sur son front leur éclat fugitif ; ses yeux brillaient d'une animation passagère, et elle s'efforçait de sourire. Raymond parvint pourtant à dominer son trouble ; il lui tendit la main et lui offrit son bras. Amélie s'y laissa tomber plutôt qu'elle ne s'y appuya, et, comme le jeune peintre penchait vers elle son regard surpris, il vit avec une horrible inquiétude une pâleur de marbre envahir tout à coup ce front naguère encore doucement rougissant. Alors il se troubla de nouveau, et ne sut adresser à Amélie que quelques paroles insignifiantes ou maladroitement affectueuses. Tous deux se sentirent mal à l'aise, et la gêne réciproque

allant toujours croissant, ils cheminèrent dans un triste silence à peine interrompu.

O doux sentier des Cytises ! n'aviez-vous donc plus d'écho du passé ? O nature ! que faites-vous des joies perdues ?

Ils arrivèrent de la sorte à la maison ; et Amélie, épuisée de l'effort qu'elle avait fait en marchant, tomba sans force sur un sofa. Caroline, qui avait attendu longtemps sur le perron d'où elle dominait la route, rentra bientôt, et sut mauvais gré à son mari d'avoir mieux qu'elle deviné sa sœur, comme à sa sœur d'être revenue avec son mari. Son accueil fut bon, autant qu'il lui était possible; mais elle ne sut pas dissimuler un peu d'aigreur, quand elle leur demanda où et comment ils s'étaient rencontrés. Madame Armand arriva en cet instant, et Amélie fut heureuse de pouvoir verser, en leur trouvant une interprétation naturelle, les larmes qui déjà lui gonflaient le cœur. Le soir venu, elle revit sa petite chambre avec une émotion profonde. Comme elle avait vieilli depuis qu'elle l'avait quittée ! Quand elle fut seule, elle s'approcha de la fenêtre toute festonnée de pampres et de fèves grimpantes ; elle ouvrit la croisée, et regarda longtemps ce jardin toujours gai où elle aussi avait été autrefois si joyeuse. Toute son enfance lui repassa devant les yeux, avec les fleurs préférées, les fruits dérobés, les papillons poursuivis, toute l'en-

fance avec toutes ses gracieuses folies; puis elle arriva à la dernière année, à cette dernière année qui l'avait faite jeune fille d'enfant qu'elle était, et qui lui avait appris la douleur.

Alors, songeant à tout ce qu'il y avait d'irrévocable dans ce qui faisait son amertume et son deuil, elle tomba à genoux, elle pleura, elle demanda pardon à Dieu; et comme elle sentait redoubler toutes les angoisses de son pauvre cœur au sein de ces lieux remplis de son amour, elle s'écria en sanglotant : — O mon Dieu! mon Dieu! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir en paix là-bas? Que suis-je venue faire ici? Pourquoi donc suis-je revenue? Elle pleura longtemps; enfin, elle s'assoupit dans sa fatigue et ses larmes.

VI

L'automne s'approchait avec tout le cortège de ses mélancolies, pâles fantômes que le vent pousse en son tourbillon, ou que la nue roule au fond du ciel dans un flottant linceul. Une vague tristesse s'était emparée de la famille entière; plus de joie, plus de gaieté, plus de charmantes folies. Chacun gardait sa peine; et personne n'osait soulager son âme en en versant le trop-plein douloureux

dans une confidence. C'était un mutuel silence, presque une défiance réciproque : c'était une réserve qui allait jusqu'à la gêne; tout le monde souffrait, Amélie se mourait.

Elle ne se dissimulait rien de ce que sa situation avait d'épouvantable; elle buvait toute l'amertume du calice. Après quelques jours, elle avait dû s'apercevoir des préventions instinctives de sa sœur : alors elle fit un effort continuel pour éviter de plus en plus de se trouver avec Raymond; mais cette affectation même trahissait son secret : elle le sentait, elle pleurait des nuits entières, et elle s'écriait de nouveau : — Mon Dieu ! mon Dieu ! que ne m'a-t-on laissée mourir en paix là-bas? Pourquoi suis-je revenue?

Caroline, au milieu de ses pressentiments incomplets, trouvait bien parfois une grande compassion et une affectueuse pitié; mais elle n'avait pas une générosité de tous les instants, et quelques mots amers blessaient sa pauvre sœur comme des coups de poignard ou irritaient Raymond jusqu'à le désespérer. Madame Armand ne savait que pleurer et déguiser ses larmes.

On ne dormait plus guère au château ; chaque nouvelle aurore mettait en présence des fronts plus fatigués et plus tristes, et chacun cherchait curieusement dans le regard de l'autre sa pensée, sa veille et sa douleur. Plus tard, tout le monde finit

par se comprendre sans parler, et rien n'était affreux comme cette révélation involontaire et tacite qui mettait à nu et en présence, pour en faire une commune misère, les souffrances de tous.

Oh! comme alors Raymond maudit sa coupable faiblesse! Toutes les tortures dont il était le témoin venaient de lui, patient à la fois et bourreau; de lui, qui, pour n'avoir pas su vouloir, avait entraîné dans la fatalité de son imprévoyance tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il eût voulu faire heureux!

Un jour vint où la pâleur d'Amélie effraya tous les yeux, comme un sinistre avertissement de la mort. Ses joues étaient horriblement creusées; ses yeux, cernés d'une teinte bleuâtre et bistrée, semblaient voiler douloureusement des ardeurs fatales et mystérieuses; sa bouche, où le sourire avait été jadis plus doux encore que rare, se contractait et se crispait sur ses dents qui claquaient dans la fièvre. Le feu caché de la langueur circulait activement dans ses veines.

Elle éprouvait un besoin nerveux d'agitation et d'exercice; puis, à la moindre impression morale, pour un mot, pour un regard de sa sœur, pour avoir rencontré ou craint de rencontrer Raymond, au détour d'une allée, sur le seuil d'une porte, tout son sang refluait au cœur; elle était forcée de s'arrêter, elle croisait les bras sur son sein; et, à chaque instant, il lui semblait, tant les palpitations avaient

de violence, qu'elle allait sentir éclater quelque chose au fond de sa poitrine. Les inquiétudes augmentaient; on n'osait pourtant pas lui proposer de veiller à son chevet, et son désir inquiet de solitude rendait plus difficile encore l'œuvre des soins de tous les jours. Un soir Raymond découvrit dans ses yeux des signes inquiétants ; il craignit le délire, mais il se garda de parler de ses craintes, de peur que la nuit n'eût pour lui que des confidences involontaires. Il se promit bien d'ailleurs de veiller lui-même jusqu'au jour.

Quand tout fut calme au château, et que peu à peu toutes les lumières se furent éteintes, il sortit sans bruit; il s'avança dans le jardin et s'arrêta sous les fenêtres d'Amélie. En s'aidant d'un peuplier qui grandissait à côté, il lui fut facile d'atteindre à la balustrade; là il s'assit en dehors sur l'entablement de la croisée. Une lampe veillait dans la petite chambre. Amélie était assise plutôt que couchée sur son lit; elle ne dormait pas, elle avait les bras hors du lit; elle se tordait convulsivement les mains dans la fièvre. Son regard était fixe et ardent; pâle, ses longs cheveux noirs déroulés sur son épaule, elle était belle de toute la beauté de la douleur.

Raymond sentit son cœur se fendre, il pleura, et je ne sais quel amour, ignoré de lui-même, mais désespéré comme la mort, amour inconnu, dévorant et sombre, emplit confusément son sein tout gonflé

de sanglots. Amélie se leva bientôt; elle fit lentement quelques pas, et revint s'agenouiller sur le lit. Tous ses mouvements étaient saccadés ou convulsifs; Raymond ne pouvait s'y tromper: c'était le délire. Il allait briser un carreau pour pénétrer dans la chambre, lorsque Amélie, tournant lentement la tête, comme par une intuition de la fièvre, sembla le voir au milieu des ténèbres où il s'était caché, et murmura d'une voix harmonieusement plaintive: — Raymond! Raymond! je t'aime! — Alors elle s'affaissa sur son lit, le calme lui revint, elle sembla dormir; Raymond passa toute la nuit à veiller son sommeil. Le lendemain, Amélie n'était qu'un peu plus faible; mais elle n'avait pas de souvenirs. Ce fut ainsi pendant plusieurs jours. Raymond revenait chaque soir à la fenêtre. A minuit, la pauvre mourante lui jetait son douloureux aveu: — Raymond! Raymond! je t'aime! — et lui ne s'endormait que vers le matin d'un sommeil épuisé, quand il la voyait en repos. Une fois, à l'heure où elle avait coutume de se lever, Amélie marcha jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Raymond se trouva face à face avec elle. Elle ne sembla pas le regarder, mais elle lui tendit la main et lui dit de cette voix qu'il connaissait déjà: — Raymond! Raymond! je t'aime... et je vais mourir. — Raymond éperdu, se laissa conduire par elle. Elle s'assit au bord du lit; ses cheveux flottaient épars sur son peignoir blanc; ses yeux étaient fixes et

comme plongés dans une contemplation intérieure. — Raymond, dit-elle encore, ton baiser, c'était la vie ; ton oubli fait mourir. — Raymond n'osait pas pleurer. Amélie s'assoupit enfin ; et le triste veilleur laissa couler ses larmes silencieuses.

Chaque nuit, depuis celle-là, il pénétra ainsi près de la mourante. Elle lui disait quelques mots à l'heure du délire, et lui s'enfuyait au matin plus blême qu'un meurtrier. De telles douleurs eussent brisé les plus forts : Raymond n'y aurait pu longtemps suffire.

Le vent d'automne roulait les feuilles desséchées ; la nuit était pleine d'une désolation profonde : tout avait son sanglot. La lune avait noyé sa pâle lumière dans les gouffres des nues ; Raymond monta avec effort jusqu'à la fenêtre ; Amélie était déjà debout. Elle alla à lui, et elle lui dit en regardant profondément dans ses yeux : — Si on s'aime dans la mort, — m'aimeras-tu ? — Oh ! — soupira Raymond. — Alors elle se laissa aller sur le lit, ses paupières se fermèrent, et un calme étrange se répandit sur ses traits. Raymond la contempla plusieurs heures. Tout à coup elle rouvrit les yeux ; ses yeux n'avaient plus ni flamme ni délire ; son regard était languissant et doux. Mais lorsqu'elle aperçut Raymond, elle se leva avec effroi, en s'écriant : — Vous ici ! Raymond vous ! mais où suis-je donc ? — et elle passa lentement la main sur son front. Le délire avait bien

gardé, même pour elle, le secret de leurs entrevues ; elle ne s'en était jamais doutée; elle ne se rappelait rien.

—Je sais tout, Amélie, lui dit douloureusement Raymond; je sais tout. La vie a d'horribles fatalités. Pardonnez-moi! ah! j'ai tant besoin de votre pardon!

— Vous savez tout, dit-elle; et elle cacha son visage dans ses mains. Mais elle releva bientôt la tête; et montrant sa pâleur, comme en témoignage de ses paroles, elle ajouta : Heureusement que je meurs !

Raymond tomba à genoux et prit les deux mains glacées de la mourante.

—Adieu ! lui dit-elle, adieu! je n'ai pas même à cette heure le droit de vous dire que je vous aime. — Oh ! Raymond ! qui saura ce que j'ai souffert !

Le cri de sa douleur lui échappait enfin, mais elle songea à Dieu, et elle murmura tout bas :

— Vous m'avez pardonné, mon Dieu! car vous seul avez vu mes larmes, et vous êtes plein de pitié !

Elle avait prié pour avoir le courage de mourir ; elle s'affaissa sur sa couche et elle ferma les yeux.

Raymond resta à genoux bien longtemps. Aux incertaines lueurs de l'aube, il descendit de la chambre et s'enfonça dans les bois. Dans la matinée, madame Armand entra la première chez

Amélie ; mais comme on ne la voyait pas redescendre, on monta, et on trouva la pauvre mère évanouie sur le lit mortuaire de son enfant.

Le temps est le grand consolateur : la loi du temps, c'est l'oubli.

Amélie dormait sous la pierre : ceux qui l'avaient aimée tournaient encore bien souvent vers son souvenir un regard humide et douloureux; mais, chaque jour, un sentiment nouveau prenait un peu de la place qu'elle avait occupée dans leur vie. Grain par grain, le temps comble des abîmes. Raymond seul s'enivrait d'une pensée de désespoir, et laissait de plus en plus le passé dominer tout son avenir. Il avait fait de son atelier une retraite mystérieuse où nul ne pénétrait que lui. Il s'y enfermait de longues heures et il en sortait toujours plus sombre. Mais si le ravage de cette misère sillonnait ses traits amaigris, son âme restait toujours humble et douce ; et, comme la vie lui était à charge, il semblait demander pardon aux autres du fardeau qu'il leur imposait, à eux aussi pour quelques jours encore. Sa douleur était un remords, mais il y voyait aussi l'expiation, et c'est pour cela qu'il l'aimait.

Justinien avait repris auprès de Caroline l'œuvre d'ami qui console. Raymond les voyait souvent se promener avec une certaine intimité dans les bois ; sa raison lui avait dit assez qu'il ne pouvait plus être

quelque chose pour personne en ce monde. Alors il s'arrêtait, et il jetait sur ce couple, dont l'espoir inavoué ne pouvait être une réalité que par sa mort, un regard de paix, presque bienveillant. Il y avait quelque chose d'amèrement triste dans ce sentiment résigné, et pour ainsi dire paternel, d'un homme qui, si jeune encore, n'aspirait déjà plus, pour lui, comme pour les autres, qu'au jour où il pourrait se coucher pâle et glacé sous le marbre d'un tombeau. Un tel désespoir aurait pu avoir de toutes-puissantes séductions pour une âme plus élevée que celle de Caroline. Il y avait là un rôle de dévouement et d'abnégation que sa pauvre sœur lui eût envié, et peut-être en abordant les secrets recoins du cœur de Raymond par les sentiers mêmes qu'y avait frayés la douleur, serait-on arrivé à s'y conquérir une place toujours plus assurée. Je ne veux pas dire que Caroline n'eût pas eu le rêve de cette noble et généreuse tentative; mais, avec la légèreté de son caractère, elle n'aurait jamais trouvé le courage patient de son œuvre; son amour-propre, d'ailleurs, lui eût semblé se commettre en faisant effort pour déposséder un souvenir. Elle se laissa donc aller à un détachement insensible; et, à mesure qu'elle s'éloignait de Raymond, elle s'avança vers Justinien. Jusqu'alors cependant elle n'avait en rien encouragé formellement ses espérances, et Justinien en était à solliciter depuis fort longtemps comme un aveu

le don d'une petite bague en cheveux que Caroline gardait depuis l'enfance.

Un jour qu'elle passait près de l'atelier de Raymond, elle vit la porte entr'ouverte, et elle eut la curiosité d'y regarder. Raymond, était debout, et paraissait plongé dans une rêverie profonde. Caroline approcha sans bruit, Raymond avait les yeux fixés sur une petite toile, deux larmes attardées tremblaient encore aux bords de sa paupière : Caroline reconnut le portrait de sa sœur.

Ce ne fut alors en elle ni de la jalousie, ni une grande douleur, ni de la colère; mais il y avait un peu de tout cela, et elle se sentit vivement blessée. Elle sortit sans bruit, elle s'enfonça en rêvant dans le jardin, elle y resta longtemps ; si bien que le soir la surprit s'acheminant, sans y penser, vers l'endroit où elle rencontrait le plus souvent Justinien, et où ils s'étaient arrêtés bien des fois ensemble. Justinien ne tarda pas à paraître : il se montrait tendre et empressé ; Caroline restait pensive et ne le repoussait pas. Il pria bien longtemps; il était amoureux, avec l'éloquence de la jeunesse ; Caroline finit par lui abandonner cette bague qui entre eux, après de longs refus, avait toute la valeur d'une promesse. Justinien, ravi, prit la jeune femme par la taille et effleura son cou d'un baiser. En ce moment ils crurent entendre un léger bruit dans le feuillage.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! dit Caroline émue.

— Ce n'est rien, reprit Justinien, c'est le vent dans les saules.

— A demain, lui dit-elle ; et ils se séparèrent.

Le lendemain, ils se dirigeaient tous les deux de bonne heure vers l'allée qui conduisait à la salle d'arbres, leur retraite préférée. Quand ils y arrivèrent, Raymond en sortait. Les rayons d'un soleil épuisé, glissant entre les feuilles jaunies, dessinaient partout de pâles arabesques. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre; ils s'étaient pris la main, et tous les deux rêvaient. Tout à coup leurs regards rencontrèrent à la fois ces mots écrits devant eux sur le sable : *Attendez quelques jours encore, quelques jours seulement...*

Deux mois après, Caroline était veuve.

Voilà pourquoi les paysagistes ont tort de prendre pied dans leurs paysages. Il faut admirer et passer son chemin.

Je redis cette histoire sur le récit d'un ami, le poète du *Poème des champs*, qui a été spectateur de tous les tableaux intimes que j'ai remis sous les yeux du lecteur.

DIALOGUE DES MORTES

SUR LES VIVANTES

La scène se passe sur le théâtre des nuées. — On entend la musique des chœurs d'*Esther*, que traverse çà et là l'écho *d'Orphée aux Enfers*. — Les femmes sont vêtues de robes d'azur étoilées.

MARGUERITE DE VALOIS.

J'ai dit... A votre tour mademoiselle de l'Enclos.

AGNÈS SOREL.

C'est un conte charmant!

NINON.

Divin! Et maintenant, mesdames, puisque nous sommes entre nous, si nous disions un peu de mal de notre prochain.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Puisque nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, disons du mal de nous.

MADAME DE MONTESPAN.

Laissons faire cela aux hommes, — aux hommes de plume. — On m'a apporté ce matin par l'express un beau livre où nous ne sommes pas couchées sur un lit de roses. Nous voilà exposées à visage découvert.

NINON.

Ce que c'est d'avoir posé pour les tableaux historiques! On appartient éternellement aux curieux, aux indiscrets, aux hommes d'esprit, qui vous défigurent ou vous transfigurent.

MADAME DE MONTESPAN.

Écrire notre histoire, c'est dire du mal des femmes.

NINON.

Oui, l'histoire est toute émaillée des grâces féminines. Hérodiade se fit servir la tête d'un apôtre pour ses menus plaisirs de la journée. Quand on apporta à Marc-Antoine la tête de Cicéron, toujours sur un plat d'argent, il la regarda fièrement et dit : « Voilà l'éloquence. » Mais sa femme prit la tête, la souffleta de la main et la souffleta des lèvres par les plus violentes imprécations ; elle lui arracha la langue et y planta toute une forêt d'aiguilles avant d'avoir assouvi sa colère.

MADAME DE MAINTENON.

Triompher de la femme, c'est triompher du diable. Saint Augustin dit que le péché qu'elles commettent contre l'homme est plus que le sacrilège des

Juifs faisant mourir le Fils de Dieu sur la croix; car les Juifs ne frappèrent que le corps de Jésus, tandis que celles-là damnent et tuent les âmes qu'il a voulu racheter.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

Aujourd'hui on compare la femme à la grue. Un sage de l'antiquité — car il est convenu qu'il n'y eut de sages que dans l'antiquité — a comparé la femme à la poule — non pas à la poule aux œufs d'or, elle cherche dans le fumier des passions de quoi assouvir sa faim. Tant qu'elle n'est que sur le fumier, elle garde quelque vertu primitive; mais mettez-la dans un champ de blé, ou plutôt ouvrez-lui la porte du grenier d'abondance, il ne lui faudra qu'une heure pour gâter et éparpiller un muid de blé avec ses pattes infernales, pour quelques grains qu'elle aura voulu choisir à sa gourmandise. Et l'image est d'autant plus juste que la poule est la seule bête de la création qui digère l'or par la chaleur de son estomac. Ainsi la femme est une mangeuse d'or.

MADAME DE MONTESPAN.

Celles qui ne mangent que la fortune des hommes sont dans leur droit; aussi Dieu pardonne à Madeleine à ses premières larmes de repentir; mais celles qui passent comme le tonnerre sans assouvir leur fureur amoureuse, sont des louves acharnées. Parmi les plus féroces, l'histoire en compte huit: la pre-

mière est la femme de Putiphar, qui, ne pouvant triompher de Joseph, le fit emprisonner les fers aux pieds, les fers aux mains, sans doute pour qu'il lui fût impossible de se passionner pour une autre ; la deuxième fut Phèdre, qui, ne pouvant vaincre Hippolyte à sa passion, l'accusa d'avoir attenté à son honneur et prépara le monologue de Racine. La troisième fut Antia, femme de Prœtus, qui, ne pouvant faire tomber Bellérophon dans ses bras, tomba dans les colères homicides de Phèdre. La quatrième fut Philonome, qui, ne pouvant décider Thénis, fils de Sydnus, à boire dans sa coupe, l'accusa d'avoir presque souillé sa vertu, jusqu'à ce que le père le fît enclore dans un coffre pour qu'il fût jeté à la mer. La cinquième fut Hyppolyte, femme du roi Acastus, qui joua la même comédie. La sixième fut Hippodamie, femme de Plops, qui, ne pouvant séduire son charretier pendant que le roi était allé boire à la fontaine voisine, l'accusa jusqu'à ce qu'il fût jeté dans la mer. La septième fut cette Égyptienne insensée qui fit bannir Timasion parce qu'il s'était enfui de ses bras au lieu de s'y complaire. La huitième fut Fausta, fille du grand Constantin...

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Voilà un joli tableau de la douceur et de la vertu des femmes ! Selon vous, si la fosse de Daniel eût été peuplée de femmes, le Seigneur n'aurait pu apaiser ces bêtes féroces pour sauver son prophète.

MADAME DE MONTESPAN, *avec moquerie.*

Ce n'est pas l'histoire de ces reines-là que conte l'auteur des *Reines d'aventure*, c'est l'histoire des reines chrétiennes, des reines évangéliques, des reines en vertugadin comme notre très chère amie la marquise de Maintenon.

MADAME DE MAINTENON, *avec dignité.*

Oui, j'ai été la Reine.

ODETTE DE CHAMPDIVERS.

Vous ! la Reine? Vous n'avez jamais été femme.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai été la Reine et j'ai été la femme. Vous voilà bien, vous autres, qui n'avez eu ni le génie, ni la force, ni le caractère. Romanesques, toujours romanesques ! encore romanesques ! Pour moi, l'amour ne fut pas mon roman, parce que la femme dans l'amour ne triomphe que par sa défaite.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

La marquise a raison. Je ne voulais pas voir non plus un conquérant dans un amoureux. Que cherche l'amoureux? Ce n'est pas l'amour, c'est le triomphe. Aussi avec mes artifices j'avais de plus hautes visées.

AGNÈS SOREL.

Oui, vous abusiez d'un esprit fort sur un esprit faible. Mais la conclusion ? Concini fut tué à coups de pistolet, et vous fûtes brûlée en place de Grève.

DIANE DE POITIERS.

Il vaut encore mieux gouverner les cœurs que gouverner les esprits.

NINON.

Tu ne comprends donc pas, ô sainte Françoise d'Aubigné, qu'il est aussi doux d'être vaincue que d'être triomphante ?

MARGUERITE DE VALOIS.

Mesdames, le sablier marque quatre heures ; c'est trop parler comme à l'hôtel de Rambouillet. Passons sur le balcon ; c'est l'heure où ces dames et ces petites dames font voler la poussière de l'avenue de l'Impératrice. Catherine de Médicis, passez-moi vos lunettes.

NINON.

Pourquoi parles-tu de l'hôtel de Rambouillet ? Il n'y a pas ici de précieuses ridicules. Aucune de nous, pas plus La Sablière que Gabrielle d'Estrées, n'est marquée au timbre du bel esprit.

MARGUERITE DE VALOIS.

Aucune de nous ? Vous êtes quelque peu familière, ô Ninon ! Quoique nous soyons au ciel, nous avons encore nos figures.

NINON.

Dieu me garde d'effacer la mienne ! Après cela, ne jouons pas au dragon de vertu ! Si on ne travaillait pas chez moi à la guirlande de Julie, on n'y dénouait pas non plus la ceinture de Vénus. Quand

Ninon était courtisane, c'était la courtisane amoureuse.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Fermons notre bréviaire profane, Marguerite a raison : il y a aujourd'hui des courses à Longchamps, voyons la procession.

MADAME DE MONTESPAN.

Est-ce le soleil qui m'éblouit? C'est la fête des rousses ! Fontanges serait plus à la mode que jamais. Qui donc est couché dans cette demi-daumont? Une marquise sans doute?

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Une marquise? Vous ne savez donc rien des mœurs du siècle? C'est tout simplement une fille égarée à Londres qui s'est retrouvée à Paris.

MADAME DE MONTESPAN.

Et qui donc lui donne ses chevaux et ses cheveux?

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Elle ne sait pas qui. C'est le luxe effréné des filles. Il en est plus d'un qui s'est ruiné pour elle, quoiqu'elle soit toujours ruinée. On aime ses passions comme ses enfants, plus que soi-même. Quel est l'homme qui ne se refuse un fiacre et qui ne donne un carrosse à sa maîtresse?

DIANE DE POITIERS.

Ce cavalier qui caracole autour de cette daumont est un ambassadeur très amoureux de sa femme et très amoureux de sa maîtresse.

NINON.

Le mariage est la vie à deux, l'amour est le diable à quatre.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Pourquoi cette jeune princesse impose-t-elle la mode à Paris, comme si elle venait de Golconde? C'est le luxe effréné des femmes.

NINON.

C'est qu'elle est comme l'amour: un diable à quatre, quoiqu'elle ait fait du mariage la vie à deux. Elle règne et gouverne à Paris par le despotisme de l'esprit et de l'extravagance. Elle n'a peur de rien, parce qu'elle n'a pas peur d'elle-même. Ce n'est pas comme cette femme sentimentale qui se fait un masque de son parasol quand elle craint de montrer son cœur. Regardez bien : elle rougira et elle pâlira tour à tour quand va passer devant elle ce jeune aide de camp qui a été un héros à la guerre et qui est un mauvais soldat dans sa passion.

MADAME DE LA SABLIÈRE.

On a dit que les gens d'esprit ne réussissaient pas dans le monde, parce qu'ils ne croyaient pas les autres aussi bêtes que les gens d'esprit : ils ne croient pas les femmes aussi — Ève — qu'elles sont.

ODETTE.

Je m'aperçois que l'empire n'est plus aux Parisiennes. Voyez donc tous ces carrosses, ces Italiennes,

ces Espagnoles et Américaines. L'Océan a jeté ses vagues jusque sur le bord du lac.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

C'est la force de Paris de faire des Parisiennes de toutes les figures du globe.

DIANE DE POITIERS.

Ah ! voilà la belle des belles ! Elle est descendue de son char de triomphe et marche au bord de l'eau dans la souveraineté de la queue de sa robe et de sa niaiserie héraldique.

MADAME DE MONTESPAN.

Oui, c'est une beauté accomplie. Mais les femmes qui, comme elle, ne soulèvent dans notre esprit que des points d'admiration, sont comme les tragédies de Racine — trop parfaites. — Les hommes aiment bien mieux celles qui soulèvent des points d'interrogation.

ODETTE.

Point d'interrogation : Pourquoi se promène-t-elle seule?

GABRIELLE D'ESTRÉES.

C'est pour être deux. Depuis qu'elle a été chassée du paradis par Adam lui-même, cette Ève majestueuse siffle les airs du serpent.

NINON.

Ces deux beautés blondes, qui ne se quittent pas plus que des Lesbiennes, me rappellent notre jeu-

nesse avec la Scarron, quand nous avions le même amoureux.

ODETTE.

Chut! l'ombre de Louis XIV écoute aux portes.

MADAME DE MONTESPAN.

Nous savons ce que nous sommes devenues; mais que deviendront-elles, toutes ces femmes de cour, toutes ces comédiennes, toutes ces courtisanes, qui sont à cette heure en pleine mer sur le navire tout pavoisé de la jeunesse, avec les Amours à la proue, sur le pont et dans les cabines?

NINON.

Sait-on ce que deviennent les vieilles lunes? car la femme à la mode est comme la lune, elle se renouvelle tous les mois. Aussi, la femme à la mode a toujours je ne sais quoi de l'inconstance de la lune naissante et décroissante dans ses passions ou dans ses fantaisies, non pas seulement tous les mois, mais toutes les heures.

MADAME DE MAINTENON.

Toutes les femmes ne sont pas lunatiques. Combien qui sont des anges de douceur et de vertu, de grâce et de charité!

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Celui qui voudrait faire l'histoire des contradictions ferait l'histoire de la femme. En effet, la logique de la femme c'est d'être illogique; elle ne triomphe que par l'imprévu, elle n'est parfaite que

par ses imperfections, elle n'est divine que parce qu'elle est humaine.

MADAME DE MAINTENON.

L'historien de la femme s'imaginerait peut-être la peindre d'un seul mot dans l'antiquité, en disant qu'elle fut une esclave. C'est la Briséis d'Achille pour ne montrer qu'une figure; mais en face de Briséis, regardez Pénélope; n'a-t-elle pas toutes les grandeurs et toutes les vertus de la mère et de l'épouse? Les courtisanes et les odalisques ont toujours rampé sous des chaînes d'or; mais en face d'elles, combien de femmes qui ont toujours levé haut la tête, parce qu'une pensée du cœur habitait le front! Combien d'hétaïres même ont gardé jusque sous le servage de l'amour l'énergie de la vraie femme! Combien qui n'ont subi l'esclavage que pour emprisonner les hommes dans leurs tyrannies! Jésus est venu, qui a pris trois femmes pour symboliser trois grandes idées : la Foi, l'Espérance et la Charité. Jésus, qui a pardonné à Madeleine, qui n'a pas détourné sa grâce de la femme adultère, a inscrit dans l'Evangile la charte de la femme, tout en lui donnant à la main cette belle fleur de spiritualisme qui parfume le cœur. Mais l'homme a repris ses droits, l'homme rude et sauvage des quinze premiers siècles chétiens n'a pas voulu comprendre que celle qu'il appelait sa mère, sa femme ou sa fille, avait la même part que lui

dans l'œuvre divine et humaine : il fut le maître, elle fut la servante. Au seizième siècle la femme reprend son droit, et elle le reprend par les armes les plus victorieuses, celles de la beauté, celles de l'esprit ; à la cour, dans les châteaux, la femme règne ou gouverne. Naguère la salle à manger retentissait des chansons grossières ou des gais propos des chasseurs. On déserte bientôt la salle à manger pour le salon, où la femme a fondé son empire ; la causerie triomphe de la chanson, les gais propos deviennent propos galants ; l'esprit si longtemps dédaigné a maintenant droit de cité. Ce n'est encore qu'un enfant gâté ; mais il parlera haut et ferme. Entendez-vous le bruit qu'il fait chez Ninon de Lenclos? Madame de Montespan triomphe de La Vallière, parce qu'elle a osé, comme son ami Lauzun, ouvrir ses mains pleines d'esprit à la cour de Louis XIV. Le dix-huitième siècle est le siècle des femmes ; de madame de Parabère à madame Tallien, ne voyez-vous pas d'ici tous ces dominateurs en jupon, — j'allais dire en cotillon. — Cotillon Ier, Cotillon II, Cotillon III, combien de cotillons célèbres !

NINON.

L'hôtel Rambouillet fut toute une académie où les femmes dominaient. Molière, qui n'y voyait que mademoiselle de Scudéry, aurait dû reconnaître que si l'esprit français, cet écolier perpétuel, avait

appris l'honneur à la représentation du *Cid*, la franchise du bien dire à l'école du *Misanthrope*, c'était dans le salon bleu de la belle Catherine de Vivonne, dans ce cercle tout royal, qu'il avait étudié la bienséance. Bayle, qui n'était pas précieux, le reconnaît de bonne grâce. Corneille, Bossuet, Voiture, Benserade, Condé, Sarrazin, La Rochefoucauld, madame de Sévigné, madame de La Fayette, la duchesse de Longueville, toutes les belles, tous les illustres, s'y rencontraient. Fléchier, dans l'oraison funèbre de madame de Montansier, dit que c'était « une cour choisie, savante, sans orgueil, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice »; Saint-Simon lui-même, dont l'esprit n'a vécu que du mal qu'il a dit, a reconnu cette académie du beau dire.

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Molière est meilleur historien que Saint-Simon. Pourquoi ne dites-vous pas que mademoiselle de Scudéry était l'âme des beaux esprits, parce qu'on n'entrait chez elle que sous la figure d'Ibrahim ou d'Artamène, Amilcar ou Herminius, Cleodamus ou Oralise, Zénocrite ou Célérise, c'est-à-dire toutes les mascarades de ses romans?

MADAME DE MAINTENON.

Malgré les satires de Boileau et les railleries de la cour, mademoiselle de Scudéry sut garder le

Parnasse chez elle jusqu'à sa mort, jusqu'à madame de Sévigné! jusqu'à moi-même! Toi, Ninon, tu continuas Montaigne et tu préparas Voltaire. Ce fut ton vrai péché. Ton esprit fut comme un trait d'union entre ces deux hommes: l'un plus Gaulois, l'autre plus Français, mais tous les deux enfants de la nation, pétris de sa matière, et illuminés de son génie. Tu avais trois cercles très variés: au Marais, où tu fus galante avec le grand Condé et les autres; au faubourg Saint-Germain, qui fut la terre promise de tes folies; enfin, au Marais encore, où tu sauvas le passé par la grâce de ton esprit, par tes amitiés sérieuses, par ton grand art de choisir ton monde et de donner le ton à la société polie du dix-septième siècle. Tu disputais ma royauté nocturne et souterraine. Le Roi s'inquiétait de ta parole hardie, car tu étais cette royauté nouvelle qui se nomme l'opinion publique. Tu as rédigé la première gazette.

NINON.

Et, après nous, qui continuera l'histoire de la femme?

MADAME DE MAINTENON.

Après nous la fin du monde.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Où est donc madame de La Vallière?

ODETTE.

La Vallière n'est plus de ce monde. Que lui font

les fêtes à Lonchamps, les opéras de Gounod et les comédies d'Augier ? Sa fête, son opéra et sa comédie, c'est toujours le roman de Fontainebleau et de Versailles. Elle s'est enfermée dans le passé comme dans un cloître; elle s'y enivre toujours de ses larmes.

NINON.

Mais ne voilà-t-il pas que Montespan pleure aussi !

MADAME DE MONTESPAN.

Oui, je pleure, parce que moi aussi je me souviens. L'amour est un temple en ruines ; on n'y cueille que les fleurs de la mort. Les Romains avaient raison de porter au temple de Vénus tout ce qu'il fallait pour les funérailles des trépassés, car rien ne consume plus rapidement la vie, — la vie de l'âme, — que la volupté.

MADAME DE MAINTENON.

Voilà pourquoi Pythagore, invité aux noces d'un ami qui épousait une femme trop belle, répondit qu'il avait à cœur d'assister à de pareilles funérailles de l'esprit. « Épouser une telle femme, poursuivit-il, c'est se coucher dans le monument funèbre. »

NINON.

Oui, oui, nous connaissons tous ces philosophes qui n'aiment la femme, ni dans la vertu ni dans la volupté ; ce sont des esprits timorés qui ont toujours peur du naufrage. Le mot célèbre de Démosthènes,

ego tanti pœnitere non amo, est le mot d'un homme qui n'avait pas le sou, pour parler le français de Paris; car il ne fallait pas avoir mille drachmes dans sa poche pour ne pas acheter l'heure d'amour de Laïs. Le bonheur n'est jamais trop cher.

ODETTE.

Voyez donc là-bas cette comédienne et cette duchesse qui se regardent du haut de leur dédain, plus ou moins théâtralement; elles portent pourtant des robes faites par la même couturière, comme elles-mêmes sont faites par la pareille nature.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Vous trouvez ces robes invraisemblables; mais comment nous trouverait-on avec tous nos affiquets, houppes, retorteils, tresses furieuses, nœuds serpentins, plumes au vent, pendants d'oreilles, éventails marquetés, dentelles nuageuses, pierreries et carcans, cottes de livrée, masques symboliques, miroir au côté, et toutes les autres singeries que nous avions pour amorcer les hommes, et pour faire endiabler les femmes?

MADAME DE MAINTENON.

Impudicus habitus signum est adulterini cordis.

CATHERINE DE MÉDICIS.

La mode a toujours raison. M. de Buonaparte a très bien dit: « Quand le Français est entre la crainte des gendarmes et celle du diable, il se décide

pour le diable; mais quand il est entre le diable et la mode, il obéit à la mode. »

MADAME DE MONTESPAN.

Et pourtant c'est le peuple le plus spirituel de la terre, — à ce qu'il dit.

NINON.

Oui, mais Montaigne a dit qu'à toute heure il faut lui désenseigner la sottise.

MADAME DE LA SABLIÈRE.

Ce n'est pas à Paris qu'on retrouvera les sages de la Grèce. Les sages? Je n'en ai jamais vu un seul, même en Grèce, excepté ce brave La Fontaine, qui était une bête.

ODETTE.

Et voilà pourquoi la femme la plus vaine et la plus folle triomphe toujours des plus graves et des plus spirituels.

NINON.

Mais ces « petits crevés » qui râlent au bord du lac, à pied ou à cheval, quelques-uns en carrosse, ne sont pas précisément les plus graves et les plus spirituels.

ODETTE.

Il paraît qu'ils ont leur moment. Ils font plus de mots que messieurs les quarante.

DIANE DE POITIERS.

La femme ensorcelle doucement les yeux et les cœurs; elle a tant d'artifices pour venir à bout de

ses desseins et jouer ces histoires, que ce serait attenter l'impossible que de les vouloir éviter, car sachant bien qu'elle est le siège de l'amour lascif, sa gloire est de se faire appeler maîtresse et d'entraver en ses filets les plus subtils et les plus rebelles du monde. Pausanias faisant le portrait de la déesse de l'amour, la représente de face, extrêmement belle, lui mettant sous le pied droit un lion, un lièvre, un oiseau, un poisson, et sous le pied gauche une tortue ; le beau visage signifie que la femme, par les attraits de sa face, gagne à soi les Hercule, les Samson, les vrais lions; les Sardanapale et Héliogabale, lièvres en faiblesse et sournoiserie ; les Adam et David, vrais oiseaux en contemplation ; les Salomon en science et sagesse et même tous les autres hommes, exprimés par les poissons nageant en la mer de ce monde. Mais ce qui est remarquable, Vénus avait une tortue sous le pied gauche, qui est le côté du cœur, pour montrer que comme cet animal elle vit encore le cœur arraché. Lisez les naturalistes. Ainsi la beauté périssable d'une femme a tant de pouvoir sur les esclaves de ses passions, qu'elle leur arrache le cœur plein de vie et les charme de telle sorte que, demeurant aveuglés, elle les expose à mille vanités et à mille misères. Dites-moi, je vous prie, que ne fera point un homme sensuel pour gagner les bonnes grâces de celle qu'il adore en son cœur? De notre temps, notre amoureux

était plus ridicule qu'un « petit crevé ». Outre les singeries, les adorations, les idolâtries, les inquiétudes, il fallait qu'il sût les couleurs de sa dame pour s'en vêtir de soie; il fallait qu'il courût la bague aux tournois, qu'il se trouvât aux bals, aux danses, aux mascarades, qu'il donnât des aubades et qu'il mît les lettres du nom adoré partout entrelacées de jaune, de vert, de gris et de noir, sur les casaques, caparaçons et mandilles de ses laquais. Il fallait sonner le grelot quatre heures à la porte, conter ses doléances par la fenêtre nu-tête. Il fallait à tout propos se résoudre au combat contre son rival, lui donner de bonne grâce de l'épée dans le ventre, mépriser toutes les misères, offrir son sang et sa vie pour légitimer le sacrifice de sa flamme, et qui plus est la louer en ses yeux, en ses mains, en ses cheveux et en toutes ses beautés, la qualifier du nom de déesse, de mignonne, de douce vie, de chère âme, de maîtresse et de tant d'autres épithètes charmeresses et attrayantes mignardises, qu'il faudrait tout le miel de Psyché pour les nombrer. Mais que faisaient les bonnes dames durant cet exercice? Elles fomentaient les feux de l'amour par mille et mille inventions qu'elles savaient trouver. Les belles paroles, les protestations, les promesses, les serments, allaient en campagne; les bals, les fenêtres, les banquets, les portes, les grilles, les jalousies, les rues, les places et les églises même, servaient pour prendre

à la pipée les idolâtres de leurs mondanités : elles faisaient paraître un arsenal de regards, de gestes, d'actions, de contenances oisives et de cérémonies gnidiennes, pour mieux prendre leur monde et le réduire à l'esclavage. Depuis la création du monde, la mode change, la femme ne change pas.

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Et les hommes? C'est toujours la même sottise ornée, sans foi ni loi, disant comme mon amoureux: « Paris vaut bien une messe. » En vérité, il n'y avait pas de quoi faire la *Henriade*.

NINON.

Si les hommes ont débité tant de sottises contre les femmes, c'est pour masquer leur néant. Je lisais ce matin, dans un de leurs derniers livres, que M. de Marivaux, cet homme de tant d'esprit, conduisit sa fille au couvent pour qu'elle échappât aux naufrages de la vie. Mademoiselle de Marivaux, qui était amoureuse et qui cachait son cœur à son père — ne devait-il pas voir cela, cet homme dont les comédies n'étaient pas tramées de fil blanc ? — trouva le linceul en prenant le voile. Elle qui eût vécu de l'amour, elle mourut de la cellule. Et Marivaux ne vit rien. Le jour de la prise de voile, il rencontra la Sylvia : « Vous pleurez, Marivaux ? — Oui, je viens pourtant d'accomplir une bonne œuvre : j'ai sauvé ma fille des périls de ce monde ; elle est vouée à Dieu ! — Ah ! Marivaux, ah ! philosophe ! — Oui, philosophe ! Et

de la bonne école. Encore quelques années de comédie, et vous soupirerez en passant devant la maison des filles de Dieu. — Il ne faut aller là que pour se repentir, dit la Sylvia. »

MADAME DE MAINTENON.

Ce qui était un mot profond. Et Marivaux ne l'aurait pas trouvé.

NINON.

Je ne sais pas un philosophe, les modernes comme les anciens, qui n'ait laissé des exemples de sa bêtise invraisemblable: c'est là qu'ils dépassent les autres hommes. D'Alembert s'imaginait que, hormis sa mère, toutes les femmes étaient des anges. Aussi, pendant vingt ans, il mit aux pieds de Mademoiselle de l'Espinasse son cœur, sa fortune, sa philosophie. Or quand elle partit pour l'éternité, elle lui tendit la main et lui dit ces paroles mémorables: « Mon ami, il y a vingt ans que vous m'adorez, il y a vingt ans que je vous trompe. » Elle le nomma son exécuteur testamentaire; que trouva-t-il dans ses papiers? Une lettre à son amant, — pas d'Alembert, — qui, *datée de tous les instants de ma vie*, renfermait cette ligne plus éloquente que toutes les éloquences amoureuses: *Je souffre, je vous aime et je vous attends.*

GABRIELLE D'ESTRÉES.

Ce qui n'empêcha pas le pauvre philosophe d'aller pleurer sur la tombe de Mademoiselle de l'Espinasse

et de s'écrier en public : « Vous m'avez tout ôté, et la douceur de vivre et la douceur de mourir ! »

ODETTE.

Il faut toujours des idoles à Paris ; quelles sont donc les idoles d'aujourd'hui ?

DIANE DE POITIERS.

Il paraît que la plus adorée, la plus peinte, la plus sculptée, la plus gravée, c'est une morte : Marie-Antoinette. Tout le monde lui a bâti dans son cœur une petite chapelle expiatoire ; c'est qu'on a reconnu un peu tard que son seul crime avait été d'être une femme sous la couronne de reine, crime qu'elle racheta si noblement en restant une reine quand elle ne fut plus qu'une femme.

MARGUERITE DE VALOIS.

Oui, elle a laissé partout sa figure et sa marque. L'Impératrice des Français, qui sera la figure de la Charité au dix-neuvième siècle, est tout entourée des meubles de Marie-Antoinette, qui sont, il faut le dire, les plus adorables bijoux qu'on ait travaillés dans aucun temps, vraies reliques royales. Mais toutes les princesses ne sont pas mortes. Combien qui sont l'inspiration, le charme et la grâce de leur temps ! Il en est une qui sculpte avec le grand art des Italiens de la Renaissance ; il en est une qui promène l'âme impériale et artiste de la Russie par tous les musées et tous les salons de l'Europe ; il en est une qui le dimanche tient sa cour plénière,

ayant encore, non pas des taches d'encre aux doigts comme vous, Marguerite de Navarre, mais des taches de couleur sur sa blanche main, car elle peint comme un homme. Cette cour se compose de princes, de ministres, d'ambassadeurs, mais surtout de poètes et d'artistes, car la princesse a compris que ce qui faisait la vie d'un siècle, c'étaient les œuvres de la plume, du pinceau, du ciseau et du crayon, c'étaient les poèmes de Lamartine et d'Hugo, les figures d'Ingres et de Delacroix, les marbres de Pradier et de Guillaume, les opéras d'Auber et de Gounod. Aussi c'est là, là seulement, et non dans les Académies, qu'on rencontre le Paris de l'histoire, la France qui marche, la tradition du passé, l'arche de l'avenir.

NINON.

As-tu fini ta phrase? Paris est encore ailleurs, il est dans quelque brasserie, où les ministres sans portefeuille débrouillent le chaos, où les écrivains sans journaux affilent leurs malices, où les philosophes sans tribune travaillent leurs systèmes. Paris est partout, plus ou moins officiel; l'inconnu du matin sera la célébrité du soir. C'est là le grand jeu de l'imprévu; le génie éclate à toute heure: le monde n'est pas à celui qui s'en va, ni même à celui qui est, il est à celui qui vient. Rappelez-vous ce petit Arouët à qui j'ai légué de quoi acheter des livres; n'est-il pas devenu le roi Voltaire? Rappelez-vous

l'Encyclopédie; rappelez-vous la Révolution, cette orgie incommensurable du génie humain. Sous la République, il naissait un roi à toute heure. Ne désespérez pas: la France est toujours en mal d'enfant — en mal d'enfant sublime.

LA MARÉCHALE D'ANCRE.

C'est le flux de la mer qui apporte des vagues et qui les engloutit; les plus hautes sont couronnées de lumière et jettent leurs grandes voix éperdues; mais c'est toujours beaucoup de bruit pour rien.

ODETTE.

Allons nous coucher, vous m'avez endormie avec vos divagations chimériques.

NINON.

Il faut bien passer le temps; la parole a été donnée aux femmes pour parler et ne rien dire. Je vous conseille de vous taire et de m'écouter! Soyez calmes devant la vérité. Son rayon est d'or; il montre le néant des vanités. Vous avez voulu être de la cour sans trembler devant la galerie railleuse des siècles. Soyez punies, belles orgueilleuses qui avez sacrifié les joies du cœur au tapage des fêtes royales. Dante a oublié de vous montrer votre place dans l'enfer, un trône ou un tabouret, où vous apparaîtrez pendant des millions d'heures séculaires dans l'ajustement des femmes de cour, sans une seconde de trêve, jouant toujours de l'éventail et du sourire.

MADAME DE MONTESPAN.

Ah! si j'avais entrevu cet enfer, comme je me fusse réfugiée saintement dans l'amour de mon mari au haut de nos montagnes, près des neiges éternelles!

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE, *fermant l'Imitation de Jésus-Christ.*

Le prophète a raison: « C'est s'abîmer dans la mort que de se chercher soi-même; sortir de soi-même pour aller à Dieu, c'est la vie. »

NINON.

Ainsi soit-il.

PARIS S'AMUSE-T-IL?

Paris ne s'amuse pas quand il ne danse pas.

> — Nuit et jour, à tout venant,
> Je chantais la *Marseillaise*.
> — Vous chantiez, j'en suis fort aise,
> Eh bien ! dansez maintenant.

Où est la cigale pour danser ? Et qui payera les violons ?

La danse n'est pas ce que j'aime; mais j'aime à voir danser. Ce beau chaos, ces spirales, ces tourbillons, ces arcs-en-ciel, me détachent de mes pieds et je m'envole sur les violons d'Olivier Metra dans le ciel des féeries. Il est si beau de voyager sans partir !

Les femmes aiment le bal pour elles-mêmes ; les hommes ne l'aiment que pour les femmes. Car, si Lamennais, qui n'allait pas au bal, a dit que la

femme n'exhale son parfum qu'à l'ombre, elle n'exhale son esprit qu'au bal. La femme, c'est le cœur de l'homme; mais le bal, c'est la tête de la femme.

D'ailleurs, si la danse n'était pas une poésie, les anciens n'en auraient pas fait une Muse; Plutarque n'aurait pas dit que la musique est une danse parlante, et que la danse est une poésie muette. Un homme et une femme qui dansent ensemble imaginent tout.

Les Grecs ont plus dansé que les autres peuples; ils ont plus dansé que les Allemands ne valsent. La danse faisait partie de leur gymnastique; elle était ordonnée par les médecins du temps d'Aristophane, qui ne valaient peut-être pas mieux que les médecins de Molière; elle entrait dans les exercices militaires, et Xénophon en était aussi heureux qu'Alcibiade. Elle était de tous les âges et de toutes les conditions; elle entrait dans les festins; elle animait les fêtes; les poètes même récitaient et chantaient leurs vers en dansant : ce qui fit appeler les poètes des danseurs. Anacréon répète dans les odes de sa vieillesse qu'il est toujours prêt à danser; Socrate danse avec Aspasie, ce qui fait sourire Platon; Aristide danse dans un festin de Denis de Syracuse, ce qui a contribué à le faire appeler le Juste, parce qu'il dansait en mesure.

La danse était pour les femmes de la Grèce un mérite essentiel. La belle Hélène dansait à une fête

de Diane quand elle fut enlevée par Thésée et Pirithoüs. Lisez Plutarque, lisez Homère : « La belle Polymèle faisait tout l'ornement de la danse; l'enjoué Mercure, l'ayant vue danser à une fête de Diane, en devint éperdument amoureux. »

Dans le théâtre grec, la danse ne fut introduite que comme un accessoire : on sentit qu'elle pouvait reproduire une action. Les danses des anciens étaient presque toujours des tableaux d'une action connue; les danses des peuples orientaux sont encore ainsi, au lieu que les nôtres ne consistent guère qu'à montrer de la légèreté ou présenter des attitudes agréables. Au théâtre, nous nous en tenons trop à Camargo, qui dansait comme une Nymphe et Sallé comme une Grâce du dix-huitième siècle. Socrate et Platon, le père et le fils de la philosophie, mettaient la danse d'action au rang d'un art. Socrate termine sa vie par un ballet avec Aspasie. Pyrrhus fut le Cellarius de la danse pyrrhique. Pylade fut ensuite le Markowsky de la danse italique. Rome n'était plus dans Rome là où n'étaient plus Pylade et Batylle. Le prince Tacite, prince aussi des historiens, a célébré le magnifique bal masqué des jardins de Messaline, quand elle quitta Claude pour épouser son ami Silius. Un amant est presque toujours un danseur donné par le mari.

L'empereur Constantin exila de Rome tous les

philosophes et garda les danseurs. Un bon danseur est rare comme un chef-d'œuvre : des philosophes, on en met partout.

Les Gaulois donnaient des fêtes galantes et pastorales. Chérébert, roi de France, qui tenait sa cour à Paris, s'éprit, dans un bal, de la belle Méroflède et de la jolie Marcovelde, et il les épousa toutes les deux, l'une après l'autre : Méroflède la première, parce qu'elle finit par danser mieux que sa sœur.

Isabelle de Bavière ne voulut se marier à Charles VI qu'après la fin d'un bal magnifique. Catherine de Médicis donna des bals et des carrousels, à l'hôtel des Tournelles, qu'elle quitta pour les Tuileries; à l'hôtel de Soissons, où est aujourd'hui la Halle aux blés. La superstitieuse Médicis ne voulait pas aller au château de Saint-Germain, parce qu'un astrologue lui avait prédit qu'elle y mourrait. Ainsi Louis XIV tournait les talons à Saint-Denis, où étaient les caveaux de ses pères. Louis XIV dansa à Versailles : la danse, c'est moi ! dit le roi Soleil.

Madame de Sévigné trouva que le Soleil avait beaucoup d'esprit, parce qu'il dansa un beau soir avec elle.

Louis XIII, en 1635, donna au Louvre un bal qui est allé à la postérité. Toutes les beautés de la cour y figurèrent : madame de Longueville y apparut, arrachée à seize ans des Carmélites. La *Ga-*

zette de France a gardé la description de cet illustre ballet du Louvre; elle nomme tous les grands seigneurs et toutes les grandes dames qui y dansèrent; et voici l'apothéose: « Le grand *ballet de la Reine* ravit tellement les sens de cette assemblée, qu'il laissa tous les esprits en suspens. Lequel était le plus charmant, ou des beautés qui y parurent, ou des pierreries dont il était tout brillant, ou des figures qui représentaient les seize divinités dont il était composé: la Reine, mademoiselle de Bourbon, mesdames de Longueville, de Montbazon, de Chaulnes, de la Valette, de Retz, mademoiselle de Rohan; mesdames de Liancourt et de Mortemart; mesdemoiselles de Sénecé et de Hautefort, d'Esche, de Vieux-Pont, de Saint-Georges et de La Fayette, qui n'en sortirent, et toute l'assistance, qu'à trois heures du matin, chacun remportant de ce lieu plein de merveilles la même idée que celle de Jacob, lequel, n'ayant vu toute la nuit que des anges, crut que c'était le lieu où le ciel se joignait avec la terre. »

Louis XIV, lui, à son tour, fit joindre l'Olympe au Paradis. Le Louvre était plus biblique, Versailles fut plus mythologique.

Louis XIV ne danserait plus aujourd'hui et dirait, en nous voyant danser, que son règne est fini.

Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse,

Voilà ce que disait une dame à Alfred de Musset, je ne dirai pas lorsqu'il était jeune, — il le fut toujours, — mais lorsqu'il avait vingt ans. On pourrait appliquer ce même vers à notre siècle ou plutôt à la jeunesse de notre siècle : on le dit vieux aujourd'hui. Sur les trois choses qu'il aimait, il en a oublié deux. La danse a encore ses violons et ses demoiselles, mais le combat finirait bientôt faute de combattants, s'il n'y avait toujours des filles à marier. Il y a là une grave question digne de préoccuper les économistes. Les mères de famille soutiennent que le premier mot du contrat de mariage c'est une contredanse, et le dernier, une valse. Mais combien de danseurs et de valseurs restent sur le carreau ! madame de L... disait gravement à un homme politique : « La population diminue à Orléans depuis qu'on y danse moins. » Et l'homme politique répliqua gravement : « Je crois plutôt que c'est depuis qu'on y a élevé une statue à Jeanne d'Arc. »

Molière a mis de la danse dans *Amphitryon* et dans *Pourceaugnac.* C'était dans le temps de la *villanelle napolitaine*, de la *padouane*, de la *gaillarde*, des *canaries*, du *passo-mezzo*, du *matacin.* Marguerite de Valois avait amené la *pavane*, Catherine de Médicis avait introduit le *menuet;* du menuet naquit la *gavotte.*

Enfin, parut la *contredanse*, qui vient de l'An-

gleterre, comme était venue la *pavane* de l'Espagne, et *l'allemande* de l'Allemagne. Le *menuet*, lui, est français, il est du Poitou.

Le *cotillon* est tout à fait national; il est l'orgueil de la cour de France. Il a fait de Lauzun le héros de la princesse de Montpensier.

La *country-dance* se francisa par le docteur Trénitz, et ce fut la *trénis*. Pendant que la *country-dance* s'en allait, nous rapportâmes d'Allemagne la *valse*, comme une dépouille opime. Alors toute la France se prit à valser sous l'Empire, malgré les imprécations de lord Byron, je crois même que lord Byron n'a écrit son ode contre la *valse* que pour venger la *country-dance*, sa compatriote. Je sais bien aussi que lord Byron boitait, un peu plus, dit-on, que mademoiselle de la Vallière et que M. de Talleyrand.

Ce même M. de Talleyrand, de qui le royaliste Rivarol disait, en 1790, dans le cercle de madame de Staël : « Ce maudit boiteux nous fera danser bien du chemin; » ce même M. de Talleyrand, qui avait hanté les bals des victimes, les bals du Directoire, les bals de l'Empire, qui avait vu les anneaux d'or aux pieds de mesdames Tallien, Récamier, Visconti, la princesse Élisa, la princesse Caroline, a passé comme une ombre dans tous les bals du premier tiers du siècle. En mourant, il a demandé pardon au pape d'avoir trop dansé.

La Révolution ferma violemment les bals et déchira les masques. En janvier 1790, on commença à interdire les déguisements du carnaval : « Il est expressément défendu à tous particuliers de se déguiser, de se travestir ou masquer, à peine d'être arrêtés, démasqués sur-le-champ, et conduits devant le commissaire de police de la section. Il est défendu de donner aucun bal masqué, public ou particulier... » Signé : *Bailly*, *maire de Paris*.

La loi des masques prépare la loi des suspects. Mais on dansait la Carmagnole !

Après le 9 Thermidor, la France se reprend à danser. C'est à qui se dira victime, pour aller au *bal des victimes*. Le Directoire donna un premier bal au Luxembourg. « Quand il avait voulu tenir sa première séance, il n'avait trouvé qu'une table vermoulue, un paquet de plumes, une main de papier et quelques bûches pour se chauffer. » La prison redevint palais, le palais devint bal. Mais c'en était fait des parterres de roses : depuis *le bal des victimes* on ne dansa plus en France que sur un volcan.

Cette parole a fait un ministre, M. de Salvandy. Combien de ministres le sont à moins ! Tout le monde a parlé de ce bal célèbre du duc d'Orléans à la veille de la révolution de Juillet. C'est là que je fis mon entrée dans le monde :

A neuf heures précises, Charles X arriva avec le roi et la reine de Naples, le prince de Sa-

lerne, pour lequel on donnait la fête, le dauphin, la dauphine, madame la duchesse de Berry donnant la main à ses deux enfants. Quand madame la duchesse de Berry commença le *cotillon* avec le duc de Chartres, le duc d'Orléans dit à M. de Salvandy :

— Croyez-vous que le prince de Salerne est content de ma fête?

— Monseigneur, s'il n'était pas content, il serait bien difficile, car nous dansons sur un volcan.

Que dirions-nous aujourd'hui ?

LA FEMME DU NOTAIRE

ET LE CLERC D'ICELUI

A peine le soleil fut-il couché, que la belle compagnie reprit le chemin du château, tout en jetant un regard d'adieu à l'horizon légèrement rougi.

— Avant d'aller à ce spectacle d'un soleil couchant en Bourgogne, dit le jeune vicomte en pirouettant un peu, de quoi était-il question, s'il vous plaît?

— Il était question de mariage, dit le maître de requêtes en service extraordinaire : c'est un chapitre qui n'en finit pas, on y revient toujours. Après tout, messieurs, songez-y bien, le mariage est un refuge sacré pour le cœur, pour l'esprit et pour la fortune.

— Errata, dit le jeune vicomte : mettre le substantif après l'adjectif.

— Vous avez, pardieu, bien raison ! s'écria avec feu le maître du château, qui était devenu rêveur, le mariage est un champ clos où combattent deux bêtes plus ou moins féroces : il y a toujours une bête qui dévore l'autre. Je vous le demande, est-il raisonnable de joindre à la même chaîne deux créatures faites presque toujours pour ne pas s'entendre ? l'une vient avec sa passion, l'autre avec son sentiment ; celle-ci avec sa prose, celle-là avec sa poésie. Écoutez une petite histoire :

La compagnie alla s'asseoir sur les chaises rustiques du préau ; et, en attendant les dames attardées dans l'allée des lilas, le maître du château prit ainsi la parole :

« En 1847, pendant les neiges de décembre, j'ai assisté, dans une petite église de Picardie, au mariage de demoiselle Eugénie Lecointe et de M. Léon Dubacq. C'étaient deux épousés d'un abord aimable et presque gai. M. Léon Dubacq devenait tout à la fois notaire et mari. Il achetait son étude quatre-vingt mille francs ; il acceptait sa femme moyennant cinquante mille francs ; et, durant la messe de mariage, il devait faire une soustraction fort agréable ; voilà à peu près la cause de sa demi-gaieté. C'était d'ailleurs un charmant garçon ; il se gardait bien de dire une chose qu'on n'eût dite avant lui : le plus

souvent il ne disait rien et n'en pensait pas plus ! il parlait mal de la république, ne parlait pas de la religion, épelait à grand'peine les arts ; mais en revanche, il s'entendait à merveille à la déification de l'argent. Tous les sentiments humains devaient, s'il fallait l'en croire, se sacrifier à ce culte. En un mot, la petite monnaie avait rouillé son cœur. Pour ce sujet, il se permettait de n'être pas de l'avis de MM. Scribe et consorts de l'Opéra-comique. Avec tout cela, M. Léon Dubacq avait une de ces figures vulgaires qui faisaient dire à Montaigne : « J'ai toujours le temps de voir celle-là » ; ou plutôt, comme dit Salomon au livre de la Sagesse : *Effigies sine animâ.*

» Pour mademoiselle Eugénie Lecointe, c'était une beauté de vingt ans, pensive, enjouée, tantôt pleine d'ardeur, tantôt pleine de nonchalance, selon la rêverie ou la gaieté. Par malheur, elle était bien loin de son mari dans la vallée humaine ; au lieu de suivre la route commune, elle s'égarait à tort et à travers dans les sentiers détournés de la poésie.

» Le surlendemain des noces, comme M. Léon Dubacq venait de s'éveiller, et qu'Eugénie, qui ne dormait plus depuis longtemps, cherchait à recueillir la poésie du mariage, on les vint avertir qu'un de leurs cousins se mourait des suites d'une chute.

» — Le pauvre garçon ! dit le notaire, il laisse de beaux enfants et une belle fortune. Voilà un inventaire qui durera longtemps. Ah çà ! j'espère bien

qu'ils vont penser à moi : il nous faut aller tous les deux à l'enterrement.

» Eugénie soupira :

» — Voilà donc tout ce qu'il trouve dans son cœur ! dit-elle.

» Déjà l'hymen l'éblouit un peu moins ; plus d'un flambeau venait de s'éteindre.

» Quelques jours après, Eugénie vit Léon Dubacq s'agiter beaucoup pour un mauvais mariage dont il devait faire le contrat. Elle s'effraya de son sort ; elle prévit que l'argent allait envahir son mari et dessécher son âme. Elle pleura ses douces illusions qui se brisaient les ailes dans cette atmosphère. Après six mois de mariage, la pauvre femme était déjà toute pâlissante ; elle s'était glacée et flétrie sous les mains monnayées du notaire ; elle n'avait plus pour horizon qu'une muraille de sacs d'argent. Pourtant, elle n'était pas perdue sans retour, elle devait refleurir et revoir le ciel ; mais si peu de temps !

» M. Léon Dubacq amenait à déjeuner chez sa femme, au moins une fois par semaine, un rustre fort laid et fort sale, mais faisant beaucoup d'affaires ; ce rustre, qui s'appelait le père Margault, avait, à Paris, un fils dans le notariat. Le père Margault, peu édifié de la vie aventureuse de M. Margault fils en la grande ville, finit par le rappeler en province bon gré mal gré. Dès que le veau gras

fut tué, notre rustre alla trouver notre notaire:

» — M. Dubacq, j'ai bien envie d'acheter les restes de la ferme du Vieux-Mont: il y a encore, si j'en crois ma mémoire, soixante-sept arpents passés. Il me faudrait vendre mes vignes d'Ambleny, tant mieux pour vous. Qu'en dites-vous? Mon fils me le conseille. A propos, mon fils nous est revenu, c'est un garçon de bonne volonté; j'avais envie de vous l'amener. Ce diable d'enfant parle affaire comme un avocat. Et quand il a la main à la plume, c'est encore bien mieux: comme on dit, il écrit comme un avocat. En voulez-vous? On m'a bien parlé de notre voisin le notaire de Favière, mais...

» — Comment donc, monsieur Margault! interrompit M. Dubacq en dissimulant son dépit. Je serais enchanté d'avoir monsieur votre fils en mon étude.

» — N'en parlons plus, monsieur Dubacq; s'il prend pied en province, vous aurez la préférence. Revenons à nos moutons.

» Le père Margault se mit à reparler de la ferme du Vieux-Mont, riant sous cape des promesses d'actes qu'il donnait au notaire. Le lendemain, Édouard Margault entra en l'étude de Vieil-Arcy.

» A son arrivée, Eugénie, qui se trouvait sur le perron, fut très surprise de voir dans le fils du père Margault, un beau garçon, pâle, rêveur, attristé. Il

s'inclina devant elle avec beaucoup de grâce et de laisser aller; il lui jeta au passage un de ces regards de serpent qui se glissent si loin dans le chemin du cœur. Édouard Margault était passé maître à l'école de la séduction: à Paris, il avait écrit plus de billets doux aux demoiselles de Breda-Street, que d'inventaires et de contrats de mariage. Il revenait en son pays pour faire une fin. Vous verrez comme cela se fit, ou plutôt ne se fit pas.

» Eugénie ne put apaiser tout à fait la petite agitation qui l'avait surprise à l'arrivée d'Édouard Margault.

» — Est-ce que je ne l'ai pas vu autrefois? se demanda-t-elle en rêvant.

» Les jours d'après, plus elle le revoyait et plus elle le trouvait avenant au cœur. Il avait auprès d'elle la voix attendrie et les façons galantes. Il parlait avec une belle ardeur des merveilles et des magies parisiennes, avec un noble enthousiasme des poésies mondaines qu'au Vieil-Arcy on rêvait (et encore à la dérobée), mais qu'on pressentait à peine. Il parlait avec un magnifique dédain de la vie insipide, ou plutôt, suivant son mot, « de la mort dans la vie », qu'il fallait supporter en province. Pendant qu'il disait toutes ces choses, pendant qu'il jetait violemment Eugénie hors de son chemin par la peinture de ce monde parisien, qui est un monde de fées pour les jeunes âmes exilées, le notaire songeait

que le père Margault lui donnait, bon an mal an, vingt-cinq actes des plus beaux. Pour ce prix-là, certain notaire perdrait sans sourciller vingt-cinq fois le cœur de sa femme.

» Un soir, surtout, Eugénie se laissa séduire aux divagations poétiques d'Édouard Margault. Elle avait cueilli une rose qu'elle effeuillait en rêvant. Édouard passa là, au retour d'une petite promenade, lui offrit une branche de genêts qu'il avait cueillie en chemin. A propos de la branche de genêts, il se rappela une charmante course à cheval dans le bois de Boulogne, avec une quasi-grande dame, au temps où fleurissent les genêts. Il laissa parler tout haut ses souvenirs, et Eugénie écouta avec ardeur tous les jolis détails de la promenade : le soleil couchant au travers des arbres, les oiseaux effarouchés, l'éclat de la verdure et du ciel, l'amazone flottante à la brise, les regards perdus dans le ciel, même quand les amants se regardaient, les mains qui se touchaient toutes frémissantes, enfin le baiser de Saint-Preux et de Julie, mais plus doux peut-être : un baiser pris avant d'être accordé, et accordé pendant qu'on le prenait afin qu'il durât plus longtemps. Eugénie soupira et fut jalouse ; pourtant elle n'aimait point Édouard ; elle était jalouse du bonheur d'une autre. Elle savait tous les devoirs du mariage, et, malgré son désenchantement, malgré les fascinations d'Édouard Margault,

qui jouait en habit noir le rôle du serpent de la Genèse, elle n'avait pas l'idée de la révolte. Seulement elle songeait à faire éclore, sous le toit conjugal, la poésie tant désirée, et dans ce dessein elle jetait feu et flamme dans l'âme de son mari, mais c'était perdre son temps. Elle eut beau faire, l'argent avait passé par là : l'âme était à jamais dévastée.

» Cependant, loin de désespérer, elle renouvelait sans cesse ses tentatives. Un jour, entre autres, elle emmena son mari dans la belle vallée du Vieil-Arcy, vers le coucher du soleil. La nature versait négligemment toutes les ivresses du soir ; Eugénie rencontrait à chaque pas un tableau, un frémissement, un parfum, une chanson ; mais qu'y avait-il de commun entre tous ces trésors de la nature et notre notaire ? Je me trompe ; pour les uns, l'amour est partout ; pour les autres, l'argent est partout. Ainsi, en voyant un beau pré en fleur bordé de saules et d'oseraies, où chantait le grillon, où bourdonnait l'abeille, le notaire se mit à raconter comme quoi ce pré était grevé d'un grand nombre d'hypothèques, lesquelles hypothèques ne s'éteindraient que par une vente forcée, laquelle vente forcée serait faite en son étude et par son ministère.

» La pauvre Eugénie s'éloigna du notaire avec désespoir.

» — Les beaux myosotis ! s'écria-t-elle en descendant sur le pré.

» Un peu plus loin, le notaire et — sa femme — abordèrent un petit bois de coudriers, qu'un poète eût appelé bocage. Les ramiers s'endormaient dans leurs roucoulements affaiblis, le rossignol recommençait son chant élégiaque. Eugénie écoutait déjà avec son âme, quand son mari, c'est-à-dire le notaire, s'écria :

» — Parbleu ! voilà, ma foi, un beau taillis ! M. Leroux me donnera cela à vendre cet automne, vers les premiers brouillards. Trois arpents et demi que je diviserai en vingt-cinq lots. C'est là un acte à enregistrer dans ma mémoire, en attendant mieux. Sais-tu, Eugénie, qu'on vend les bois les jours de brouillard ?

» Eugénie soupira.

» Au sortir du petit bois, les promeneurs se trouvèrent sur la pâture communale. Le pâtre rappelait ses vaches éparpillées, le taureau brun bondissait en mugissant, l'angélus sonnait au Vieil-Arcy, deux chevaux hennissaient au bout d'un sillon, les raines commençaient leurs ramages plaintifs : jamais paysage ne fut plus doux ni plus animé.

» — Voilà encore la poésie ! pensa Eugénie.

» Mais à peine avait-elle ainsi pensé, que l'impitoyable notaire parla ainsi :

» — Il est urgent de vendre au plus tôt ces com-

munaux, d'autant plus que la vente sera faite pardevant moi.

» — Vous allez gâter tout le paysage, dit Eugénie.

» — Le beau paysage! dit le notaire, une vaste étendue qui ne produit rien. Pensez-y donc un peu : une vente par adjudication, de près de cent arpents ! c'est un acte qu'il faut que je fasse ; je ne suis pas conseiller de la commune pour le roi de Prusse. Je ferai tant des pieds, de la tête et des mains, que j'en viendrai à bout.

» Le soleil était couché ; Eugénie rentra en pleurant et en maudissant sa promenade.

» Tout espoir, pourtant, n'était pas perdu. Un matin de la même semaine, Eugénie traversait la cour après avoir, suivant sa coutume, fait l'aumône à la grande porte. En tournant la tête par distraction, elle entrevit à travers un arbre de Judée, dont le vent agitait les grappes rouges, le notaire assis devant la fenêtre de son cabinet, la tête penchée, le regard inspiré, le front doucement illuminé par un rayon de soleil ; il lui sembla si attrayant alors, que, dans l'oubli de ses désenchantements, elle s'avança vers lui à pas de loup, et le surprit par un doux baiser.

» — Tu m'as fait peur, lui dit-il presque avec ennui ; va t'en, je suis là dans le labyrinthe d'une liquidation. Vois, plutôt, ce dédale de chiffres. J'en sortirai, poursuivit-il, mais va-t'en !

» — Quoi ! tu écrivais des chiffres ! murmura Eu-

génie avec stupeur. En vérité, à voir le feu de tes yeux et l'éclat de tes lèvres, je croyais que tu écrivais tout autre chose.

» — Me croyez-vous assez bête pour écrire des élégies ou des oraisons funèbres ? C'est bon pour les poètes et les maîtres d'école.

» La pauvre Eugénie s'en alla tout éclopée. Quand la liquidation fut terminée, le bienheureux notaire voulut embrasser sa femme.

» — Bah ! dit-elle en le repoussant, l'amour est bon pour les poètes et les maîtres d'école. Un notaire amoureux ? allons donc ! L'âme d'un notaire est une feuille de papier timbré, l'amour n'a rien à faire là-dessus. Va-t'en !

» Comme on voit, l'esprit et la vengence étaient de la partie : l'honneur du notaire était en danger ; et la preuve, c'est qu'il ne s'en doutait pas le moins du monde : la sécurité du mari ne présage jamais rien de bon. Ainsi, le soir même, pendant qu'Eugénie se promenait dans le jardin, Léon Dubacq pria Édouard Margault d'aller arroser ses dahlias. Après avoir regardé le jeune homme, elle voulut arroser à son tour. Il fallait voir avec quelle grâce Édouard offrait l'arrosoir aux belles mains d'Eugénie, avec quelle ardeur il donnait à la jeune femme une leçon de botanique. Elle arrosait en soupirant, elle écoutait sans entendre. Tout à coup, au bord d'un massif, elle s'arrêta toute pensive et

tout attristée : elle venait d'entrevoir, sous un rameau touffu de chèvrefeuille, une pauvre petite rose, qui allait se flétrir à l'ombre. Édouard, voyant qu'Eugénie regardait cette fleur, dit d'un ton plaintif :

» — Cette pauvre petite, qui pousse à l'ombre !

» — Aussi, murmura Eugénie avec un soupir, voyez comme elle pousse mal !

» Édouard détourna le chèvrefeuille comme pour obéir à la pensée de la jeune femme ; mais le rameau résista ; Eugénie y porta la main sans y penser : les deux mains se touchèrent. Madame Léon Dubacq s'enfuit, tout émue et toute rougissante, sans avoir la force d'en vouloir à Édouard.

» Enfin le notaire, ayant surpris quelques œillades adressées à sa femme par Édouard Margault, résolut de se défaire de ce dernier. Le père Margault, cependant, amenait toujours beaucoup d'affaires à l'étude ; et puis, il venait de tomber malade ; il avait une fille en mauvais chemin ; il la voulait abandonner, même après sa mort : donc il devait faire un testament.

» — Et quel testament ! s'écriait le notaire en taillant sa plume.

» Il fit ce testament ; mais il était encoreirrésolu, lorsque le père Margault rendit le dernier soupir.

» — Le bonhomme meurt à propos ! dit-il.

» Et regardant sa femme en face :

» — Après l'inventaire et tout ce qui s'ensuivra, je ferai faire un pas de clerc à M. Édouard Margault, qui perd son temps ici.

» Eugénie fut indignée. Jusque-là elle avait rigoureusement enchaîné sa pensée ; dès cet instant, elle la laissa faire. Ainsi, un jour qu'elle se trouvait seule avec Édouard, elle mit tant d'abandon dans son charmant babil, que notre amoureux ne craignit pas de lui dévoiler son cœur.

— L'amour a d'étranges surprises, lui dit-il tendrement ; croiriez-vous, madame, que j'aimais depuis quatre ans une femme de ce pays, sans m'en douter et sans savoir pourquoi? Enfin, j'ai deviné cette énigme du cœur. Il y a quatre ans, comme j'allais monter dans la diligence de Paris, mon regard s'arrêta (comment ne pas croire à la destinée!) sur une belle fille de dix-huit ans qui s'était mise à la fenêtre pour voir partir les voyageurs. A cette apparition charmante, j'oubliai toute ma famille, et, malgré les attraits de Paris, je regrettai presque de ne pas rester à S... Après avoir embrassé mon père et ma sœur, je ne pus m'empêcher de faire un signe d'adieu à cette belle qui me regardait.

— Quoi! c'était vous! dit Eugénie en rougissant?

— Ah! vous ne l'avez donc pas oublié, madame?

— Mon Dieu, non! et j'avoue que je vous ai vu partir avec une peine secrète. A dix-huit ans, le cœur a des enfantillages sans nombre. Oui c'était moi et

c'était vous! Je ne sais pourquoi hier ce souvenir m'est revenu et j'ai pensé à vous!.... Ce soir-là j'ai refermé ma fenêtre avec une tristesse infinie.....

» On comprend bien que ce souvenir était fatal à M. Léon Dubacq ; mais, comme il l'avait dit, aussitôt que la succession Margault n'eut plus rien à démêler avec le notaire, cet héritier en ligne directe de toutes les successions, il fallut bien qu'Édouard partît.

» Un jour, pendant le dîner, Édouard s'avisa de plaindre je ne sais plus quel républicain célèbre qui allait périr sur l'échafaud. Le notaire déclara qu'il serait content de voir tomber une si mauvaise tête. Édouard, irrité, parla de lâcheté; le notaire, qui attendait ardemment une pareille occasion, pria son clerc de chercher un notaire qui fût de son avis sur les choses du gouvernement. Édouard repartit que cela tombait à merveille, qu'on l'attendait depuis un mois à Paris, qu'il n'était resté si longtemps au Vieil-Arcy que parce qu'il croyait sa présence nécessaire pour les affaires de son père.

» — Maintenant, poursuivit-il avec ironie, maintenant que toutes les affaires sont faites, je puis partir, n'est-ce pas? Consultez bien votre répertoire, s'il vous plaît: n'y a-t-il plus quelque petit acte retardé par oubli ?

» Le notaire, voyant bien qu'Édouard allait partir, eut l'air de revenir un peu sur ce qu'il avait dit :

» — La raison qui me guide, c'est que vous perdez votre temps ici.

» — Oui, je perds mon temps, dit Édouard en regardant Eugénie qui cachait sa pâleur. Mais, reprit-il, il y en a bien d'autres qui perdent leur temps.

» Il s'en alla à l'Étude pour se disposer à partir. Comme il feuilletait ses papiers, le notaire et le second clerc sortirent pour un contrat de mariage au château voisin. Édouard demeura seul à l'Étude ; tout en feuilletant ses papiers, il s'abandonna paisiblement à la magie de ses souvenirs : toute sa jeunesse repassa devant lui, traînant sur ses pas les jeunes et les tendres maîtresses. En revoyant ainsi toutes ces ombres aimées, il ramassa les lambeaux épars de son âme. D'abord, c'était quelque blonde fille du village natal, délaissée pour une grisette de la ville voisine; après celle-là, il voyait revenir une choriste d'opéra, puis une femme tombée; enfin, vous savez, toutes ces menues vertus parisiennes qui dépensent leur temps et même leur cœur. Il en était là de ses souvenirs, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et Eugénie entra d'un pas chancelant.

— En effet, murmura-t-il, celle-là manquait au tableau.

» Il se leva, fit un profond salut, et se remit silencieusement à sa table.

» — Vous allez partir? dit Eugénie en s'approchant.

» — Oui, madame! répondit-il tristement.

» Elle soupira et baissa les yeux.

» — Ah! si vous saviez comme je souffre ici, vous ne partiriez pas!

» Elle rougit et détourna la tête. Édouard s'élança vers elle, lui saisit la main, et, la regardant avec amour :

» — Je resterai!

» — Non. Retournez à Paris; vous allez revoir toutes les fêtes du monde; moi, je mourrai au désert...

» — Au pied d'un mur d'airain! poursuivit Édouard. Dieu ne vous avait point faite pour cela; il vous préparait, comme aux autres, les joies du cœur et de l'esprit. Croyez-moi, madame, croyez-moi, ne restez pas ici, tout le monde vous appelle ailleurs, et Dieu ne s'offensera pas de nous voir partir ensemble.

» Et le clerc embrassa doucement Eugénie, qui tout effarée, se détacha de ses bras. Ce fut tout. Mais c'était trop pour ce pauvre cœur qui avait soif d'amour et qui ne voulait pas aimer!

» — Vous abusez de mon cœur, Édouard! Je venais, en loyale amie, vous dire mes regrets et vous faire mes adieux : je croyais vous trouver meilleur; je ne croyais pas rencontrer en vous un ennemi!

» A peine eut-elle dit ces mots que la porte se referma sur elle. Édouard se mordit les lèvres : il n'osa

la rappeler, ni la suivre. Il partit sans la revoir.

» De retour à Paris, il ressentit de violentes aspirations vers le Vieil-Arcy. Il passait son temps dans une oisiveté mélancolique ; jamais oisiveté ne fut moins parisienne. Dès qu'il se trouvait seul, il promenait sa rêverie dans le beau jardin du notaire ; il revoyait sans cesse cette persienne grise, qui, tous les matins, s'ouvrait comme par enchantement pour lui offrir l'image d'Eugénie. Il ressaisissait avec une folle ardeur tout le beau temps poétique de cet amour naissant qui s'ignorait. Il tendait les bras, ou plutôt son âme battait des ailes vers Eugénie.

» — Eugénie ! Eugénie ! s'écriait-il. Ah ! je vous parlais de fêtes ; ces fêtes ne sont qu'auprès de vous !

» Cependant, Eugénie, plus loin que jamais de tout rayon de soleil, arrivait à la poésie par la douleur, à la poésie de la mort. Il neigeait autour d'elle, la brise soufflait sur son cœur, l'hiver flétrissait son printemps. Un jour, au grand dépit de son mari, qui n'aimait les médecins que comme les aiment les notaires, un médecin fut appelé pour délivrer Eugénie du mal inconnu qui la ravageait. Après bien des recherches, le médecin, qui n'était que médecin du corps, demanda à la malade ce qu'elle avait.

» — Ce que j'ai ne regarde pas les médecins, dit-elle avec un doux et triste sourire. C'est l'âme qui est malade.

» Le médecin eut beau faire, il ne sut rien.

» Un matin, Édouard Margault, qui commençait à oublier la douce figure du Vieil-Arcy rencontra dans l'escalier la petite fille de sa portière, jouant avec une lettre. Par pressentiment, il saisit cette lettre, et, voyant son nom, il brisa le cachet avec une agitation violente. »

Le conteur s'interrompit pour prendre son portefeuille.

— Cette lettre, messieurs, la voici toute en lambeaux, mais lisible encore; je la garde comme un chef-d'œuvre de douleur naïve :

« Vieil-Arcy, avril...

» Mon ami, je vais mourir, et je veux encore vous dire adieu ; il y a un an, vous m'avez interrompue, méchant ! Aujourd'hui je n'ai plus peur de vous, la mort est là pour me défendre : d'ailleurs, vous êtes si loin ! Je vous aimais, vous le saviez, l'avez-vous oublié? Dites, avez-vous oublié que je vous aimais? On me le dira là-haut. Je vous aimais, mais tout bas, sans le savoir; pourquoi me l'avoir dit tout haut? Sitôt que vous vous êtes éloigné, je l'ai su, et je m'en suis réjouie sans peur de mal faire : il n'y a entre M. D... et moi qu'une simple feuille de papier timbré, c'est-à-dire un contrat de mariage ; le cœur n'était pour rien là-dessus ; et puis, le bon Dieu

pardonnera à une morte de vingt-trois ans. Hélas! oui, je vous aimais! Le vent ne vous l'a-t-il pas dit? J'étais si folle! j'allais jeter des bouquets, cueillis en pensant à vous, dans la petite rivière qui coule de votre côté. Ah! si j'avais écouté mon cœur, j'eusse suivi mes bouquets! Mais dans ce monde-ci tout s'arrange si mal qu'on ne peut jamais écouter son cœur : j'ai donc retenu mon cœur à deux mains. Ne m'oubliez pas!

» Ils sont très étonnés de me voir mourir. Pourquoi meurt-elle? disent-ils sans cesse. Les imbéciles ne voient pas que, depuis deux ans, je suis plus d'à moitié morte : la mort a commencé par le cœur. Je ne parle pas de votre amour, que je ne dois goûter que dans un autre pays, *dans l'autre monde*, comme on dit. Je pressens déjà ce pays-là. Ah! si j'avais attendu pour me marier! Pourquoi êtes-vous venu si tard? trop tard!... Au lieu de faire un signe d'adieu le jour de votre départ pour Paris, vous savez, il y a quatre ans, quand le notaire n'avait point passé par là, il fallait venir me prendre et m'emmener avec vous. Monsieur le curé doit venir ce soir; je vais donc me confesser pour la dernière fois. Quels yeux il va me faire, quand je vais lui dire que je vous aime! C'est un homme de cœur, il me comprendra peut-être. Je voudrais bien être au bout de tout cela; c'est, du reste, une bonne chose que la recommandation de Dieu pour

partir. Je sens qu'il n'y en a plus pour longtemps. Mon père et ma sœur me désolent par leurs larmes. En vérité, on a bien raison de dire que ceux qui s'en vont pleurent moins que ceux qui restent. Le notaire (il le sera jusqu'à la fin) s'occupe beaucoup des affaires de l'étude ; deux fois par jour, cependant, il vient me dire que tout ira bien. Celui-là se consolera sans peine, d'autant plus qu'après ma mort il faudra un inventaire. Il est vrai qu'il ne pourra pas le faire lui-même ; c'est égal, il en prendra les honoraires. Après tout, c'est un honnête homme ; il m'aime à sa façon, quand les affaires sont faites. J'ai pris pitié de sa passion pour l'argent : j'ai, dans mon testament, mis quelque chose pour lui. Ah ! si on faisait le testament du cœur ! Mais pourquoi vous dire tout cela ? il me semble qu'ici le cœur ne parle pas : il a pourtant mille choses à vous dire, mais comment dire ces choses avec une plume ? Si vous étiez là, à la bonne heure. Si vous étiez là, penseriez-vous encore à partir ensemble ? Je m'en vais toute seule... Plus tard, dans un demi-siècle, vous me suivrez jusqu'au bout de mon voyage ; mais alors je serai bien loin de votre cœur ! Penserez-vous à moi, le soir, au coin du feu, sur le bord d'un chemin ? Soyez tranquille, si les mortes reviennent, je reviendrai pour vous. Hélas ! je reviendrai pour vous surprendre en d'autres amours, et j'irai me recou-

cher plus froide encore au fond de ma fosse... C'est ma sœur qui vous enverra cette lettre. Si son mari meurt, comme on le pense, épousez-la. Vous savez qu'elle me ressemble, si ce n'est qu'elle est plus belle que moi. Que faites-vous, pendant que je vous écris ? Ne vous promenez-vous pas encore au bois, monsieur, avec une belle dame d'autrefois ? J'aime mieux vous croire seul à votre fenêtre, rêvant au temps passé ! Ne suis-je pas un peu dans votre temps passé ? En vérité, si je n'étais bien sûre de mourir aujourd'hui, je n'oserais vous écrire de cette façon. En vous parlant du temps passé, je réveille encore une fois mes souvenirs. Est-ce bien là des souvenirs ? Les vôtres, à la bonne heure ! Vous rappelez-vous ce soir où nous arrosions ensemble les dahlias ? Il y avait, sous une branche flétrie de chèvrefeuille, une pauvre petite rose qui allait mourir faute de soleil ; vous vous êtes écrié : « Cette pauvre petite qui pousse à l'ombre ! — Aussi, vous ai-je dit, voyez comme elle pousse mal ! » Vous avez détourné la branche avec une sollicitude d'amant... et je me suis sentie jalouse de cette rose : c'était pourtant l'image de ma vie... Le lendemain, je l'ai revue qui brillait au soleil ; moi, j'étais plus pâle encore que la veille, et déjà... »

» Ici finissait la lettre d'Eugénie ; il y avait bien encore quelques mots, mais tout à fait illisibles. Le curé du Vieil-Arcy était venu la surprendre, et en-

suite la mort; ou plutôt ses parents, qui pleuraient à son lit, ne lui avaient pas laissé le temps d'aller plus loin dans son élégie.

» Une autre main, celle de sa sœur, avait écrit ces lignes au revers de la seconde page :

« Eugénie est morte, monsieur; elle est morte hier à sept heures du matin. J'entends déjà les cloches qui l'appellent pour la dernière fois à l'église du Vieil-Arcy. J'ai moi-même tout à l'heure enseveli ma pauvre Eugénie. Selon son dernier vœu, j'ai mis sur son cœur une branche de genêt et une petite rose, séchée depuis longtemps, que j'ai prise dans son livre de messe. »

» Édouard fut atterré par cette lettre. Il partit le même jour pour la Picardie; quand il arriva au Vieil-Arcy, l'herbe poussait déjà sur la fosse d'Eugénie. Déjà, hélas! on avait amené de la ville voisine un monument destiné à rappeler les vertus de la pauvre défunte, c'est-à-dire, ne vous y trompez pas, destiné à rappeler que le notaire savait faire les affaires des morts comme celles des vivants. En allant au cimetière, Édouard, ayant vu ce joli monument à la porte, écrivit ce billet à M. Léon Dubacq :

« Monsieur,

» Vous avez bien assez enterré mademoiselle Eugénie Lecointe. Je vous prie de ne point ajouter

une nouvelle pierre à son tombeau. Vous l'avez mise à l'ombre pendant sa vie; retirez-vous au moins du soleil qui va sur la terre où elle repose!

» ÉDOUARD MARGAULT. »

» Le monument est toujours à la porte du cimetière, ce qui fait encore parler d'Eugénie. S'il était sur sa fosse, tout serait dit! Mais le cœur d'Édouard Margault chante toujours son oraison funèbre. »

LE
NID DE CORBEAUX

I

En 1840, au temps des vendanges, je rencontrai dans une chasse, au château de Méré, le colonel Bory. C'était un vieillard aimable, dont l'esprit enjoué me charma au premier abord. Il avait à peu près oublié le monde; depuis le désastre de Waterloo, où il s'était battu en désespéré, il avait dit adieu au bruit et à la fumée. De tout ce qu'il avait aimé sur la terre, une fille lui restait. Il en parlait toujours, à tout propos, avec des larmes de joie dans les yeux; c'était l'espérance de ses vieux jours, c'était le souvenir de son bonheur. Au château de M***, on se moquait beaucoup de la façon tendre et touchante dont il parlait de sa fille et de Napoléon. Les jeunes gens le plaisantaient sur le petit caporal;

loin de se fâcher, il se contentait de répondre en souriant que la génération bitumineuse de 1840 aurait beau faire des chemins de fer pour aller aussi vite que Napoléon à la conquête du monde. Il prenait en pitié tous nos grincements de plume. « La belle guerre, en vérité ! Quand nous voulions dire du mal des Anglais, ce n'était pas dans l'encre que nous trempions notre épée. » Ainsi parlait le colonel. C'était un noble et digne homme, qui avait commencé ses campagnes en haillons, sans pain, sans armes, mais avec le mot patrie dans le cœur, comme les volontaires de 1792. Il avait suivi la fortune de Dumouriez, de Marceau, de Pichegru ; il avait fini par s'attacher avec fanatisme à Bonaparte, comme le chien de chasse s'attache au chasseur qui tue le plus de gibier. Il avait été de toutes les campagnes célèbres. Plus d'une fois, il s'était le premier mis à cheval sur le canon des Anglais en secouant la bannière du léopard. Enfin il avait payé tous ses grades de son sang. En 1802, il s'était marié entre deux batailles, à Méré, son pays natal ; en 1818, il y était revenu pour se faire paysan, avec sa femme qui allait mourir et sa fille qui venait de naître. Il avait perdu sa femme ; il avait élevé sa fille, tout en cultivant un beau jardin. Sa petite fortune consistait en une petite terre de médiocre produit.

Un jour, toute la joyeuse compagnie du château

de Méré, au retour d'une battue dans les bois de la montagne, descendit à la maison du colonel Bory dans le dessein plus ou moins avoué de voir cette fille dont il parlait tant. Nous fûmes surpris de la trouver si belle et si délicate. Sa charmante physionomie était à la fois douce et fière. Elle fit les honneurs de la maison rustique de son père avec la grâce d'une châtelaine. Les plus fous de la bande, qui étaient entrés en riant, sortirent touchés au cœur. Pour moi, je ne saurais dire combien m'avait frappé la beauté de Marie, — c'était son nom. — Elle était brune, mais elle avait été blonde, de là cette douceur angélique des lignes et des tons de la figure; elle était svelte et légère; elle avait un petit pied et une jolie main: en un mot, elle était belle de point en point. Chacun de nous a gardé d'elle un pénétrant souvenir. Elle m'apparaît encore parmi les plus fraîches et les plus souriantes images du passé.

II

Au dernier automne, j'étais revenu dans le même pays. Un soir, au retour de la chasse, pendant que mes chiens buvaient et gambadaient dans la petite fontaine d'un ravin perdu, je m'appuyai, pour me

reposer en rêvant, contre le tronc d'un peuplier, devant un champ dépouillé d'où je fis envoler une nuée de corbeaux dont le battement d'ailes agita ma main sur mon fusil. Le paysage était des plus désolés ; j'avais pour horizon une colline déserte que les défricheurs venaient d'abandonner à jamais : d'un côté cette colline venait jusqu'à moi tout en se contournant ; de l'autre côté était éparpillé le hameau de Méré, où j'entrevoyais au-dessus des arbres à demi dépouillés la maison rustique du colonel Bory ; au fond de la vallée, l'étang de Brunehaut glaçait le regard comme une mer morte ; enfin, au-dessus de moi s'élevait un mauvais bois de chênes où les chasseurs avaient plus à faire que les bûcherons. Ce qui attristait encore ce paysage, c'était la saison, c'était le ciel gris, c'était le vent, le triste vent d'automne qui détachait les feuilles avec toutes sortes de gémissements lugubres.

Le bruit du vent n'était coupé que par le cri des corbeaux.

J'étais peu à peu tombé, sinon dans la tristesse de la scène où je me reposais, du moins dans cette mélancolie amère et sauvage qui vous saisit l'âme quand novembre accomplit sous vos yeux son œuvre de mort. Je fus bientôt distrait des funèbres apparitions de l'hiver, — hiver du cœur, hiver de la vie, hiver de la nature, je ne saurais dire lequel des trois est le plus triste, — par un paysan armé

d'une pioche, qui démolissait à tour de bras un pan de mur à cinquante pas de moi. Je me rappelai vaguement avoir vu autrefois à mon premier passage dans le pays une petite maison assez gaiement bâtie au lieu même où le paysan s'escrimait avec tant de violence contre le pan de mur. En y regardant de plus près, je découvris l'ancien jardin à demi enseveli sous les pierres. L'action de cet homme me surprit un peu ; j'allai vers lui :

— Est-ce que le vent avait emporté un pan de cette maison un jour d'orage?

Le paysan déposa sa pioche, essuya son front et me regarda.

— Non ; et, grâce à Dieu ! voilà que je l'ai démolie du haut en bas.

Cet homme contempla son œuvre de destruction avec un orgueil sauvage. Je m'aperçus alors, en voyant mieux sa figure, que ce n'était pas un paysan pur et simple ; il en avait l'habit et non pas la mine. Sa tête, couronnée de cheveux blancs, avait une belle expression de tristesse intelligente. Malgré la nuit, qui tombait, je reconnus le colonel Bory :

— Quel mal vous avait donc fait cette maison, colonel?

Il reprit sa pioche comme pour se dispenser de me répondre. Mais, tout d'un coup, m'ayant reconnu :

— Une maison maudite ! murmura-t-il, baissant la tête en homme qui se souvient.

La curiosité m'avait saisi avec plus d'ardeur :

— Je me rappelle qu'il y a deux ans à peine cette maison était une des plus gaies du pays. N'y avait-il pas un berceau de vigne dans le jardin? Rien n'y manquait. J'y ai vu une jolie haie de sureaux et d'épines qui traversait le cours d'eau du ravin. Quoi encore? Des arbustes, un toit bleu, une girouette, un banc rustique, et une jolie figure de paysanne à la fenêtre.

— Oui; et vous vous êtes figuré que le bonheur habitait là ? Eh bien ! voulez-vous savoir l'histoire de cette maison? asseyez-vous sur cette pierre.

Le vieillard sourit et reprit avec amertume :

— Nous pouvons parler ; ne sommes-nous pas encore au coin du feu?

En effet, le pan de mur offrait encore les traces de la fumée. Nous nous assîmes tous les deux. Mes chiens, un peu attardés, vinrent prendre place gravement comme s'ils avaient vu par nos physionomies que l'histoire était triste.

« En 1827, un cabaretier d'Argilly, devenu presque riche par héritage, fit bâtir ici, dans un champ de sainfoin, une maison que les baptiseurs du pays nommèrent le *Nid de Corbeaux*, parce que des nuées de corbeaux venaient à tout instant s'abattre à cet endroit. On assure même que sur

chaque lit de pierre les maçons virent se poser ces oiseaux de l'enfer. Oui, le *Nid de Corbeaux !* Baptême de mauvais augure que la fortune s'amusa à confirmer.

» Il me faudrait la nuit entière pour vous raconter toutes les catastrophes qui ont eu cette maison pour théâtre, toutes les sombres douleurs qui y ont sangloté. En moins de quinze ans, dix-sept personnes y sont mortes de mort violente ou de chagrin; mais à quoi bon vous peindre le triste tableau de toutes ces images lugubres? D'ailleurs, une pâle figure efface sous mes yeux toutes les autres. J'arrive au dernier acte de ce drame lamentable.

» J'avais une fille charmante qui était la joie de ma vie solitaire. Vous parlerai-je de toutes ses grâces et de toutes ses vertus? vous dirai-je qu'elle était belle pour les yeux et pour le cœur? Mais ne l'avez-vous pas vue? Je l'adorais! C'était l'image d'une femme que je n'avais pas eu le temps d'aimer; c'était l'image souriante du passé, du présent et de l'avenir. Elle avait vingt ans; il fallait bien la marier, la donner, la perdre à jamais! Nous avions un arrière-cousin à Paris; il vint, il nous plut; en moins de six semaines, tout était fini. Que de larmes j'ai versées quand j'ai vu partir ma fille avec lui! Ah! le voile de la mariée est un voile funèbre pour le père! Elle n'a jamais su comme j'ai pleuré, ma pauvre enfant! Comme elle allait gaiement à sa

perte ! Ah ! c'était un sacrifice caché sous les fleurs ! Que voulez-vous ! nous, nous sommes les jouets d'une main forte, la main de Dieu, du destin, du hasard, que sais-je ! qui nous pousse dans l'abîme profond ou sur le beau chemin. J'avais donné ma fille à un misérable, ou plutôt à un fou. C'était un de ces vingt mille avocats qui ne savent que dire et qui ne savent que faire. Il avait un peu de bien, j'avais donné soixante-quinze mille francs de dot à ma fille, tout ce que j'avais, car, pour moi, que me faut-il pour vivre ? Il fut décidé que Léon Évrard et sa femme passeraient tous les deux la belle saison avec moi, — là-bas, à une demi-lieue, dans le fond de la vallée. Mais vous y êtes venu avec vos amis.

» Tout alla bien durant un an. L'hiver, ma fille m'écrivit de Paris des lettres toutes parfumées de bonheur. Vers la fin du dernier mois d'avril, ils revinrent à ma maison, qui était plutôt à eux qu'à moi. Ma pauvre Marie était belle, fraîche et gaie comme toujours. Mais au bout d'un mois, je la surpris un soir qui pleurait dans le jardin...

» — Qu'as-tu donc, ma fille ? — Je la pris sur mon cœur.

» — Je n'ai rien, mon père !

» — Où est Léon ?

» — Je ne sais, il va revenir ; mais parlons de tes tulipes.

» Je ne voulus pas la contrarier. Le lendemain, je

vis bien qu'on se faisait la guerre, une petite guerre d'escarmouches, un mot par-ci, un mot par-là. Je ne comprenais pas trop, cependant il me sembla que ma fille était jalouse. Moi, je me mis à rire. — Jalouse, de qui? jalouse, de quoi? — Allons donc! me disais-je en la regardant, quand on a pour soi une pareille figure, on ne craint pas les dangers de la guerre.

» J'oubliai peu à peu, par un fatal aveuglement, ces petites scènes sans conséquence à mes yeux. D'ailleurs, je croyais fermement à la loyauté de Léon; il était peut-être un peu léger et étourdi, mais il était d'un abord franc qui inspirait toute confiance. A cette heure même, tout en l'accusant, j'écoute je ne sais quelle voix qui prêche en sa faveur. Cependant, s'il était là, où vous êtes, il ne resterait pas debout plus que la maison.

» Ma chère fille souffrait et pâlissait; elle était atteinte au cœur du démon de la jalousie. Moi, je ne voyais rien; je cultivais mes tulipes, tout en rêvant que je serais grand-père... Oui, je rêvais ainsi, comme un fou, à la veille... Mais passons.

» Vers le milieu de l'été, on mit en vente la maison du cabaretier, j'étais à l'étude du notaire je ne sais plus pourquoi. J'y demeurai pour assister à la vente. Ce fut en vérité une chose curieuse. Tous les paysans du terroir étaient là par curiosité pure et simple comme j'y étais moi-même. On mit à prix :

Huit cents francs; c'était pour rien, car, outre que la maison était bien bâtie, l'arpent de terre qui en dépend vaut au moins mille francs. Personne ne voulut hasarder une enchère. Les paysans qui se déchirent à belles dents le moindre héritage à vendre déclaraient qu'ils ne voudraient pas pour rien de la maison maudite. Suivant l'un, elle ne valait pas les droits d'enregistrement; suivant l'autre, elle ne valait pas une année de contribution. Moi qui ne croyais pas alors qu'il y eût des maisons maudites ou des maisons bénies, je me moquai de tous leurs contes de vieilles femmes, et, pour donner un certain poids à ma parole, je mis une enchère de vingt-cinq francs. Vous devinez ce qui arriva : on m'adjugea la maison. Je n'en fus pas fâché. Je racontai en riant l'aventure à mes enfants. Le lendemain nous y allâmes tous les trois en promenade. Ce jour-là ma fille était si pâle et si triste que je fus ramené à mes inquiétudes. Pendant que son mari courait dans le jardin, elle s'était appuyée sur une fenêtre, dans l'attitude du recueillement et de la souffrance.

» Je m'approchai d'elle et je lui pris doucement la main.

» — Marie, qu'as-tu donc à rester ainsi triste et pensive ?

» Elle leva les yeux comme si elle se fût éveillée à ma voix.

» — Je n'ai rien, mon père.

» — Tu es pâle, tu es triste, parle-moi.

» — Je suis triste, parce que je suis ici.

» — Allons, te voilà comme tout le monde. Tu crois donc à ces folies-là?

» — Peut-être. Cette maison est un gîte funèbre. Ne vois-tu pas des ombres qui passent? ne respires-tu pas l'odeur de la tombe? La mort est ici, je la sens autour de moi.

» — Enfant! mais ne te désole pas si mal à propos, tu n'habiteras jamais cette maison, pas même en songe.

» Ce que m'avait dit ma fille m'avait frappé malgré toute ma rude philosophie, à ce point que je n'eus pas la force de me moquer d'elle. D'ailleurs, moi-même, j'ai toujours cru aux pressentiments. J'ai été blessé sept fois. Eh bien ! j'ai senti venir sept fois les balles. Nous retournâmes chez moi un peu attristés, car Léon lui-même semblait plus rêveur que de coutume. Maudite maison! me disais-je tout bas. Pourquoi diable ai-je eu la fantaisie de mettre une enchère!

» J'arrive au terme de cette triste histoire. Léon, s'ennuyant de n'avoir rien à faire, parla de cultiver le jardin en jachère. Ma pauvre Marie s'y opposa de toutes ses forces; moi, ne voyant aucun mal à cela, je pris le parti de son mari. Comme elle se résignait toujours, elle se résigna en silence. J'ou-

bliais de vous dire que Léon avait pour elle toutes sortes de tendresses. Il avait l'air de vouloir tout ce qu'elle voulait, il lui parlait des espérances et de l'avenir, enfin il m'aveuglait le mieux du monde. Hélas! il n'aveuglait pas Marie.

» Il alla donc à la maison maudite une ou deux fois par semaine, peut-être plus souvent, qui sait! Il y allait même le soir sans nous le dire. Malgré tous ses détours, ma fille devina tout. Un soir, il nous quitta sous prétexte d'une visite au médecin. Elle jeta un châle sur ses épaules et monta ici sans m'avoir averti. Que vit-elle? qu'entendit-elle? Elle ne m'a rien confié, mais j'ai fini par deviner aussi. Pourquoi n'ai-je pas deviné plus tôt?

Elle vit Léon montant le sentier avec une femme; il l'entraînait comme une bête féroce entraîne sa proie; il parlait à peine et se retournait de temps en temps avec un peu d'inquiétude. Il arriva ainsi à la porte de la maison. Alors, prenant la clef, il voulut ouvrir. Mais la femme qui l'accompagnait refusa d'entrer. La pauvre Marie, cachée dans la haie, entendit Léon prodiguer à sa maîtresse tous les beaux mots d'amour qu'il avait dits à sa femme. Voilà ce qu'elle vit, voilà ce qu'elle entendit!

» Cette malheureuse, qui consentait à jeter le poison dans le cœur de son complice et de sa victime, était la fille du maître d'école de Montbrunehault, un ivrogne qui gouvernait son école et sa

maison le verre à la main. Angélique était une fille perdue, le rebut de tous les honnêtes garçons du pays. Je ne puis deviner comment elle a séduit Léon. Ou il était bien aveugle, ou il était bien dépravé. Enfin, l'amour est un abîme; dès qu'on veut y voir, on s'y perd. Cependant cette Angélique ne manquait pas d'une certaine beauté soldatesque. On en eût fait une vivandière.

» Ce soir-là elle ne voulut pas entrer dans la maison maudite. Pourquoi? Ne vous y méprenez pas, parce que c'était un vendredi. Elle promit d'y venir le lundi suivant vers huit heures et demie. Ils s'éloignèrent lentement et sans bruit comme des criminels ou comme des amants, si vous le voulez.

» Ma fille revint avec la mort dans le cœur. Elle ne dormit pas de la nuit. Le lendemain dès l'aube elle partit en disant qu'elle allait se promener dans un pré qui est au bout de mon jardin. Elle avait pris la clef du *Nid de Corbeaux*. Elle vint ici, où nous sommes; on ne sait ce qu'elle y fit. On pense qu'elle ouvrit une fenêtre et qu'elle décrocha un contrevent, afin de pouvoir pénétrer par là dans la maison un jour qu'elle n'aurait pas la clef.

» Je ne sais si j'aurai le courage ou la force de poursuivre et d'achever. Mais ne comprenez-vous pas l'horrible dénouement de cette histoire? Ma pauvre Marie! — un ange, — oui, déjà c'était un ange. Elle était blanche comme une statue, et chan-

celante comme un roseau. — Le lundi nous passâmes plus de quatre heures ensemble, tantôt dans la maison, tantôt dans le jardin. Je lui parlais de sa pâleur, elle me répondait par le plus charmant sourire. Il y avait quelque temps que je ne l'avais pas trouvée si gaie. Seulement à diverses reprises elle me parla d'un voyage, je ne sais où, en Italie, en Allemagne. Hélas! elle savait bien où elle voulait aller. Et, en me parlant de ce voyage, elle m'embrassait; et, m'appuyant sur son cœur... Tenez, je la sens encore, la pauvre enfant... »

Le vieux soldat coupait son discours à chaque phrase par un soupir ou un sanglot. Comment dépeindre toutes ses angoisses! Il se leva et me dit de le suivre. Il ne pouvait rester en place. La nuit était tombée, sombre et triste. Le vent pleurait sur le feuillage sec de la chênaie. Un cri plaintif d'oiseau nocturne éveillait l'écho de la vallée. Mes chiens ne me perdaient pas un seul instant du regard, comme s'ils eussent redouté quelque événement. Nous marchâmes lentement sur les décombres de la fatale maison. Après un silence, le colonel poursuivit ainsi :

« Ce que je vais vous dire, tout le pays le sait. Si vous êtes au château de Méré, comment ne vous l'a-t-on pas appris! Voilà, du reste, la déposition de la fille du maître d'école, car le procureur du roi a fait une enquête :

» Cette fille donc arriva de huit à huit heures et demie à la haie du jardin. Il avait fait un orage, la nuit était venue plus tôt que de coutume. Après avoir attendu quelques minutes, elle entra dans le jardin et s'y promena le long de la haie pour voir si Léon ne venait pas; et, ne voyant rien venir, elle s'approcha de la maison. Comme elle passait sous les contrevents, elle crut entendre un gémissement, elle eut peur et s'éloigna de quelques pas. Alors elle entrevit au-dessus de la haie un moissonneur qui s'en revenait de la montagne. Elle reconnut même Claude Aubert, un des voisins de son père. Elle se jeta sur le sable de l'allée pour ne pas être vue. Presque au même instant elle entendit la voix de Léon Évrard qui venait de franchir la haie. Elle alla à sa rencontre en disant qu'elle avait peur. Il la traita de folle. Ils allèrent du même pas vers la porte de la maison sans se dire grand'chose. Il lui apprit que par un hasard bien heureux sa femme s'était couchée de bonne heure avec la migraine, — le lâche! — Elle lui dit que sa femme était blanche comme un cierge et qu'il fallait y prendre garde. Il répliqua que Marie devait être pâle pour être belle. Elle remarqua que, tout en parlant avec un air d'insouciance, il ne pouvait s'empêcher de trembler et de claquer des dents. Elle avait regret d'être venue, mais elle n'osait s'en aller de peur de le fâcher. Pourtant, quand elle vit la porte, elle lui dit qu'il

ne fallait pas entrer, que c'était une mauvaise action, que cela leur porterait malheur. Il essaya de rire pour lui faire changer d'idée, mais elle vit bien au clair de la lune qu'il y avait quelque chose de triste dans sa figure. Il mit la clef dans la serrure, il ouvrit la porte et lui fit signe de passer. Elle répondit qu'elle ne passerait pas la première pour un empire. — N'ayez pas peur, lui dit-il en l'entraînant, nous allons faire du feu, et alors... Alors cette fille poussa un cri d'effroi : elle craignait de voir apparaître les ombres des victimes du *Nid de Corbeaux*, et voilà qu'elle vit... — Hélas! c'était presque un fantôme! — elle vit ma pauvre Marie qui était venue mourir là! « Qui vive! s'écria Léon Évrard avec une surprise craintive. — Moi, répondit Marie avec une douceur angélique. — Vous êtes donc folle! dit-il en ne sachant plus ce qu'il disait. — Léon, j'ai eu tort de venir, pardonnez-moi... »

» Voilà quelles furent ses dernières paroles, du moins voilà tout ce qu'entendit Angélique qui était tombée à demi évanouie sur le seuil.

» Le soir j'étais à fumer sur le chemin, un peu inquiet de ne voir revenir personne, quand une faneuse de foin me dit en passant qu'elle avait rencontré ma fille bien pâle et bien défaite sur le sentier du ravin qui conduit ici. Cette fois un pressentiment me frappa au cœur; j'appelai ma fille, j'appelai Léon Évrard. Je partis sur-le-champ. J'en-

tendis bientôt une grande rumeur sur le versant de la montagne. Des moissonneurs s'étaient détournés pour entrer ici sur le cri qu'avait poussé Angélique. J'arrivai en toute hâte. On venait d'allumer du feu dans la maison. Quand on me vit entrer, un silence de mort m'avertit de mon malheur. — Qu'y a-t-il? demandai-je tout chancelant. — Il y a, me répondit un moissonneur, que votre fille est morte, que M. Évrard s'est enfui en nous voyant, que cette coquine, qui se débat comme un chien, ne veut pas nous dire un mot.

» La fille du maître d'école était tombée dans une attaque terrible. Personne ne voulait la secourir. Je me jetai tout éperdu sur ma pauvre Marie que deux femmes soulevaient dans leurs bras devant le feu.

» Je ne pouvais croire qu'elle fût morte, je lui parlais comme de coutume. J'étais fou! mais ne le suis-je pas encore! »

Le vieux colonel se frappa le front et tomba dans un morne accablement.

« Je vous ai tout dit, reprit-il en me prenant violemment la main, ma fille était morte, morte de jalousie et de chagrin, morte d'une blessure au cœur. Le coup était porté depuis plus de deux mois. Elle nous avait masqué son agonie avec un courage qui me fait prendre le nôtre en pitié. Pauvre sainte victime! elle a accompli le sacrifice un

sourire sur les lèvres et une couronne de roses sur le front. Que vous dirai-je encore? Il ne revint pas, le lâche! Il a peur, il a peur de moi. On l'a accusé d'avoir assassiné sa femme; il ne l'a pas assassinée, mais il l'a tuée lentement. On a dit qu'elle s'était empoisonnée : non, je réponds d'elle; la jalousie seule l'avait empoisonnée. On a aussi accusé cette misérable fille, on a fait une enquête, mais on a tout abandonné. Est-ce qu'on punit ces crimes-là ? On punit le pauvre diable qui a détroussé un passant pour souper, c'est la justice des hommes; mais Dieu seul juge les crimes du cœur. Maintenant vous comprenez pourquoi j'abats cette maison. Pas une pierre ne restera debout, pas une plante ne fleurira dans le jardin. »

Disant ces mots, le colonel Bory détourna quelques pierres pour prendre au foyer maudit une poignée de cendres. Il la jeta autour de nous avec une sainte et funèbre colère. A cet instant, un de mes chiens se mit à hurler, soit qu'il fût attristé par le son des cloches ou le bruit du vent, soit qu'il eût compris quelque chose à cette histoire.

Comme je saluais tristement et silencieusement le colonel, je vis passer sur nous une nuée de corbeaux.

NINON ET MAINTENON

I

N'est-il pas bon pour l'esprit de rouvrir les portes des siècles et d'évoquer les figures aimées de l'histoire littéraire? On vient de publier un livre sur Ninon et sa cour. Je franchis le seuil de la belle pécheresse et je m'assieds au coin de son feu. Louis XIV disait à son couchant : « Du temps que j'étais roi. » Il disait bien, car il y avait longtemps qu'il n'était plus que l'ombre du roi. Frédéric à qui on demandait quel roi il craignait le plus. « Le roi Voltaire, » répondit-il. Et il disait bien, car l'esprit humain avait en ce temps-là couronné Voltaire. Ninon de Lenclos, quand madame de Maintenon fut madame de maintenant, s'écria : « Il y a une reine, mais où est la cour? » Et elle disait bien, car la cour était toujours chez Ninon.

Madame de Maintenon avait plutôt le caractère d'un roi que celui d'une reine. Elle disait à Ninon que l'amour n'était pas son roman, parce que la femme dans l'amour ne triomphait que par sa défaite. Il lui déplaisait de voir un conquérant dans son amant. Selon elle le plus amoureux cherchait le triomphe avant l'amour. « Mais tu ne comprends donc pas, lui disait Ninon — quand elle couchait avec elle, selon la mode du temps, — tu ne comprends donc pas que, s'il y a un triomphe et une défaite, c'est qu'il *y a une bataille* et que l'amour est une bataille. — Oui, mais j'aimerais mieux que l'attaque vînt de la femme et que la victoire fût pour elle. — Tu ne sais donc pas que l'homme a ses heures de lâcheté et de défaillance. Tu serais bien avancée de faire le siège, de prendre la place d'assaut et de n'y trouver personne. »

Quel livre à faire avec la conversation de ces deux femmes! Elles ont tout dit sur la science du cœur. Mais c'est Ninon qui avait toujours le premier et le dernier mot. « Je sais bien ce qui me manque, disait madame Scarron, c'est un grain de folie. — Vous appelez cela de la folie, c'est de la sagesse. Sans cette folie, Phryné n'eût pas rebâti les murs de Thèbes et Agnès Sorel n'eût pas sauvé la France. » Ninon se connaissait bien, à peu près comme l'abbé de Voisenon qui disait : « Si j'avais un peu de la bêtise de Jean-Jacques Rousseau, je serais un grand

homme. » En effet, il avait l'esprit trop subtil et ne pouvait rien bâtir de solide. L'architecte a besoin du maçon. Madame de Maintenon manquait de folie comme Voisenon manquait de bêtise. Elle était trop embéguinée dans sa raison : elle abdiqua le charme, la grâce, l'esprit, elle fut la femme de Louis XIV et ne fut pas reine de France, tandis que Ninon, qui fut la femme de tout le monde, eut sa cour jusqu'à sa dernière heure. A sa dernière heure, Voltaire vint saluer Ninon comme l'image spirituelle du grand siècle. Il la trouva avec son confesseur : un volume de Montaigne. Elle avait deviné en ce petit Arouet le roi du siècle nouveau. Elle lui légua de quoi acheter des soldats et des armes : — des livres. — Plus j'étudie Voltaire et plus j'y retrouve l'esprit de Ninon : une âme formée de la volupté d'Épicure et de la vertu de Caton. — Le même Dieu les conduit. — Comme Ninon, Voltaire ne voulait pas d'une politique et d'une religion à l'usage de tout le monde. Il songeait à créer une république de philosophes, comme Platon avait créé la sienne. Il croyait que les gueux devaient rester ignorants, pour n'avoir que les aspirations de la nature. « La philosophie, disait-il, ne sera jamais faite pour le peuple. La canaille d'aujourd'hui ressemble en tout à la canaille d'il y a quatre mille ans. » Il dit encore : « Nous n'avons jamais voulu éclairer les cordonniers et les servantes. C'est le partage des apôtres. »

C'est le blasphème d'un grand seigneur et non d'un philosophe. Mais tout en blasphémant et tout en niant la canaille, Voltaire travaillait pour Dieu et pour le peuple. Il dit quelque part des apôtres : « Ces douze faquins. » Il fut, sans le savoir, le treizième faquin.

Dans la bibliothèque de Ninon, Voltaire n'avait pu trouver l'Évangile, et pourtant, là où le Christ finit l'œuvre d'amour, Voltaire commence l'œuvre de justice. Voltaire a écrit l'Évangile des droits de l'humanité, quand on commençait à ne plus lire l'Évangile des droits de Dieu. Voltaire, qui a gagné aussi dans sa vie des heures de rédemption, croyait que les derniers apôtres avaient dit leur dernier mot. Selon lui, l'Église envahissante masquait le ciel. On avait bâti un temple à Dieu. Voltaire voulut montrer Dieu dans le cœur de l'homme. Du pied du Golgotha il dit de sa voix railleuse, amère et attendrie : « Ce n'est pas seulement Dieu que vous avez abreuvé de fiel et de vinaigre ; que vous avez insulté jusque dans ses mortelles souffrances ; ce n'est pas seulement Dieu qui pleure ses larmes et son sang depuis dix-huit siècles, c'est l'humanité. Dieu n'a sauvé que l'homme divin, je sauverai l'homme humain. » Et voilà pourquoi le jeune ami de Ninon devint le roi Voltaire.

Voltaire a peint Ninon à la Voltaire : un portrait vif, lumineux, saisi. « Sa philosophie était véritable,

ferme, invariable, au-dessus des préjugés et des vaines recherches. Elle eut, à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient sa destinée qui l'enlevait à la fleur de son âge. « Ah! dit-elle, je ne laisse au monde que » des mourants. » Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à Dieu qu'une prière : « Mon Dieu, faites de moi un honnête homme, et n'en faites jamais une honnête femme. » Les grâces de son esprit et la fermeté de ses sentiments lui firent une telle réputation que lorsque la reine Christine vint en France, en 1654, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une maison de campagne où elle était alors. Lorsque mademoiselle d'Aubigné (depuis madame de Maintenon), qui n'avait encore aucune fortune, crut faire une bonne affaire en épousant Scarron, Ninon devint sa meilleure amie... elles eurent le même amant et ne se brouillèrent pas. M. de Villarceaux quitta madame de Maintenon pour Ninon. Je ne dois pas oublier que madame de Maintenon, étant devenue toute-puissante, se ressouvint d'elle et lui fit dire que, si elle voulait être dévote, elle aurait soin de sa fortune. Mademoiselle de Lenclos répondit qu'elle n'avait besoin ni de fortune, ni de masque. Plus heureuse que son ancienne amie, elle ne se plaignit jamais de son état. Quelqu'un a imprimé, il y a deux ans, des lettres sous le nom de mademoi-

selle de Lenclos, à peu près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du bourgogne. Que d'esprit en cette page ! tout un portrait, toute une philosophie. J'ai dit ailleurs que Ninon continua Montaigne et prépara Voltaire : son esprit fut comme un trait d'union entre ces deux hommes, l'un plus Gaulois, l'autre plus Français, mais tous les deux enfants de la nation, pétris de son argile et illuminés de son génie. Ninon eut trois cercles très variés : au Marais, où elle fut galante avec le grand Condé et les autres ; au faubourg Saint-Germain, qui fut la terre promise de débordements ; enfin au Marais encore, où elle sauva le passé par la grâce de son esprit, par ses amitiés sérieuses, par son grand art de choisir son monde et de donner le ton à la société polie du seizième siècle.

Mademoiselle de Lenclos rouvrit l'hôtel de Rambouillet, mais Voiture chez elle était remplacé par Saint-Évremond, le bel esprit par l'esprit. On n'y travaillait pas à la guirlande de Julie, mais on n'y dénouait pas non plus la ceinture de Vénus. Quand Ninon était courtisane, c'était la courtisane amoureuse.

Quatre femmes au dix-septième siècle auraient pu écrire le bréviaire de l'amour : — Marion Delorme, Ninon de Lenclos, La Vallière, madame de Maintenon. — Marion aurait parlé du temporel, et ma-

dame de Maintenon du spirituel. — La Vallière aurait parlé du cœur, et Ninon de l'esprit.

Avec ces quatre femmes on aurait eu toute la gamme : — passions tendres et violentes, expansion et coquetterie, franches étreintes et douces rébellions, nuits orgiaques jusque dans les cabarets, et matinées mélancoliques dans les bosquets de Diane, bacchanales furieuses et repentirs amers, le ciel et l'enfer, Dieu et le démon, les larmes du sacrifice, les douleurs de la damnation.

J'ai mis dans ma galerie, en regard l'un de l'autre, les portraits de ces quatre femmes. Marion Delorme joue du théorbe et répand le charme tout charnel de son sourire. La Vallière cache ses larmes et voudrait cacher son cœur qui transperce par une adorable expression d'amour invaincu. Ninon illumine par le feu de ses yeux. C'est l'amour même. On s'arrête pour interroger la passion, mais elle va se moquer. Madame de Maintenon lève les yeux au ciel. Aussi c'est la plus coupable des quatre. Sa passion n'est pas aveugle. Elle pressent, elle devine, elle sait. Elle met le ciel sur la terre et rappelle que l'enfer n'est pas l'Éden. Aussi son péché se constelle de tous les feux du ciel et de l'enfer. C'est elle qui a écrit : « Il faut contribuer à la joie du prochain sans y participer. » Maxime d'une pécheresse qui voit son crime, et qui croit déjà faire acte de contrition.

Aujourd'hui que Versailles n'est plus qu'un Campo santo — moins les cendres des morts, — que reste-t-il de la vertu de madame de Maintenon? qu'a-t-elle gagné avec toutes ces capelines feuille morte, sous un voile noir, sous un masque de marbre ? Entre la vertu de Ninon et la vertu de son austère amie, il n'y a qu'un sourire moqueur. Et d'ailleurs, qu'est-ce que la vertu de madame de Maintenon ?

« Scarron étoit mon amy, écrivait Ninon à Saint-Évremond ; sa femme m'a donné mille plaisirs par sa conversation, et, dans le temps, je l'ay trouvée trop gauche pour l'amour. Quant aux détails, ie ne sçay rien, ie n'ay rien veu, mais ie luy ay presté souvent ma chambre iaune à elle et Villarceaux. » Était-ce pour prier Dieu ou pour parler de Scarron que Françoise d'Aubigné allait dans la chambre jaune — avec Villarceaux ? —

Madame Scarron, il est vrai, fréquentait en Ninon bien plus l'esprit que la personne, — comme avec son mari, — mais l'esprit a aussi ses jours de curiosité coupable ; l'esprit aime à juger le cœur, et il aime à juger sur l'expérience. Madame Scarron, voyant Ninon aimée et recherchée dans le beau monde, après plus de trente ans de folies amoureuses, avait devant les yeux un exemple fatal, d'autant plus que Ninon, livre charmant toujours ouvert, n'a consacré qu'une seule page au repentir. Fran-

çoise d'Aubigné a dit plus tard à son frère qu'elle n'a jamais été *mariée*. Elle a écrit souvent : « Mon cœur est libre, veut toujours l'être et le sera toujours. » Tant pis pour elle. J'aimerais mieux que sainte Françoise d'Aubigné se fût attardée un soir d'été, ne fût-ce que pendant une demi-heure, dans la forêt des passions. Mais ne la croyons pas. Elle jouait son grand jeu. Avant d'épouser Dieu le père, comme disait d'Aubigné, elle voulait épouser le roi. Et que gagna-t-elle à ce grand jeu ? elle fut plus souverain que souveraine. A quoi bon ce travail nocturne qui l'a empêchée de vivre au soleil les heures d'amour que Dieu laisse tomber de son sein dans le cœur de sa créature ? Sous les roses dont elle couronnait son ambition, son front saignait. Elle ne fut, après tout, ni la femme ni la maîtresse du roi. Elle n'osa pas jouir de sa puissance occulte ; aussi disait-elle : « J'ai été trop loin et trop près des grandeurs pour savoir ce que c'est. » Maîtresse du roi, dans le sens légitime du mot, elle n'était encore que la première esclave du royaume. Ce qu'il avait fallu d'adresse, de possession de soi-même, de profondes intrigues pour conquérir cette position ; ce qu'il fallait d'études et de sacrifices pour la maintenir, est inimaginable. On peut voir, dans les Mémoires de Saint-Simon, à quoi obligeait un honneur envié sans doute par toutes les dames de la cour, détesté en secret par la femme équivoque du roi. Il fallait

tout ployer à l'étiquette, conformer ses goûts au bon plaisir d'un maître exigeant, dissimuler jusqu'à ses maladies et sourire à travers la fièvre. Madame de Maintenon devait le suivre dans un carrosse à part, et accablée des fatigues d'un long voyage, se trouver en quelque sorte sous les armes pour recevoir à des heures réglées les visites du roi, dont tous les actes étaient absolus comme l'horloge de Versailles.

La pendule de Ninon ne sonnait que des heures de liberté et d'amour. Ce sont ces belles heures de l'esprit français que monsieur Émile Colombey a contées avec ses gaietés gauloises et ses malices parisiennes. Il sait par cœur le dix-septième siècle, et il met en scène, avec une grâce moqueuse, tous les personnages chers à l'histoire. Traversez avec lui cette belle comédie dont Ninon est tout à la fois l'amoureuse et la grande coquette.

Qu'en pense Ninon? demandait Louis XIV à ses courtisans, quand un événement nouveau arrivait en France, une bataille perdue ou gagnée, une nomination au ministère ou au confessionnal, un mariage royal, une maîtresse bannie. C'est que Louis XIV savait bien que l'opinion publique, cette railleuse des rois, hantait plutôt le salon de Ninon que le palais de Versailles.

II

La veuve Scarron sera-t-elle canonisée? Une fois encore sa vertu douteuse comparaît devant le tribunal de ses contemporains, augmenté de quelques juges d'aujourd'hui.

L'un d'eux s'est constitué, de par la loi des autographes, procureur impérial. Son réquisitoire est plus spirituel que foudroyant. Sainte Françoise d'Aubigné sera peut-être encore renvoyée des fins de la plainte. Et pourtant combien de témoignages contre cette vertu feuille morte! Le plus terrible est toujours la lettre de Ninon à Saint-Evremond; M. Feuillet de Conches, avocat d'office en cette cause occulte, a dit que cette lettre de Ninon ne prouve pas grand'chose contre madame Scarron; il n'y voit « qu'une réminiscence de gaieté de la part de la moderne Léontium, quarante ans après l'époque à laquelle elle fait allusion ».

Et pour mieux plaider sa cause, M. Feuillet de Conches raille, dans le meilleur style du dix-septième siècle, le philosophe Cousin qui sacrifie la vertu de madame de Maintenon à celle de madame de Longueville, car, selon l'auteur des *Causeries d'un Curieux*, « le philosophe est le galant séraphique de la du-

chesse, il porte son cœur en écharpe ». Ce qui fait dire à un homme d'esprit : « Je ne pense pas que M. Feuillet de Conches et M. Cousin puissent désormais se regarder sans rire. »

Le spirituel commentateur des *Lettres inédites* de madame de Maintenon croit sans réserve aux paroles de Ninon de Lenclos, de cette « femme honnête homme, qui disait toujours vrai et dont le cœur était aussi sûr en amitié qu'inconstant en amour ». Il y ajouterait peut-être une foi plus restreinte, « si la lettre avait été écrite à l'époque où les *myrtes* de madame Scarron pouvaient empêcher Ninon de dormir, à cette date où, jeunes et avides d'hommages toutes deux, l'adroite veuve marchait sur les brisées de son amie ; car, alors, ç'aurait pu être une vengeance *féminine* de la part de Ninon, une colère de la vanité, une révolte de l'amour-propre, et nous nous serions tenus en garde contre les exagérations, contre les injustices de ce sentiment surexcité. Mais la lettre a été écrite après un intervalle de quarante ans, c'est-à-dire lorsque Ninon était vieille, quand elle *lisait en lunettes* (elle le dit elle-même), quand, enfin, il ne pouvait plus y avoir la moindre rivalité d'amour ou de beauté entre elle et son amie ».

Ce grand procès de la vertu de madame de Maintenon, toujours jugé en première instance, le sera un jour en cour d'appel.

On a beau jeter au feu toutes les lettres qui

sont des cris de vérité, il en reste toujours une, dans un meuble à secret, dans un volume, dans un vieux parchemin. « Vous verrez, dit le commentateur, vous verrez qu'on découvrira un jour, dans l'arrière-boutique de quelque épicier, la *preuve authentique* du mariage du grand roi avec la veuve Scarron, et le mot de cette énigme politique et sombre intitulée : l'*Homme au masque de fer*, ainsi qu'on a retrouvé, dans l'officine d'un apothicaire, le contrat de mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, recouvrant un bocal de cantharides. » Si la vérité n'est pas toujours *bonne à dire*, elle est toujours *bonne à prendre*, n'importe où elle se trouve, fût-ce dans la hotte d'un chiffonnier; et, quand une fois on la tient, il se rencontre tôt ou tard un esprit indépendant et judicieux qui choisit son heure pour la publier et la faire rayonner au grand jour. Et alors que de témoignages rectifiés! que de paillettes et d'oripeaux renvoyés à la friperie! Combien d'idoles jetées à bas de leur piédestal! Ici, c'est un faux ami de l'humanité qui dépouille son vernis de philanthropie; plus loin, une Lucrèce qui trempe sa robe blanche aux fanges du ruisseau. Mais, par contre, aussi, le mérite modeste reprend son rang; la vertu solide brille de tout son éclat, et l'honnête homme méconnu voit luire enfin le jour de la réparation et de la justice... Et tout cela grâce

à un carré de papier, souvent large comme la main, jauni, fripé, maculé, à demi oblitéré par le temps, et qu'on serait tenté de renvoyer où vous savez, avec le *Sonnet* d'Oronte... N'est-ce pas le cas de s'écrier encore une fois : « *Où diable la vertu va-t-elle se nicher !* » Ainsi aujourd'hui, grâce à M. Honoré Bonhomme, idolâtre d'autographes, voici tout un volume qui va jeter une vive lumière sur les jours de pluie de madame de Maintenon.

La sixième série de ce volume renferme la transcription littérale d'un manuscrit in-32 de 180 pages dont le tiers est écrit par madame de Maintenon, et le surplus par cette vieille servante à la Molière, qui la suivit dans toutes ses fortunes, cette Nanon que Saint-Simon surnomme une demi-fée « à cause du pouvoir presque magique qu'elle exerçait à la cour ». Ce joli volume est recouvert d'une reliure feuille morte lisse et unie, que les mains de la Maintenon « ont usée sous leur contact familier et comme imprégnée des derniers parfums du grand siècle. » Ce manuscrit devait être, en effet, le *vade mecum*, le *livre de chevet* de madame de Maintenon. C'était, pour ainsi parler, une espèce de *vase d'élection* où elle renfermait, où elle *concentrait* par petites doses la quintessence des lettres et instructions spirituelles qu'elle recevait de ses directeurs de conscience. Aussitôt que, dans la lecture de ces lettres pastorales, son attention

était frappée par un passage qu'elle pût se proposer comme exemple, comme précepte, comme sujet de prière ou de méditation, vite elle recueillait ce passage dans son petit volume, et la maxime, la sentence, entraient désormais dans ses pratiques de piété , dans sa règle de conduite.

On sera curieux d'étudier un instant les maximes les plus chères à cette femme qui a tenu tant de place dans les destinées de la France. Je ne les veux pas commenter. Le lecteur suivra sans ennui ces méandres qui partent de la créature pour arriver à Dieu, où l'ombre des cyprès fait pâlir les roses et où la vie donne trop souvent la main à la mort :

⁂ Il faut donner de la consolation sans vouloir la partager, et partager les peines d'autrui sans lui en donner.

⁂ La tristesse qui serre le cœur est plus utile que la joie qui le dilate. Le sage dit qu'il vaut mieux être appelé à des funérailles qu'à des noces.

⁂ C'est un double gain et un double honneur, d'être accablée de mauvaises nouvelles et d'être chargée de consoler les autres.

⁂ C'est une marque visible de prédestination de passer de souffrance en souffrance et de porter sa croix chaque jour. A Dieu ne plaise que vous voyiez autrement !

⁂ Heureux celui qui ne fait sentir ses peines à personne et qui ressent celles d'autrui ! Heureux qui ne cherche de consolation de personne, et qui tâche d'être la consolation des autres !

⁂ Heureux ceux qui, sans étudier les profondeurs de la grâce, s'étudient à être humblement fidèles à la grâce !

⁂ Nous ne sommes pas tellement revêtus de Notre-Seigneur que nous ne portions encore bien des haillons de notre premier père.

⁂ La bonne œuvre qu'on fait pour le prochain est souvent plus utile à celui qui la fait qu'à celui pour qui on l'a faite.

⁂ Celui qui ne gémit point dans son exil ne se réjouira point dans sa patrie.

⁂ Il est difficile de séparer le mépris du vice d'avec le vicieux ; mais en séparant l'œuvre du Créateur d'avec l'œuvre de la créature, on accorde l'amour avec la haine envers le même objet.

⁂ On diminue le mérite de la patience quand on rompt le silence ; c'est une essence qui s'évapore par là.

⁂ Ceux dont l'âme est dans les sens sont peu capables des choses de Dieu.

⁂ Il y a grande différence entre ce que nos actions sont aux yeux de Dieu et ce qu'elles paraissent être aux yeux des hommes.

⁂ L'imagination fait grand tort à la raison.

⁂ Les livres profanes inspirent l'orgueil à mesure qu'ils augmentent les connaissances, au lieu que l'Écriture sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit.

⁂ Ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit gagné.

⁂ Nous voyons ce qui entretient nos misères, et nous n'avons pas le courage d'y renoncer.

⁂ On ne commence à vouloir connaître son iniquité que lorsque le cœur commence à se changer.

⁂ Quand on ne connaît point d'autre plaisir que dans le péché, l'état de ceux qui s'en retirent fait peur.

⁂ On ne fait que changer de plaisir quand on se donne à Dieu tout de bon, on gagne même beaucoup au change.

⁂ La charité cherche toujours à mettre la paix partout.

⁂ Pour revenir à la vérité, il faut commencer par reconnaître son égarement. La sincérité et la modestie font plus d'honneur que la science.

⁂ Peu de gens prennent pour eux ce qu'ils lisent dans l'Évangile, quoiqu'il s'adresse à tout le monde.

⁂ Les saints ont leurs plaisirs, et ce n'est que faute de les connaître que l'on craint de se donner à Dieu.

⁂ Les conséquences des moindres mauvaises habitudes vont loin.

⁂ Ceux qui se fient aux paroles de Jésus-Christ en éprouvent la vérité.

⁂ On serait bientôt guéri si on ne craignait point de l'être.

⁂ Le changement du cœur ne se fait point sans de grandes agitations de l'esprit.

⁂ Nous ne devons pas compter ne point tomber, mais sur la grâce que Dieu nous fait de nous relever quand le fond de notre cœur est à lui.

⁂ Dieu se cache à ceux qui veulent autre chose que lui.

⁂ On voudrait jouir de Dieu, mais on voudrait aussi jouir des créatures, et c'est ce qui n'est pas possible.

⁂ L'intelligence est la récompense de la soumission.

⁂ C'est la disposition du cœur qui fait tout ce qu'il y a de bon dans l'assistance que l'on donne à ceux qui en ont besoin.

⁂ Nos misères augmentent à proportion que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes.

⁂ Tout ce qui occupe les hommes n'est qu'amusement d'enfants.

⁂ Nous sommes sensibles à tout, hors à nos véritables misères.

⁂ Il faut contribuer à la joie du prochain sans y participer.

Cette dernière maxime, toute pleine de ténèbres féminines, nous ramène à notre procès. Madame Scarron a-t-elle contribué à la joie de Villarceaux, avant de participer à la couronne de Louis XIV? Pour parler en Gaulois, comme Tallemant des Réaux, a-t-elle sauté le pas avant de sauter les marches du trône?

Si vous voulez savoir mon opinion sur la vertu de madame de Maintenon, je vous répondrai que je n'en sais rien et que je ne soulèverais pas un feuillet pour le savoir! Si vous êtes trop curieux, venez chez moi le demander à madame de Maintenon elle-même; j'ai un portrait d'elle qui la révèle à son insu.

Cette expression de dignité tempérée par une gorge orgueilleuse, ses yeux fauves et ses lèvres charnues qui ont toutes les aspirations des voluptés royales, sa robe qui « se recourbe en replis tortueux » sur ses hanches abondantes, son simple bonnet du matin qu'elle jettera la nuit par-dessus les moulins du roi ; tout dans cette figure exprime que là où les autres ne trouvent qu'une ambitieuse, Villarceaux et Louis XIV ont trouvé une femme.

LA REINE DE GOLCONDE

I

Au beau milieu du dix-huitième siècle, par une fraîche et rayonnante matinée, un gentilhomme de vingt ans s'abandonnait, aux alentours de Lunéville, au galop aventureux d'un cheval anglais enivré par la course et par le parfum des bois. Une vingtaine de chiens de chasse de toutes formes et de toutes couleurs, éparpillés dans la vallée, se répondaient par de joyeux aboiements. Il les suivait du regard, sans s'inquiéter du dégât de leurs courses vagabondes. Qu'importe la moisson future, quand la floraison nous éblouit et nous enivre, quand nous sommes heureux de toutes nos forces et de tout notre cœur? Tout homme, une fois en sa jeunesse, une seule fois peut-être, a saisi au passage, dans une étreinte rapide, ce bonheur qui a sur le front un rayon prin-

tanier et sur ses lèvres la rosée des primevères.

Ce gentilhomme était le chevalier Stanislas de Boufflers, qui avait vécu jusque-là à la cour de Lunéville, sous les yeux de sa mère, la célèbre marquise de Boufflers[1]. Il avait vécu sans souci, étudiant en plein vent, assez mal gouverné par l'abbé Porquet, « qui ne savait pas son *Benedicite*, quoiqu'il fût aumônier du roi de Pologne ». Comme on voit, Boufflers avait eu, dans sa mère et dans son gouverneur, deux maîtres faciles à contenter, deux maîtres qui pardonnaient tout à l'esprit. Or, le jeune chevalier de Boufflers savait bien se faire pardonner.

Son temps se passait en promenades à cheval, en belles chasses, en fêtes dansantes. « En pensant à cette cour de Lunéville, dit Boufflers devenu vieux, je crois plutôt me souvenir de quelques pages d'un roman que de quelques années de ma vie. » C'était

1. La maîtresse du roi Stanislas, femme du capitaine des gardes de ce prince, mère du chevalier. Fort jolie femme, plus galante encore, et, s'il est possible, encore plus incrédule, elle ne concevait pas comment on pouvait aimer Dieu. « Oh ! non, s'écriait-elle un jour, je sens que je ne l'aimerai jamais. — Ne jurez de rien, lui dit son fils ; si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez tout comme un autre*. »

* Mlle Arnould, ayant appris la conversion de Mlle Luzy, de la Comédie-Française, s'écria : « Oh ! la coquine, elle s'est faite sainte dès qu'elle a su que Jésus s'est fait homme. » Rien, comme on le voit par ce rappochement, ne ressemblait aux propos de cour comme les propos de coulisses. C'est toujours de la comédie ; et, si ce ne sont pas les mêmes acteurs, c'est bien le même public qui paye.

un beau garçon ayant toujours la saillie ou le madrigal sur les lèvres. Il dansait à merveille, peignait joliment, ne jouait pas trop mal du violon, abattait noblement un chevreuil. J'allais oublier de dire qu'il ramassait çà et là, au pied de la table de la cour, dont les convives étaient Voltaire, madame du Châtelet, Montesquieu, Saint-Lambert, le président Hénault, M. de Tressan, madame de Grammont, quelques miettes de science et de littérature. L'abbé Porquet lui-même, quoique son gouverneur, parvint de temps en temps à surprendre la paresse du chevalier. L'abbé Porquet était quasi homme de lettres; il ne lui manquait guère que de l'esprit, de la science et de l'imagination. Il apprit tout ce qu'il savait à son élève; il lui arrivait même quelquefois de le conduire dans un monde inconnu à tous les deux : dans la métaphysique transcendante, dans la philosophie surhumaine. Ainsi, le matin où nous voyons Boufflers emporté par son beau cheval, l'abbé Porquet lui avait posé cette question mille fois résolue par les plus grands esprits, et partant toujours à résoudre : *Quel est ici-bas le souverain bien?* « Je suis bien aise d'étudier cette grave question, avait dit Boufflers. Pour cela, je vais monter à cheval et aller rêver au grand air. » Et il était parti avec ses chiens, laissant l'abbé sur ses jambes. Le brave aumônier, le voyant disparaître dans la poussière du galop, s'était dit en hochant la tête : « Voilà un gar-

çon qui passera sa vie à cheval, mais qui ne fera jamais son chemin. »

Reprenons notre course avec le chevalier. Qui sait d'ailleurs si nous n'allons pas trouver avec lui à résoudre la question de l'abbé ? Après mille bonds sur les verts chemins, à travers les bois et les blés, le cheval s'arrêta tout d'un coup, au coin d'un petit bosquet d'ormaie et de chênaie. Il avait si bien couru depuis trois heures, que son cavalier ne songea point à l'éperonner. Il sauta gaiement sur l'herbe, le débrida et lui conseilla de brouter au bord du bois. Pour lui, après avoir appelé quelques chiens, il se mit à déjeuner avec une perdrix et du pain, le tout arrosé de quelques gorgées d'eau à la fontaine voisine. « Un cheval, un chien, un peu d'herbe à l'ombre, voilà le souverain bien, » murmura-t-il après sa première libation.

Il faut peindre d'un seul trait le paysage où se trouvait si heureux notre chevalier : un petit vallon fuyant entre deux collines couronnées de grands arbres touffus ; un petit hameau gaiement éparpillé à l'horizon, où l'œil s'arrêtait sur une aiguille de clocher ; dans le vallon, un peu de bois encadrant les blés verts et les sainfoins rouges ; çà et là un verger tout blanchi par la floraison, une grande prairie où serpentait nonchalamment un ruisseau, quelques ponts rustiques, un troupeau paisible de vaches rousses et brunes ; en regard du petit hameau, un

château lointain dont on ne voyait, au-dessus du bois, que les tourelles grisâtres ; enfin, par-dessus tout cela, le sourire du ciel, le baiser du soleil, le chant de l'alouette, la joie épanouie de la nature. « Oui, reprit Boufflers en jetant toute son âme à la vie, un cheval, un chien... »

La parole s'arrêta sur ses lèvres malgré lui. Une fraîche paysanne, rayonnante de la beauté du diable, venait de lui apparaître, comme par magie, à la lisière du bois, en petit bonnet mutin et léger, en blanc corset et en cotillon rouge, avec un pot au lait à la main. « A merveille ! dit-il en se soulevant pour la mieux voir; on dirait que je suis dans une fable de La Fontaine. J'oubliais qu'après le cheval et le chien il faut compter la femme pour le souverain bien. Celle-ci vient tout à propos. »

Il vit avec une joie du cœur qu'elle venait de son côté pour passer le ruisseau sur un petit pont de planches, ou plutôt sur deux planches servant de pont aux pieds alertes. Il se leva pour aller à sa rencontre. Que lui dit-il? que lui répondit-elle? Je n'étais pas là. S'il faut l'en croire, il lui trouva une très jolie bouche; partant beaucoup d'esprit. Elle s'appelait Élisabeth, il l'appela Aline; elle avait seize ans; c'était la fille d'un fermier du vallon. Le chevalier lui voulut baiser le cou, ce beau cou de seize ans; pêche encore verte, mais déjà douce aux lèvres! Le cheval hennit, les chiens aboyèrent. Elle

se défendit comme un oiseau qui échappe à l'oiseleur ; le pot au lait tomba ; elle poussa un joli cri aigu, mais le baiser était pris. « Ah! mon Dieu! dit-elle avec un effroi enfantin en relevant son pot, voilà plus de la moitié du lait par terre ! — Attendez, dit Boufflers, ce n'est qu'un demi-malheur. »

Il alla remplir le pot à la fontaine. Il revint si gai, si tendre et si fou, il parla si bien sans raison, qu'Aline se laissa attarder durant une heure ; elle l'écoutait avec une ravissante surprise, comme un doux murmure de fontaine, comme un gazouillement de bouvreuil. C'était mieux que tout cela : c'était l'amour qui parlait. Jamais l'amour n'avait pris la parole sur un plus beau théâtre. La brise, encore fraîche, répandait un parfum de bonheur idéal ; les abeilles bourdonnaient gaiement sur les sainfoins ; les demoiselles frappaient de leurs ailes d'or les verts nénufars du ruisseau ; de beaux pigeons blancs venaient familièrement mouiller dans la rosée leurs jolies pattes roses. « Ma chère Aline, je voudrais bien être votre frère (ce n'est pas cela que je voulais dire). — Et moi, je voudrais bien être votre sœur. — Ah ! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez. » En écoutant cela, elle se laissa embrasser une seconde fois sans trop de mauvaise volonté. Tout en parlant, Boufflers se pencha au bord du ruisseau, cueillit une marguerite blanche et rose, une tige de primevère à trois fleurs, une verte feuille

de roseau, un brin de thym et de marjolaine, un *souvenez-vous de moi*, quelques autres fleurettes; et, nouant le bouquet avec un brin de jonc : « Je voudrais vous offrir cela avec un trône.... Mais, poursuivit-il en attachant le bouquet au corsage d'Aline, ce bouquet n'en serait pas mieux placé. »

Aline disait à chaque instant qu'elle allait partir : « Il faut pourtant que je m'en aille! » mais elle demeurait toujours, les pieds enracinés dans l'herbe, le regard flottant dans le ruiseau. Des bûcherons vinrent à passer. « Adieu, dit-elle tristement. — Adieu, ma chère Aline. — Adieu! — Adieu. »

Elle prit l'anse de son pot; elle soupira et s'éloigna lentement. « Ah! dit Boufflers, que ne puis-je aller partout avec elle, toujours avec elle! » Il la suivit du regard; elle se retournait à la dérobée, mais bientôt elle se perdit sous un bouquet de hêtres. Il entrevit encore son petit bonnet mutin, son léger cotillon, une main qui faisait un dernier signe d'adieu; enfin elle disparut tout à fait.

Le chevalier sans peur et sans reproche s'élança sur son cheval, siffla ses chiens, et reprit, tout en soupirant, le chemin de Lunéville. Un peu avant d'arriver, il rencontra au pied d'un vieil orme le grave abbé Porquet, qui lisait saint Augustin avec ardeur. « Je veille sur vous d'assez loin. D'où venez-vous, mon cher vagabond? lui cria l'abbé en se levant. — J'ai pris sans vous, ne vous déplaise, une

leçon de philosophie; vous m'avez beaucoup parlé du souverain bien: j'ai trouvé trois choses aujourd'hui: le cheval, le chien et la femme. — Saint Augustin, mon cher chevalier, a compté deux cent quatre-vingt-huit opinions sur ceci: nul philosophe ne pourra s'accorder sur ce chapitre. Selon Cratès, le souverain bien, c'est une heureuse navigation; selon Archytas, c'est le gain d'une bataille; selon Chrysippe, c'est bâtir un superbe édifice; selon Épicure, c'est la volupté; selon Palémon, c'est l'éloquence; selon Héraclite, c'est la fortune; selon Simonide, c'est l'amitié d'un chacun; selon Euripide, c'est l'amour d'une belle femme. Les anciens philosophes ne sont pas plus sages que vous, monsieur le chevalier. Nous allons, s'il vous plaît, en retournant au logis, poursuivre notre leçon. Le souverain bien, c'est Dieu, monsieur, Dieu seul, qui peut à toute heure et en tout temps répondre aux aspirations de notre âme; tout le reste n'est que fragilité. Qu'est-ce que l'amitié humaine? qu'est-ce que la gloire d'une bataille? qu'est-ce que l'amour d'une belle femme? un peu de fumée qui passe et nous aveugle. Tout est vain, tout est trompeur. Là où l'un cherche la liberté, il ne trouve que l'esclavage qu'entraînent les grandeurs; là où l'autre cherche la paix dans la solitude, il ne trouve qu'inquiétudes et agitations; là où celui-ci cherche la volupté, il ne recueille qu'amertume. Faux biens, ombres, illusions! L'âme

est faite pour le ciel; tout ce qui lui vient d'ici-bas est indigne d'elle. L'âme est faite pour aimer Dieu, pour retourner au ciel, sa vraie patrie. Dieu s'est révélé partout, aux nations les plus barbares ; écoutez Sénèque: *Nulla quippe gens unquam....* — Ah! pardieu! mon cher abbé, si vous parlez latin, c'est que vous ne savez plus ce que vous dites: pour moi, je n'écoute plus. — Allons, pour une phrase latine que je sais! je vous en passe bien d'autres. — Au bout du compte, je suis de votre avis : le souverain bien, c'est Dieu ; mais Dieu est bien haut placé pour moi, et, en attendant que je monte au ciel, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur l'abbé, que je cherche le souverain bien dans une belle femme, un beau cheval et un beau chien. Ah! si vous saviez le gai soleil qu'il faisait là-bas, surtout quand nous étions à l'ombre! Aline! Aline! que ne puis-je vous aimer ainsi tous les jours de ma jeunesse! — Allez, profane; allez, pécheur, lâchez la bride à vos mauvaises passions. » Là-dessus, Boufflers éperonna son cheval.

C'en était fait de lui; il avait trouvé le souverain bien des profanes : l'amour! la poésie! Ce jour-là, le seul de toute sa vie, il fut amoureux, il fut poète! Pourtant une autre fois encore, dans sa vieillesse, nous le retrouvons poète, grâce à ce magicien sublime qui s'appelle le souvenir.

II

Le reste du temps, Boufflers, abbé, chevalier ou marquis, n'a été qu'un homme d'esprit plus ou moins rimeur; il s'est contenté de l'héritage des Grammont, des Bellegarde, des Saint-Aulaire, des Richelieu. Il y a beaucoup d'abbés, de chevaliers et de marquis, j'imagine, qui vivraient avec quelque faste en plus petit héritage.

Boufflers n'eut pas le temps de retourner dans la vallée du pot au lait. Au bout de quelques jours, il lui fallut partir pour Paris, selon les ordres du roi Stanislas. Qu'allait-il faire de lui à Paris? « Un évêque, » disait sa mère. Il entra bravement au séminaire de Saint-Sulpice, une chanson gaillarde sur les lèvres. Le séminaire n'était plus tout à fait la vallée de Lunéville; on n'y rencontrait pas au matin, dans le sourire du soleil, une jolie laitière en cotillon rouge. L'abbé se mit bientôt à regretter sa liberté, son cheval et ses chiens. Comme il ne pouvait pas prier Dieu de bonne foi, il ne le priait pas du tout : c'était plus simple et plus catholique. Il voulut sortir de là : comment faire? comment sortir sans scandale? Encore si c'était un joli scandale! Boufflers tint conseil avec lui-même : il ima-

gina d'écrire son histoire avec Aline; il tailla sa plume et s'abandonna à elle. « Je m'abandonne à vous, ma plume; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit et commandez à votre maître. Contez-moi quelque histoire que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin. » Voilà le plus joli début de conte français. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plume, ainsi maîtresse d'un esprit indocile, commence tout simplement par le commencement. Mais poursuivons : « Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et d'amants : vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi, je suis seul et je voudrais bien me tenir bonne compagnie à moi-même. » Tout le conte est sur ce ton charmant. Il aurait douze volumes qu'on les lirait avec délices; mais il contient à peine douze pages. Vous comprenez bien que la plume n'a rien de mieux à raconter que l'histoire du pot au lait; peu à peu, enhardie par la vérité de la première page, elle se lance dans toutes les fantaisies du mensonge; elle cherche à abuser Boufflers en lui présentant sous de douces métamorphoses l'image toujours souriante d'Aline : d'abord c'est une marquise adorable, ensuite une reine de Golconde, enfin une petite vieille encore aimable,

vêtue de feuilles de palmier. Le temps se chargea de faire presque une histoire de ce conte. C'est tout l'œuvre de Boufflers ; ce qu'il a écrit à la suite n'est qu'une légère arabesque faite pour encadrer ce joli tableau au pastel.

Boufflers ne restait guère à Saint-Sulpice : il allait dans le monde, dans le beau monde; il allait même à Versailles. Selon Bachaumont, il lut son conte à madame de Pompadour. Elle fut si ravie de la laitière, qu'elle eut, dès ce jour, l'idée d'avoir des vaches à Trianon, de les traire avec ses jolies mains presque royales, de revêtir en certains jours d'ennui le blanc corset et le cotillon rouge, afin de séduire encore une fois Louis XV sous cette fraîche métamorphose.

En moins de quelques semaines, le conte se répandit de bouche en bouche, de grand seigneur à marquise. Plus de mille manuscrits s'éparpillèrent à Versailles et à Paris. Le séminaire de Saint-Sulpice lui-même n'en fut pas exempt. Tout le monde s'indignait et battait des mains, Boufflers tout le premier. Le conte fut imprimé et signé des initiales du nom de l'auteur ; alors, le scandale dépassant les bornes du séminaire, l'abbé de Boufflers redevint le chevalier de Boufflers. Un beau matin, il mit de côté le petit collet, monta à cheval et partit bravement, l'épée au côté, pour la campagne de Hanovre. Le roi Stanislas lui avait, dès l'enfance, donné qua-

rante mille livres de revenu en bénéfices. Comment un abbé peut-il abandonner de pareils bénéfices? Rassurez-vous. Tout en prenant l'épée, il prit aussi la croix de Malte, le droit étrange d'assister à l'office en surplis et en uniforme, offrant par là le spectacle bizarre d'un prieur capitaine de hussards. Il écrivit à ce sujet une lettre que Grimm cite tout entière. En voici la plus jolie page :

« J'étais dans la route de la fortune; qui sait si quelques intrigues de plus ne m'auraient point mis à la tête du clergé? Mais j'ai mieux aimé être aide de camp dans l'armée de Soubise : *Trahit sua quemque voluptas.* Comptez-vous pour rien le cri d'indignation qui s'était élevé contre la liberté de ma conduite? « Ce sont les sots qui crient, » me direz-vous. Tant pis, vraiment; il vaudrait bien mieux que ce fussent les gens d'esprit : cela ferait moins de bruit. Les sots ont l'avantage du nombre, et c'est celui-là qui décide. Nous aurons beau leur faire la guerre, nous ne les affaiblirons pas : ils seront toujours les maîtres, ils resteront toujours les rois de l'univers, ils continueront toujours à dicter les lois. Il ne s'introduira pas une pratique, pas un usage, dont ils ne soient les auteurs. Enfin ils forceront toujours les gens d'esprit à parler et presque à penser comme eux, parce qu'il est dans l'ordre que les vaincus parlent la langue du vainqueur. D'après l'extrême vénération dont vous me voyez

pénétré pour la toute-puissance des sots, ai-je tort de chercher à rentrer en grâce avec eux, et ne dois-je pas regarder comme le plus beau moment de ma vie celui de ma réconciliation avec les souverains du monde? Pardonnez-moi de m'égayer un peu dans le cours de mes raisonnements; c'est pour m'aider, et vous aussi, à en supporter l'ennui. D'ailleurs, Horace, votre ami et votre modèle, permet de rire en disant la vérité, et le premier philosophe de l'antiquité n'était sûrement pas Héraclite. J'aurais pu, me direz-vous, d'après mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état sans en prendre un autre; mais les sots m'ont dit qu'il fallait avoir un état dans la société. Je leur ai proposé celui d'homme de lettres; ils m'ont dit de m'en bien garder, parce que j'avais trop d'esprit pour cela. Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient que je fisse, et voici ce qu'ils m'ont répondu : « Il y « a quelques siècles que nous avons voulu que tu « fusses gentilhomme; nous voulons à présent que « tout gentilhomme aille à la guerre. » Là-dessus je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte, et je pars. »

Boufflers fut brave à la guerre, plein de folie et de gaieté, mais trop philosophe. Après un coup d'épée, il réfléchissait : un soldat ne doit pas réfléchir sur le champ de bataille. Boufflers, d'ailleurs, fut toujours à côté de chacun de ses états : abbé libertin, soldat

philosophe, courtisan satirique, diplomate chansonnier, républicain courtisan. En 1792, il émigre, et, du fond d'une solitude sauvage, il entreprend de défendre la liberté, il écrit un livre sur le libre arbitre; à la fin de sa carrière, après avoir bien parcouru le cercle des folies, il écrit sur la *raison humaine* en vrai style d'académicien. O Boufflers! que vous étiez loin d'Aline!

Après la campagne de Hesse, il fit un voyage en Suisse, le bâton à la main, son équipage sous le bras, vrai voyage d'artiste. Ce voyage, vous l'avez lu dans les lettres à sa mère, lettres charmantes dont chaque mot dit quelque chose. Comme peintre de portraits au pastel, Boufflers a obtenu à Genève des succès sans nombre; il ne demandait qu'un petit écu pour peindre un mari, mais il faisait le portrait de la femme par-dessus le marché.

Au retour du voyage en Suisse, le maréchal de Castries le fit nommer gouverneur du Sénégal et de l'île de Gorée. Là-bas, tout le monde fut content sous ses ordres, excepté lui-même, qui revint bientôt se livrer corps et âme, comme naguère, aux enivrements d'une seconde jeunesse encore toute fleurie d'amourettes, de saillies et de petits vers. Sa jeunesse dura jusqu'à près de cinquante ans; il semblait que le temps passât sans l'atteindre. Il fut du petit nombre de ceux qui ont trente ans durant un quart de siècle. Il suivait avec religion

toutes les frivolités de la mode : étoffes à trois couleurs, broderies d'or et d'argent, paillons et paillettes, perruques à queues et à frimas ; enfin, comme il le disait lui-même, « on avait trouvé alors le secret important de mettre sur le dos d'un homme une palette garnie de toutes les teintes et de toutes les nuances ». « Ces habits, disait Grimm, donnent à nos jeunes gens de la cour un avantage décidé sur les plus belles poupées de Nuremberg. »

En 1788, un peu fatigué du bruit, de la toilette, des fêtes et des femmes, Boufflers, prenant enfin son parti sur l'âge, se décida à avoir cinquante ans : il fit ses visites pour l'Académie. Déjà il était des académies de Nancy et de Lyon. L'Académie française l'accueillit en vieil enfant gâté. Son discours fut péniblement grave : il remonta au déluge, à la création du monde, au chaos ; c'était faire bien du chemin pour ne pas arriver. Ici finit Boufflers, le vrai Boufflers, dont l'histoire gardera un souvenir riant. L'Académie fut le tombeau de cet esprit, qui pouvait lutter par la grâce avec Hamilton, par le trait avec Voltaire. Donc, *ci-gît le chevalier de Boufflers :* l'Académie en a tué plus d'un.

III

Il y a bien encore un autre Boufflers, connu sous le nom de marquis de Boufflers, qui se maria, qui fut député de Nancy aux États généraux, qui fonda un club avec Malouet et La Rochefoucauld, qui fit un traité du *Libre Arbitre*, qui devint agriculteur, qui mourut gravement en 1815 [1] ; mais celui-là n'a rien de commun avec le nôtre. C'est le même, dites-vous ; c'est toujours le Boufflers qui aima si poétiquement la belle Aline dans la vallée au pot au lait. Vous avez raison : vous me rappelez un dernier trait que je vais vous raconter ; mais, avant tout, un mot en passant pour juger l'œuvre et le poète.

Boufflers a été l'âme enjouée de ce beau monde perdu que 1790 a dispersé à jamais, ce beau monde qui vivait de joies et de fêtes sans souci de la mort. Il a effleuré dans ses courses vagabondes le règne doré de madame de Pompadour, le gouvernail pourpré de madame du Barry, la grâce adorable de Marie-Antoinette ; il a été l'esprit le plus recherché de la cour du roi de Prusse et du roi de Pologne. Il était par-

1. Il mourut à Paris, et fut enterré au Père-Lachaise, où l'on reconnaît sa tombe à cette épitaphe digne d'un sage de la Grèce : *Mes amis, croyez que je dors.*

tout dans la même saison, sur tous les chemins ; il a été le plus intrépide voyageur en terre ferme de son temps. On disait de lui : « C'est le plus errant des chevaliers ; » et tout le monde sait le mot charmant d'un autre esprit moins français. M. de Tressan le rencontre sur une grand'route : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. »

En feuilletant au hasard le léger recueil de Boufflers, de Voisenon le grand, comme disait Saint-Lambert, nous allons retrouver l'écho déjà vieilli de son temps, les roses sans parfum dont il ornait le corsage de ses nobles maîtresses.

Mais faut-il aller plus loin dans son œuvre? Sa seule fantaisie digne d'un poète, c'est la pièce intitulée *le Cœur*, où l'esprit fait presque pardonner à la licence. Chamfort appelait tout cela des meringues. Tout cela peut passer, quand c'est le poète lui-même qui le dit à une duchesse oisive ; mais ces gais gazouillements ne peuvent se faire bien écouter sans la mise en scène. C'était là le charme de cet improvisateur, ayant toujours un peu de rime et un peu d'esprit à son service, tour à tour pour la princesse de Ligne, pour madame de Luxembourg, pour la chatte de madame***, pour l'Arcadie de la princesse Radziwill, pour tout ce qui le charmait au passage.

Après avoir côtoyé la poésie légère, il s'est avisé de traduire les odes d'Horace, des pensées de Sénè-

que, quelques vers du *Paradis* de Dante, quelques stances de l'Arioste : que ces poètes lui pardonnent! il a traduit les idées, il n'a pu reproduire la couleur, qui est la vie, l'éclat et le parfum de toute poésie.

Après les vers vient la prose, qui n'est pas de la plus mauvaise : rappelez-vous les lettres, rappelez-vous *Aline*. Il y a d'autres lettres et d'autres contes; on peut trouver encore du charme à relire le *Derviche*, *Ah! si...*, quelques pages de philosophie arrachées à l'*Encyclopédie* et à son livre du *Libre Arbitre*. Ce livre, tel qu'il est, mérite une mention. Plus jeune, Boufflers eût fait sur ce sujet un livre charmant à la façon de Sterne. Il déclare en commençant qu'il marche dans des régions inconnues, vers un but invisible; dès le premier pas, il s'égare dans les mille sentiers perdus de la métaphysique : il lui eût fallu toute sa jeunesse pour fleurir ces chemins-là et nous y entraîner, cependant il a conservé çà et là le tour ingénieux, la grâce délicate, la raison égayée de son meilleur temps. Il n'illumine guère la question, mais enfin il y pénètre quelquefois avec bonheur; il jette au hasard, j'imagine, des idées qui sont des images, des raisonnements qui sont des tableaux. L'esprit humain ne s'élèvera jamais à ces hauteurs inabordables.

On pourrait recueillir les pensées que Boufflers a semées sur les grands chemins.

⁂ Il en est des trésors de la pensée comme des

autres : on devient plus avide à mesure qu'on est plus riche.

⁂ Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète dépouillé pour le combat.

⁂ En fait d'esprit, personne ne sait son compte. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les plus pauvres sont les plus contents.

⁂ Seul entre tous, l'homme de lettres peut, suivant la belle expression d'un ancien, vivre à vœu découvert.

⁂ L'habitude est une seconde nature ; il y en a peut-être une troisième, qui s'appelle l'imitation.

⁂ La renommée aime qu'on lui fasse des avances ; il y a tels personnages dont elle ne saurait que dire, si eux-mêmes ne prenaient la peine de lui faire son thème.

⁂ L'espérance est un acompte sur tous les biens.

⁂ Les rois aiment mieux être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

Parmi les divers portraits écrits sur Boufflers, je détache ces quelques traits dus au prince de Ligne, qui savait à fond le cœur et l'esprit de tout le monde.

« M. de Boufflers a beaucoup pensé ; mais, par malheur, c'était toujours en courant. On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues

avec son temps et son argent : peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer, quand le feu de sa jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fût tout de lui-même et maîtrisât son maître; aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole. Le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctes de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement, il ne sait pas tout; il a pris la fleur des diverses connaissances, et surprendra par sa profondeur tous ceux qui le savent léger, et par sa légèreté tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure; il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, il se priverait même de pain pour nourrir un méchant, et surtout son ennemi! *Ce pauvre méchant!* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse : malgré cela, il la gardait toujours; et, quand on lui demandait pourquoi, il répondait : « Qui la prendrait? » Il a de l'enfance dans le rire, la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce. Il a quelquefois

l'air bête de La Fontaine. On dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus. Il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières, et ne laisse percer sa malice que dans ses regards et son sourire ; il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop peut-être, en écrivant, du côté opposé. Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclore. »

Ce croquis bien étudié représente Boufflers aux approches de la vieillesse ; Boufflers devenu académicien, père de famille, homme politique.

Malgré son culte pour la liberté, il déserta la Législative au 10 août; il partit avec sa famille, en vrai philosophe qui se soumet à tout, pour la cour de Prusse, où il fut accueilli à bras ouverts par le prince Henri. De là il passa à la cour de Pologne, où il voulut fonder une colonie française. Son émigration, qui dura huit ans, fut très supportable. Il vécut, quoique à la cour et en temps de guerre, dans le silence, presque dans l'étude ; jouant avec sa fille, et lui apprenant comment on joint, tant bien que mal, la rime à la raison ; aimant sa femme, qu'il avait prise veuve et belle, sans trop d'esprit ; se promenant au grand air, pluie ou soleil, selon son habitude. Quoique à peu près exilé, il avait encore des chevaux et des chiens : il fut donc le moins à plaindre de tous les émigrés.

En 1800, il rentra en France [1], mais non plus courtisan ni député : à peine s'il fut encore académicien. Il était fort désabusé des vanités humaines. Il se réfugia dans un petit château qu'il transforma presque en ferme ; il devint agriculteur dans toute la simplicité des patriarches. Il bâtit un peu, planta beaucoup, cultiva à sa guise, c'est-à-dire en optimiste. Ses moissons furent belles, belles furent ses vendanges. Il était demeuré fidèle à l'amitié, qui le venait visiter dans les beaux jours. « Voilà mon dictionnaire de rimes, disait-il en montrant sa charrue et sa herse. Voilà mes poésies, disait-il en montrant ses blés, ses colzas, ses luzernes et ses avoines. Ici, poursuivait-il, je suis toujours en cette inspiration, je communique avec la nature ; c'est là une œuvre pie qui me fera pardonner toutes mes œuvres légères. »

IV

Mais il me tarde de finir, pour arriver à ce dernier tableau qui achève de peindre Boufflers.

A travers les folies touffues de sa longue jeunesse,

1. « Boufflers est sur la liste des émigrés ; vous devriez ordonner qu'on le rayât. — Oui, sans doute, répondit Bonaparte ; il nous fera des chansons. »

Boufflers avait çà et là pris le temps de demander des nouvelles d'Aline, qui n'était pas tout à fait devenue reine de Golconde. Il a raconté de diverses façons, en prose et en vers, sa véritable histoire. En revenant de Berlin à Paris, en 1800, il voulut à toute force revoir Aline au passage; il voulut retremper son pauvre cœur, battu par mille tempêtes à l'eau de rose, aux sources fraîches de cet amour si printanier qui l'avait surpris au matin de sa vie.

Il s'arrêta à Lunéville. Mais qu'était devenu le palais enchanté de Stanislas, la cour de madame de Boufflers? Le poète prit un cheval à l'hôtel de la poste et se mit en route pour le vallon. On était au printemps : il retrouva la nature toute fraîche et tout embaumée comme autrefois; toujours les mêmes couronnes verdoyantes et touffues sur les deux collines, toujours les bosquets gazouilleurs, les moissons déjà flottantes, les vergers épanouis; toujours le hameau qui fume et le clocher qui se perd dans le ciel avec le son des cloches. « Il ne manque qu'une chose ici, murmura Boufflers; c'est Aline, c'est mon amour, c'est ma jeunesse. La nature a beau faire, elle a beau répandre tous ses trésors, elle a beau chanter sur tous les tons, elle ne sera jamais qu'un cadre dont les passions de l'homme seront le tableau. Mais, que dis-je si gravement? j'ai l'air d'un philosophe. Hélas! est-ce un

philosophe qui devait revenir ici? Voyons, soyons jeune encore, s'il est possible. »

Boufflers redemanda un instant de jeunesse à la magie des souvenirs; il descendit de son cheval, s'étendit sur l'herbe à l'ombre du vieil orme, au bord du ruisseau; il regarda vers la lisière du bois, comme si Aline allait revenir avec son pot à la main et son rouge cotillon. C'est en vain qu'il chercha à s'abuser; il n'était pas assez poète pour évoquer les illusions couchées dans le tombeau des vingt ans. « Ah! oui, dit-il tout à coup, l'abbé Porquet a raison : Dieu seul dure longtemps; Dieu n'a pas fait notre âme pour la terre, excepté quand on a vingt ans et qu'on rencontre Aline sur son chemin. »

Il voulut aller jusqu'au bout dans son désenchantement, il remonta à cheval dans le dessein de déjeuner au petit hameau, où sans doute il aurait des nouvelles de l'héroïne du seul roman de sa vie. Il s'arrêta au perron d'un mauvais cabaret dont l'enseigne ne promettait rien de bon. Il entra et demanda à manger, tout en s'asseyant à une table rustique encore humide de la dernière rasade. La cabaretière se mit sans retard à casser les œufs et à tordre la chicorée. Boufflers allait lui parler d'Aline sans savoir comment débuter, quand il vit entrer une bonne vieille fermière en jupe rayée, qui venait au feu avec un pot de terre. « Mais, je ne me trompe pas, s'écria-

t-il, c'est bien cela, c'est Aline, c'est Élisabeth, c'est ma vieille vêtue de feuilles de palmier! »

De surprise, la vieille fermière laissa tomber son pot; mais, cette fois, Boufflers ne s'élança pas pour le ramasser. « Quoi! c'est vous, monsieur le chevalier! Mon Dieu! quelle rencontre! J'en ai le cœur tout brisé. — Cette rencontre-là ne vaut pas la première, dit Boufflers en considérant sa pauvre Aline des pieds à la tête; ce n'est plus un pot au lait aujourd'hui. — C'est bien vrai : nous n'avions pas de cheveux blancs là-bas près du ruisseau. — Embrassons-nous un peu, dit Boufflers; cette fois, nous pouvons le faire devant témoins. »

Ils s'embrassèrent avec une effusion qui toucha la cabaretière. « Vous allez déjeuner avec moi! — Oui, si vous voulez venir déjeuner à ma maison, à deux pas d'ici. J'ai tant de choses à vous dire! »

Boufflers paya vingt omelettes et trente salades à la cabaretière; il suivit Aline, qui avait détaché son cheval pour l'emmener. La pauvre femme avait le cœur si content qu'elle babillait à perdre haleine. « Figurez-vous que, chaque fois que je vois un beau cheval, je pense tout de suite à l'aventure du lait répandu; tout à l'heure même, en voyant celui-ci, j'ai pensé à vous. Ah! si vous saviez que de fois j'ai passé là-bas pour le seul plaisir d'y passer! Je savais bien d'avance que je ne vous rencontrerais plus, mais je n'y passais pas moins avec bonheur. Nous

avons fait là une belle folie; mais, comme dit le proverbe, une folie à deux est toujours bonne à faire. Je n'ai pas de regrets : on n'est jeune qu'une fois; vous ne sauriez croire comme toute ma vie a été pleine de tout cela. Chaque année, aux premiers jours de la belle saison (vous allez rire et vous moquer de moi c'est; égal, sachez-le), je vais, malgré moi, entraînée par une puissance surnaturelle, je vais cueillir un bouquet sur les bords du ruisseau. Ah! le vôtre a duré bien longtemps! Venez voir le bouquet de l'an passé. »

Elle prit la main de Boufflers, le conduisit à son alcôve et lui montra un bouquet fané retenu sur la serge des rideaux par un rameau de buis bénit. « Vous ne sauriez croire, dit Boufflers à son tour, comme ce souvenir de jeunesse a toujours parfumé mon cœur; il a été plus de la moitié de ma vie : c'est au point qu'étant jeune encore, n'espérant guère vous revoir et cherchant à m'abuser, j'ai fait un roman qui s'appelle *Aline ;* les premières pages sont vraies, mais le reste n'est qu'un conte. — Dites-moi donc ce conte-là; je suis curieuse de savoir ce que vous avez imaginé de beau sur moi. — Tout le monde l'a lu, excepté vous. C'est toujours ainsi! Je ne fais pas de vous une sainte du calendrier, mais je vous ai peinte sous des couleurs si fraîches et si attrayantes, que tout le monde vous a adorée à Paris, en province, ailleurs encore. — Je ne m'en doutais guère.

Pendant qu'on m'aimait de si bon cœur, moi je plantais mes choux, je berçais mes enfants, je songeais à vous. Cela ne m'a pas empêchée d'être assez heureuse ; cependant, depuis quelques années, tout s'en va autour de moi : me voilà veuve, j'ai perdu deux enfants, le champ qui m'a nourrie a été partagé ; mais j'ai encore beaucoup d'enfants et de petits-enfants ; et puis, comme j'ai un naturel heureux, quand j'ai pleuré et prié le bon Dieu, le temps passe encore assez doucement. »

Tout en parlant ainsi, la fermière allumait du feu ; Boufflers promenait son regard à tort et à travers dans la maison. C'était un intérieur tout primitif : des dalles disjointes, des solives vermoulues, où çà et là l'araignée filait dans l'ombre ; un vieux bahut de chêne, sculpté à grands coups, orné de faïences grossières et de plats d'étain ; de petites fenêtres défendues au dehors par un rideau d'osier ; une saine odeur d'eau pure et de pain bis ; un âtre digne des géants ; deux gravures enluminées sur la cheminée, sous un fusil plein de rouille et de poussière ; enfin un parfum de bonne pauvreté, facile, agréable au cœur : voilà ce que découvrit Boufflers dans cette maison de sa vieille Aline.

Ils déjeunèrent gaiement, cependant ayant chacun un grain caché de tristesse. Après déjeuner, Boufflers demanda à visiter le petit héritage de la fermière : il comprit pour la première fois de sa vie

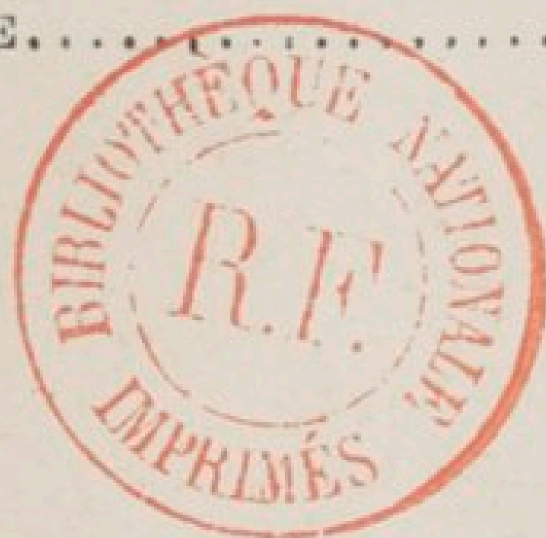
le charme calme et sérieux que répand la terre pour ceux qui la cultivent : il fit vœu de consacrer ses derniers jours à l'agriculture.

Les deux vieux amants s'embrassèrent pour la dernière fois ; l'adieu fut touchant : on essuya une larme à la dérobée, on se recommanda à Dieu avec une vraie effusion ; enfin Boufflers monta à cheval et se mit en route. Le cheval, qui avait déjeuné pour le moins aussi bien que son maître ; le cheval, qui avait eu du meilleur trèfle et de la meilleure avoine, voulut traverser d'un seul bond la petite vallée : mais Boufflers le retint en bride, voulant respirer encore à loisir toute l'ivresse du souvenir.

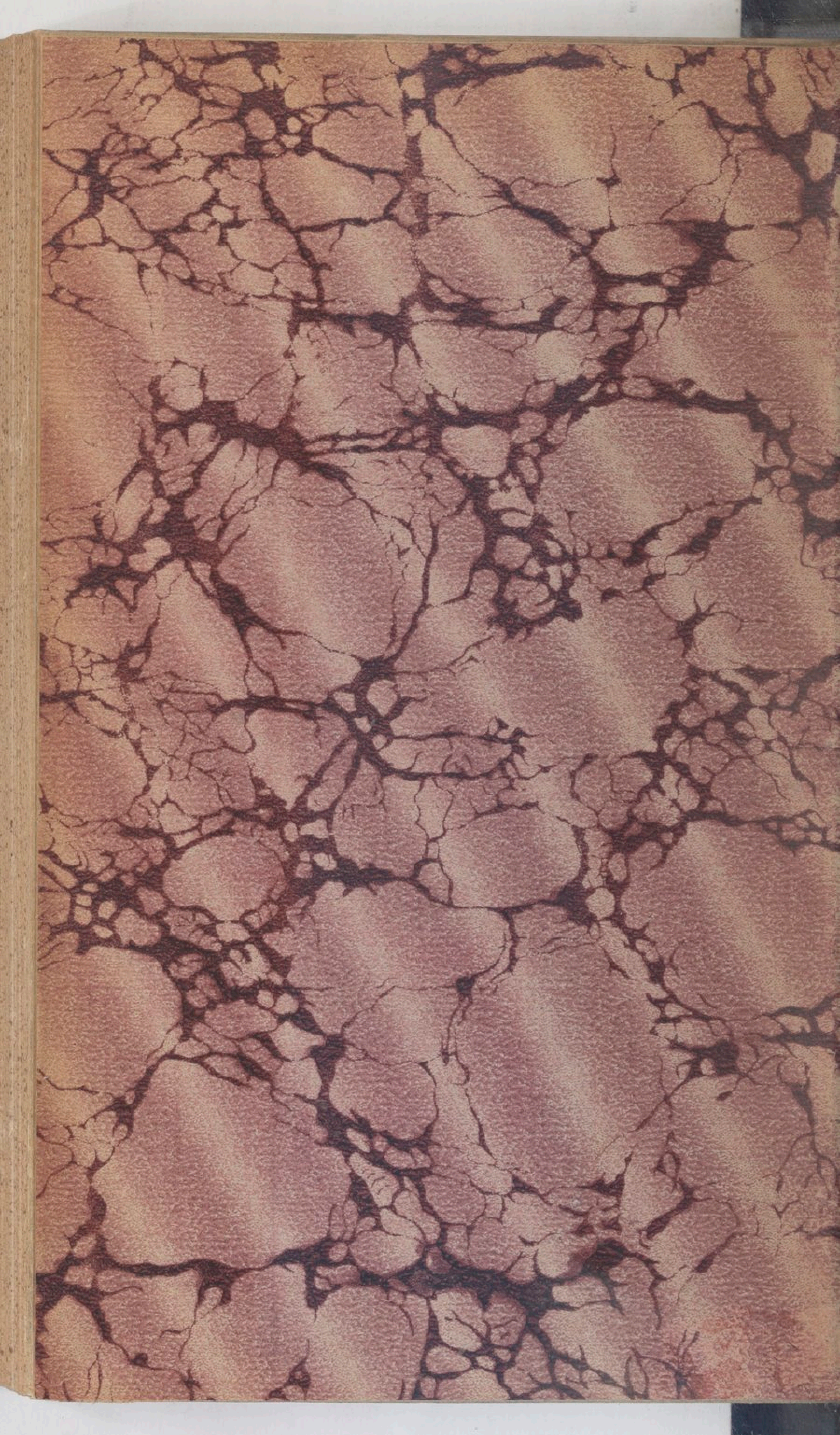
Il rentra à Lunéville pâle et abattu : il avait été poète ce jour-là pour la seconde fois de sa vie. Que de rimeurs plus connus qui n'ont pas été poètes une seule fois !

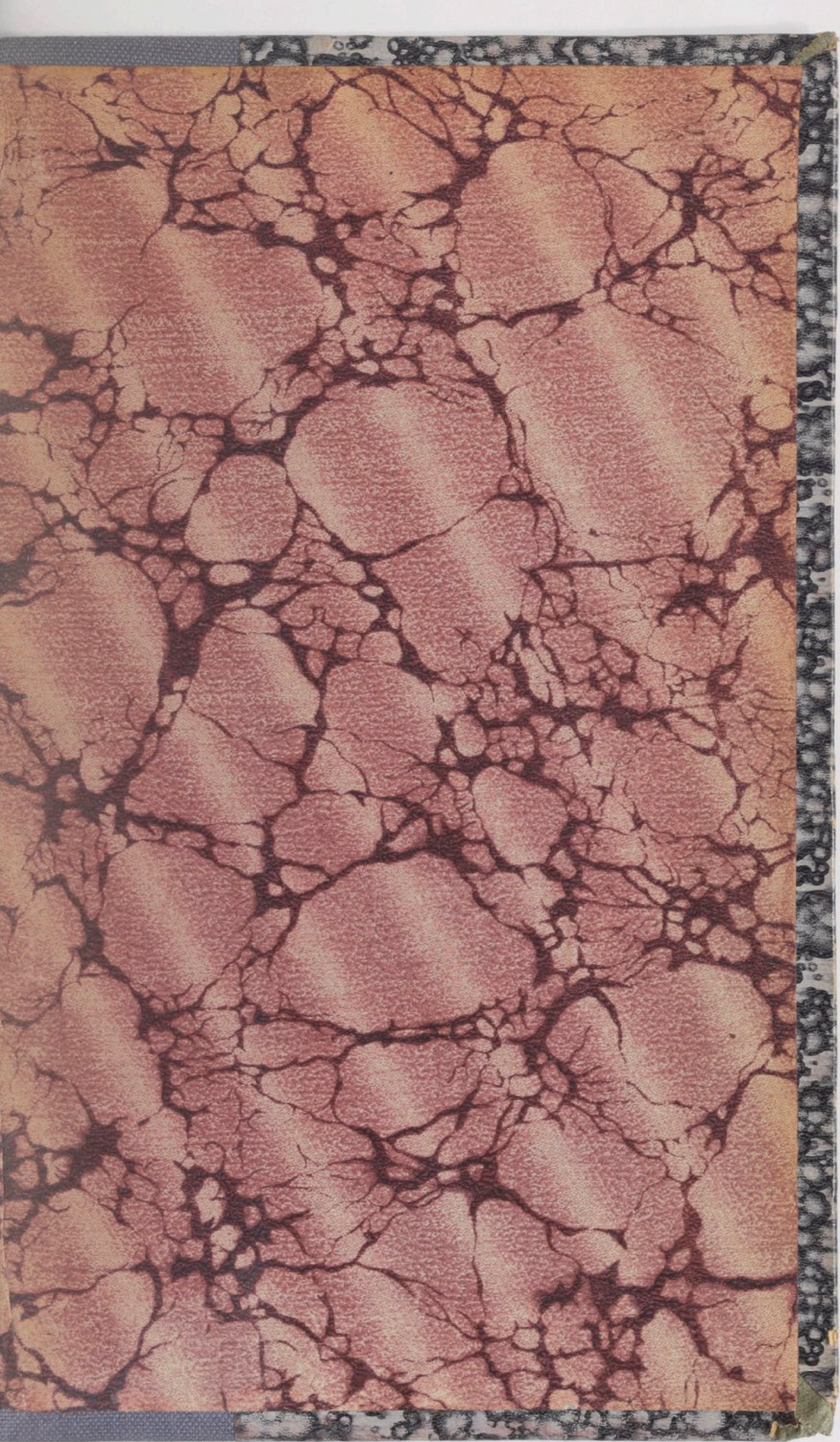
FIN

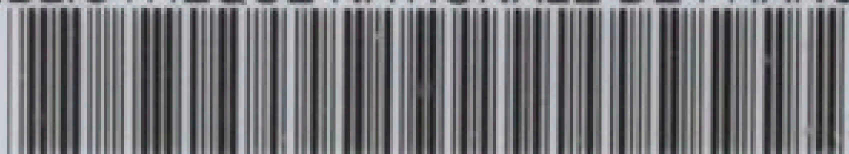
TABLE



6227-78. Corbeil. — Imprimerie de Crété






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02885800 0